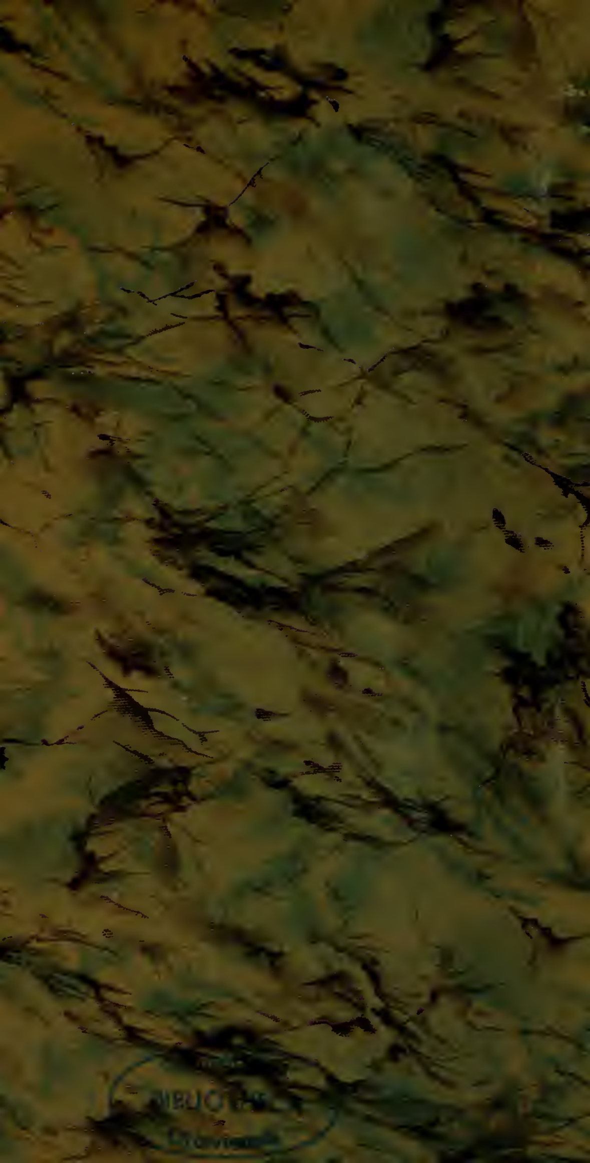








LETTRES GALANTES DE MONSIEUR LE CHEVALIER D'HER***.

Par M. DE FONTENELLE
de l'Academie Françoise.

Nouvelle Edition augmentée.

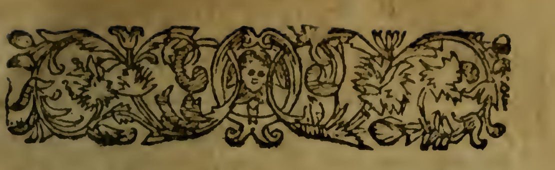


A LONDRES,

Aux depens de PAUL & ISAAK VAILLANT, Marchands Libraires, chez qui l'on trouve un assortiment general de toute sorte de Musique

M. D. CCVII.





PREFACE.

VOICY une nouvelle Edition des LETTRES GALANTES *de Mr. le Chevalier* D'HER ****. On en a retranché celles qui n'ont pas parû si agréables que les autres, & par là on a prétendu rendre cette Edition beaucop meilleure : Ce n'est pas que dés la premiere impression, l'on n'eust deja fait un choix sur toutes les Lettres manuscrites du Chevalier d'Her ***, que l'on avoit entre les mains ; mais enfin ce choix n'avoit pas esté tout-a-fait assez exact, & cette fois-cy, que l'on n'a voulu faire qu'un Volume au lieu des deux qu'on avoit imprimez, on a esté plus rigoureux que jamais. Ainsi si ces Lettres ont déja esté reçûës si favorablement du Public, on*

peut esperer qu'elles le seront encore davantage dans l'état où elles paroissent presentement. La plûpart de celles mesme qui ont esté conservées, & qui le méritoient le mieux, ont esté retouchées par l'Auteur. Quant à cet Auteur il n'est pas si aisé à deviner que l'on croiroit bien, & ce qui a servy à le cacher, c'est que ceux à qui on a faussement attribué cet Ouvrage, n'ont pas crû qu'il leur fist assez de tort pour s'en défendre bien serieusement.

LETTRES GALANTES.

A MADAME de G.

LETTRE I.



IL y a long temps, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, si vous aviez le loisir d'estre aimée de moy; mais vous estes trop occupée par je ne sçay combien d'autres Soûpirans, & j'ay jugé plus à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque tems plus favorable, où je le placeray. Peut-estre vostre Cour sera-t-elle moins grosse pendant quelque petit intervalle; peut-estre serez-vous bien aise d'inspirer de la jalousie, & du dépit à quelqu'un, en faisant paroistre tout-à-coup un nouvel Amant. Comptez que vous en avez un de réserve, dont vous pourrez vous servir quand il vous plaira. Je tiendray toûjours mes soins & mes vœux tous prests; vous n'aurez qu'à me faire signe que je commence, & je commenceray. Ne dites point que vous n'aimez de l'amour que la foule des Amans, & qu'ainsi il est temps que je vienne, parce que je feray toûjours nombre. Ayez plus d'œconomie, & de ménage. Les Belles ont souvent vingt Conquestes à la fois, & quand tout cela vient à manquer en mesme temps, figurez-vous la désolation. Gardez quelque chose pour l'avenir, j'attendray quinze ou vingt ans, si vous voulez. Je me passeray à un

peu moins d'éclat que vous n'en avez aujourd'huy ; je vous relâche cette extréme vivacité dont est vostre teint, aussi bien il y a beaucoup de superflu dans vostre beauté. Je ne veux que le necessaire, que vous aurez toûjours. Quand vous me donnerez le temps que je vous demande, ce n'est qu'un temps que vous auriez donné aux réflexions. Encore puis je me flater que je vaux mieux qu'elles, & que je vous occuperay plus agreablement. Les plus petits sentimens valent mieux que les plus belles refléxions. Au lieu de réver creux, ou de ne réver à rien, vous pourrez réver à moy. Adieu, Madame, jusqu'à nos amours.

A MONSIEUR du T.

LETTRE II.

ON dit qu'outre vostre Procés, vous avez de l'amour, & que vous aimez la Femme de vostre Rapporteur. On ne prend ordinairement dans la maison de ses Juges, que du chagrin, de la haine, du dépit ; & vous, vous y avez pris de la tendresse. Je ne conçoy pas comment dans un Homme qui plaide, il reste encore quelque chose qui puisse aimer ; mais peut-estre aussi n'aimez-vous que pour plaider mieux. Il vous est plus commode d'attendre dans la Chambre de Madame que dans l'Antichambre de Monsieur, où vous vous promeneriez avec d'autres Plaideurs qui vous conteroient leurs affaires, & ne vous donneroient pas la consolation d'écouter la vostre attentivement. Vous avez bien fait de couvertir en assiduitez amoureuses, les fâcheuses assiduitez qu'il faloit avoir dans cette Maison-là, & encore vaut-il mieux faire sa cour à la Dame du Logis, qu'au Secretaire. Il ne vous en coûtera pas plus pour l'un que pour l'autre ; au contraire, je croy que vous y gagnez, & que les rigueurs du Secretaire

cretaire auroient paſſé celles de la Dame, quelque vertueuſe qu'elle ſoit. Je ris, quand je ſonge que vos tendres ſoins ne luy demandent apparemment qu'une bonne ſollicitation auprés de ſon Mary, & qu'elle s'applique les ſoûpirs que vous pouſſez pour le gain de voſtre Cauſe. Je ne doute point que vous ne mettiez ſur ſon compte, les nuits que vos affaires vous font paſſer ſans dormir. C'eſt aſſurément un beau ſecret que de rendre toutes les inquiétudes d'un Plaideur méritoires en amour. Mais ſi vous eſtes amoureux tout de bon, que vous eſtes occupé ! Conter vos raiſons au Mary, & à la Femme, tour à tour ! Parler Procés à l'un, & galanterie à l'autre ! Au ſortir d'un Cabinet où l'on a crié avec un eſpece de fureur, aller ſoupirer tendrement dans une Chambre ! N'avoir que la diſtance des deux Apartemens, pour quitter le hideux perſonnage de Plaideur, & prendre l'agréable perſonnage d'Amant ! La teſte ne vous tourne-t-elle point quelquefois ? Ne vous méprenez-vous point, & ne parlez-vous point de galanterie au Mari, & de procés à la Femme ? Vous vous allez faire une grande habitude de vigilance. Vous avez des Rivaux d'un côté, & de l'autre des Parties, & ce ſont autant de Perſonnes dont il faut éclairer la conduite. Vous ſerez bien habile, ſi vous empeſchez que les uns ne vous faſſent quelque ſupercherie, tandis que vous ſongerez aux autres. Vous verrez qu'ils ſe ligueront enſemble, & que tantoſt on fera un faux rapport de vous à la Dame, tantoſt on mettra une fauſſe Piece dans le Procés. Adieu, Monſieur. Si vous n'aimez pas tout de bon, vous entendez bien vos affaires ; ſi vous aimez, vous vous eſtes fait bien des affaires nouvelles.

AU MESME

LETTRE III.

JE ne doute point que le compliment de condoléance qu'il faut vous faire sur la perte de vostre Procés, ne doive estre accompagné d'un compliment de congratulation. Vostre Affaire estoit fort bonne, & vous l'avez perduë. Cela veut dire, que vous plaisiez à Madame de L. Vous n'avez que trop bien sollicité vostre Rapporteur, & que trop engagé dans vos interests une Personne qui le touchoit. La justice que l'amout vous a renduë, vous a attiré l'injustice du Palais. Je vous croy consolé de reste; car l'Homme galant, l'emporte bien chez vous sur le Playdeur. Il n'y a que six mois que vous plaidez, & il y a vingt ans tout au moins que vous estes galant; il estoit bien raisonnable que vous réüssissiez mieux dans le métier où vous avez plus d'expérience. Songez que vous estiez des-honoré si vous aviez gagné le Procez, & manqué la Dame. C'est comme si un Homme d'Epée avoit bien résolu une question de Philosophie, & s'étoit mal batu. Tous ceux qui perdent leur Cause, ne sont pas vangez comme vous; & la Femme du Rapporteur ne répare pas toûjours les torts que le Mary leur a faits. Vous allez estre plus amoureux de cette belle Dame que vous ne l'avez encore esté; la haine que vous avez pour son Epoux, tournera à son profit. Au reste, vous qui avez toûjours esté discret à l'égard des Belles, gardez-vous bien de vous plaindre du Procés perdu. Vous ne sçauriez parler de l'injustice du Mary, sans publier les faveurs de la Femme; sur tout une Requeste civile seroit la chose du monde la plus indiscrete, & la plus contraire aux Loix de l'Amour. N'y songez seulement pas; prenez vostre party doucement, & comptez ce que vostre Rapporteur

teur vous fait coûter, au nombre des dépenses que vous avez faites pour les Dames.

A MONSIEUR le M. de V.

LETTRE IV.

POurquoy vous moquez-vous tant de nôtre Amy le Chevalier, sur ce qu'il aime une Grisette? Vous voudriez donc qu'on ne pust entrer dans un cœur, que comme on entre dans l'Ordre de Malte, en faisant ses Preuves? Pour moy je trouve deux beaux yeux aussi nobles que le Roy, & je ne demande point qu'ils me produisent d'autres titres, que de la vivacité & de la douceur. Croyez-vous que je pardonne la laideur d'un visage, parce que ce visage-là sera descendu de vingt Ducs? Point du tout. Je compte toutes les Laides pour roturieres. J'ay pourtant veu des Gens, qui dans des Personnes assez éloignées d'estre belles, aimoient seulement leûrs illustres Ancestres; & les titres de leur Maison; mais je vous avoüe que je n'aurois pas les sentimens assez élevez pour estre amoureux d'un Arbre Genéalogique. Si notre Chevalier estoit dans les Païs où l'on choisit les Roys à la bonne mine, il aimeroit présentement une Princesse, mais parce qu'il est en France, il n'aime qu'une Grisette; hé-bien, il n'a qu'à la prendre pour une Princesse Etrangere, qui n'est pas reconnuë. Sérieusement, si vous sentiez vostre cœur sur le point de s'aller rendre à une jolie Personne, l'arréteriez-vous pour dire, *Attendons, nous sommes contens de la beauté, mais nous n'avons pas encore examiné la noblesse?* Je suis seûr que vostre cœur préviendroit bien vostre examen. Il n'y a presque plus rien de naturel chez beaucoup de Dames du grand monde, ny teints, ny tailles, ny sentimens; la Nature s'est refugiée chez les Grisettes, & il l'y va chercher. Tout le malheur est qu'il ne soûpirera point dans des Apartemens de sept Pieces de plein-pied, & superbement meublez, & que dans toute la

Maison où sa Maitresse sera, il ne verra rien de si beau qu'elle ; mais s'il a dessein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les Gens comme luy font entendre d'ordinaire à ces Belles-là qu'il n'est pas du bon air de se défendre ; que ce n'est point-là comme en usent les Femmes de qualité : & là-dessus ces pauvres Creatures se rendent, seulement pour montrer qu'elles sçavent vivre. Je veux qu'on respecte la simplicité ; si l'on veut estre fourbe, qu'on le soit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie est établi.

A MADEMOISELLE de C.

Qui estoit nouvellement venuë d'Angleterre en France.

LETTRE V.

JE vous écris, Mademoiselle, dans une Langue que vous n'entendez pas encore beaucoup ; mais en récompense, je vous écriray sur une matiere que vous n'aurez pas de peine à entendre. Quand je vous diray que je vous trouve la plus aimable Personne du monde, je croy que vous n'aurez pas besoin d'Interprete ; vous devriez m'entendre mesme en Chinois ; car aprés qu'on vous a veuë, que peut-on vous dire autre chose ? J'ay bien veu des Vaisseaux, qui ayant presque fait le tour du monde, revenoient en France chargez de Curiositez étrangeres, mais ils n'ont jamais rien apporté de si curieux que ce que le vostre a apporté, quoy qu'il n'ait pas fait un grand voyage. En verité, ce n'est pas parce que vous venez d'un autre Païs que je vous estime tant ; fussiez vous Françoise, je vous estimerois encore beaucoup. Cependant il me semble que vostre petit Jargon étranger contribuë un peu au plaisir que je me fais de vous voir. Vous ne sçauriez

sçauriez croire combien vostre visage s'anime, & combien il y naist de graces, au moment que vous cherchez un mot. Toute l'éloquence qui manque alors à vôtre bouche, est dans vos yeux. Je ne sçay plus comment on peut aimer des personnes, qui parlent François sans aucune difficulté. Au nom de Dieu, ne l'apprenez point mieux que vous ne le sçavez, ce seroient mille petits amours perdus. Il ne vous faut que trois ou quatre mots, qui sont d'un usage indispensable. *Aimer*, par exemple, *soûpirer*, *tendresse*, avec cela vous irez loin. Que j'envie, Mademoiselle, le bonheur de celuy pour qui vous béguayerez ces mots-là!

A MADEMOISELLE de I.

LETTRE VI.

MOn devoir m'oblige, Mademoiselle, à vous parler d'une chose qu'il y a longtemps que je vous cache. Je suis bien fâché de ne vous la pouvoir plus dissimuler, & d'estre réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-estre; mais enfin je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas, & ma conscience en murmureroit trop. Il y a aujourd'huy justement un mois, Mademoiselle, que je vous aime. Vous prendrez cela comme il vous plaira, vous vous fâcherez, vous vous mettrez en colere; pour moy, je n'ay voulu que faire l'acquit de ma conscience, aprés cela je ne m'inquiete de rien. Je tiens qu'il n'y a rien de plus injuste, que de voir une aussi aimable Personne que vous, sans l'aimer. L'amour est le revenu de la beauté, & qui voit la beauté sans amour, luy retient son revenu d'une maniere qui crie vangeance. Je ne pourrois par dormir, si je me sentois l'ame chargée de ce peché-là. Vous me direz que je dois vous aimer sans vous le dire; j'entens bien vostre expédient, Made-

moiſelle, mais vous ſçavez que quand on paye, on eſt bien aiſe d'en tirer quittance, ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois, mais je déclare en meſme temps que je m'en acquitte. Que ſçay-je? Vous viendriez peut-eſtre quelque jour m'inquieter là-deſſus; il n'eſt rien tel que de prendre ſes ſuretez. Vous aurez beau me dire, que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, on ne ſçait ce qui peut arriver; vous changerez peut-eſtre d'humeur. Enfin, il eſt ſeûr que quand vous ſçaurez que je vous aime, il n'y a rien de gaſté.

A LA MESME.

LETTRE VII.

VOus vous eſtes bien gendarmée de ma déclaration, vous eſtes bien ſatisfaite de vous-meſme, voſtre vertu a fait ſon tintamarre; mais voulez-vous gager qu'au bout du compte, vous m'aimerez? Oüy, vous m'aimerez; je ſçay bien ce que je dis, je ſçay bien ce que je ſens qui me répond que je me feray aimer. N'ayez point ſi bonne opinion de voſtre indiference, j'ay de la conſtance pour vaincre quatre indiférences comme la voſtre. Le temps ne me coûte rien, en fait d'auſſi jolies Perſonnes que vous. Faut-il des années? Hé bien, des années, ſoit. Je n'ay rien de plus agreable à faire. Vous ne m'accorderez aucunes graces? Je vous joüeray le tour d'aimer juſqu'à vos duretez. Vous ne me ferez que des graces tres-legeres? Elles me paroiſtront d'un tres-grand prix, parce qu'elles partiront de vous. Vous m'oppoſerez des Rivaux? Je les feray tous deſerter par mes aſſiduitez & par le deſeſpoir où je les mettray de vous pouvoir rendre autant de ſoins que moy. Enfin prenez tel party qu'il vous plaira; je feray enrager voſtre indiférence, & aprés bien du temps,

temps, comblée de services, de fidelité, de tendresse, de respects, vous ne sçaurez plus de quel costé vous tourner, & il faudra que vous m'aimiez par lassitude. Ce qu'il y aura d'admirable, c'est que quand vous m'aimerez, je ne vous en aimeray pas moins. Vous allez compter cela pour rien; mais sçachez que c'est une grande promesse que je vous fais. Vous vous imaginez, vous autres Belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laisser-là vos Amans des années entieres sans les aimer, & aprés cela vous vous avisez quand il vous plaist d'aimer à vostre tour; mais qu'arrive-t-il? Ils ont commencé d'aimer plûtost que vous, ils finissent plûtost, & vous achevez la carriere toutes seules. Vous n'aurez point cet inconvénient là à craindre avec moy. J'aime fort bien quoy que je sois aimé. Si vous ne m'en croyez-pas, c'est un point de fait qui gist en experience. Eprouvez.

A LA MESME.

LETTRE VIII.

DEpuis que je suis vôtre Amant déclaré, j'ay fait bien du progrés auprés de vous. Vous ne voulez plus estre un moment seule avec moy, vous ne me recevez plus à vostre Toilete, vous ne soufririez pas que je vous eusse pris le bout du doigt. Bon, Mademoiselle, cela va bien, j'avance. Vous me retranchez toutes les faveurs que vous m'accordiez par nonchalance, & par mégarde: je n'auray plus rien qui ne signifie quelque chose. Il est vray qu'il faut retourner sur mes pas, & que vous me remettez au beau commencement; mais n'importe. Par la voye que j'avois prise, on avance beaucoup d'abord, & on est aprés tout étonné qu'on n'avance plus du tout, au lieu que par la nouvelle voye que vous me faites prendre, on

avance tres-lentement, mais on avance toûjours. Il n'est rien tel que les méthodes régulieres. Voyez où en sont Cyrus & Aronce au commencement du premier Tome; cependant ces Héros-là, avec leurs pas de Tortuë, ne laissent pas d'arriver au douziéme. J'ay seulement un petit conseil à vous donner. On voit que vous me traitez plus mal qu'à l'ordinaire, on devine par là que je vous aime, & qu'il doit y avoir quelque chose entre vous & moy. Vous pourriez mesme me traiter si mal, qu'on croiroit que vous m'aimeriez. Ne publiez point nostre commerce, Mademoiselle, je vous en conjure. Ayez devant le monde plus de discrétion que vous n'en avez, & faites-moy quelques faveurs qui sauvent vostre réputation. Est-ce à moy à estre plus discret que vous? Est-ce aux Hommes à faire ces sortes de prieres-là aux Dames? Admirez, s'il vous plaist, combien je suis éloigné d'avoir les maximes ordinaires. D'autres qui ménageroient moins l'honneur des Belles, vous prieroient de leur continüer vos rigueurs; mais pour moy, je ne suis point de ces Fanfarons là.

A LA MESME.

LETTRE IX.

JE vais m'éloigner de vous pour quelque temps, Mademoiselle, c'est à dire, que je vais vous aimer plus que je n'ay encore fait. L'absence a pour moy cette proprieté-là, qu'elle n'a, je croy, pour personne; elle m'attendrit. Je me figure toûjours les Gens que je ne voy point, les plus aimables du monde, & je ne manque point à être content d'eux. Vous vous présenterez à moy sensible, reconnoissante. Je m'imagineray que si je vous voyois, vous auriez cent petites bontez pour moy; je seray plus charmé de vôtre idée

sur cet article-là que je ne l'ay jamais esté de vous-mesme. Si vous prétendiez par vostre severité vous établir chez moy un caractere d'Héroïne, en verité vous perdriez bien vostre peine ; dés que je ne vous voy plus, il ne me souvient point de vos rigueurs. J'ay une imagination douce qui ne s'accoûtume point à se les représenter, il faut que je les voye, pour les croire. Je sçay bien qu'à mon retour, vous travaillerez fortement à redresser le mauvais ply que mon imagination aura pris ; mais toûjours j'auray eu malgré-vous un peu de bon temps pendant l'absence. Je seray trop heureux, si je ne fais pas la folie de revenir le plûtost que je pourray. Si vous voyez ma fidelité avec quelque plaisir, je vous promets que je vous seray encore plus fidelle absent que présent. Je ne puis rien voir de si aimable que vostre idée, purifiée de vos defauts, & je n'auray qu'elle dans la tête ; mais quand je vous voy rigoureuse au dernier point, je puis voir quelque chose qui par cet endroit-là vaille mieux que vous. Je ne veux point vous tromper ; je ne vous aime que parce que je ne connois rien de plus digne d'estre aimé ; & du jour que j'aurois découvert ailleurs plus de mérite, ne comptez plus sur moy. J'ay bien exactement calculé, si ce que vous avez d'esprit & de beauté par dessus les autres, récompensoit le moins de tendresse que vous avez. J'ay trouvé qu'il le récompensoit, & sur cela je me suis mis à vous aimer. Je ne sçay pourtant, s'il ne se pourroit pas rencontrer quelque Personne qui aimât assez bien, pour regagner par là les autres avantages que vous auriez sur elle ; en ce cas-là, je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous. Car enfin il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'esprit qui touchent ; la tendresse vaut encore son prix, & il est écrit en grosses lettres sur mon cœur, comme sur la Pomme de Discorde, *à la plus aimable.*

A LA MESME.

LETTRE X.

NE sçavois-je pas bien que l'absence estoit fort contraire à la tranquillité de mon cœur ? Je n'ay jamais esté plus remply de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce soit, & sur le chemin mesme, je mourois d'envie de trouver quelqu'un qui vous connust. Le premier jour de mon voyage je ne rencontray personne, & je ne pus faire autre chose que semer toute la route de soûpris qui retournoient sur mes pas. Le lendemain je joignis un Cavalier, dont le bon air & la bonne mine, me firent esperer, qu'il seroit Homme à vous connoistre. Aprés que nous eûmes épuisé les lieux communs des Voyageurs, je luy demanday d'où il venoit ? il venoit de ... aussi-bien que moy. J'esperay beaucoup. Je le mis en termes generaux sur le chapitre des Dames de la Ville, je me plaignis qu'il n'y en avoit pas une seule qui pust passer pour belle ; & cela, comme vous voyez, pour l'engager à me dire le contraire, & à vous nommer ; mais mon Homme ne vouloit entrer dans aucun détail. Il est vray qu'il me parloit toûjours agreablement, & avec beaucoup de politesse. Enfin plein de l'impatience de venir à mes fins, je luy nomme comme une belle Personne Mademoiselle de V . . . & luy demande s'il la connoissoit. Il me dit qu'il l'avoit veuë ; me voilà plein d'espérance. Je vous nomme ; il ne vous connoissoit point, & il me dit pour ses raisons, qu'il n'avoit fait que passer par . . . & n'avoit veu que par hazard Mademoiselle de V. Alors je donne un coup d'éperon, & le laisse-là. Il vint dîner à la mesme Hôtellerie où j'étois déja arrivé ; je ne voulus point le revoir. J'avois bien affaire de sa conversation, quelque agreable qu'elle fust, puis qu'il ne parloit point de vous. J'ay esté plus heu-

reux

reux à ma Campagne. J'ay trouvé dans ces Déserts éloignez, le Baron de... que vous connoissez un peu. Je luy ay fait croire qu'il estoit amoureux de vous, pour avoir occasion de luy en parler souvent. Je luy porte vostre santé avec un soûris fin & malicieux, & il la reçoit de mesme. J'avouë que j'achete un peu cher le plaisir de parler de vous. Tout le mérite de cet Homme-là consiste à se connoistre en Bestes. Il n'a dans l'esprit que ses Chiens & ses Chevaux, & je vous assure que j'ay souvent peine à luy faire quitter cette matiere-là, pour le mettre sur vostre chapitre. Aussi, je ne luy demande presque pas de réponse; il me suffit qu'il m'écoute, & au fond le Baron vaut encore mieux qu'un Echo, ou un Antre sourd. Quand je ne l'ay point, j'ay de grandes Allées sombres, qui sont extrémement dangereuses pour un Amant; elles inspirent des réveries pernicieuses, & c'est une chose mortelle que le souvenir de vostre beauté fortifié de ces Allées-là. Il y est encore venu des Rossignols, avec qui assurément vous vous entendez. Vous me les avez envoyez, afin qu'ils m'enfonçassent encore la tendresse dans l'ame par leurs Chansons. Ils les chantent si bien, qu'il faut qu'ils les ayent apprises de vous. Je suis d'une foiblesse étrange; je n'oserois plus entendre un Ruisseau qui gazoüille, que cela ne m'aille au cœur. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec vostre idée, je la tutaye, & je dis, *Quand te reverray-je? Quand m'aimeras-tu?* N'en soyez point scandalisée. Vostre idée m'est devenuë extrémement familiere, & d'ailleurs on vit librement à la Campagne.

A LA

A LA MESME.

En luy envoyant des Pastez d'un Sanglier, qui l'avoit pensé blesser à la Chasse.

LETTRE XI.

J'Ay couru un grand péril, Mademoiselle; mais enfin mon Ennemy est défait, & je vous l'envoye en paste. Je l'ay fait bien saler & épicer, pour conserver la mémoire de mon triomphe, en montrant ce cadavre. Si j'avois eu le secret des anciens Egyptiens, je l'eusse enbaumé, & j'eusse fait de mon Sanglier un Momie; cela eust duré une infinité de siecles; mais par malheur nous autres Modernes, nous n'avons point d'autre secret que la Pâtisserie. Figurez-vous, Mademoiselle, que comme j'étois à la Chasse avec Mr le Baron de... l'Animal que vous voyez, ne trouva point bon que je le tuasse. Il fuyoit, & tout d'un coup il retourna vers moy avec fureur. Là-dessus je m'arrestay pour déliberer.. Je ne sçavois s'il n'estoit point envoyé de vostre part contre moy; car tout ce qui me paroist bien redoutable, je croy aussi-tost qu'il vient de vous. Je sçavois bien qu'en ce cas-là, mon devoir de parfait Amant estoit de me laisser manger; mais quand j'eus bien examiné le Sanglier, je ne trouvay pas qu'il eust l'air si aimable, que l'ont vos rigueurs & vos cruautez. Il restoit encore une grande difficulté; sçavoir, si je ne devois pas mourir, pour finir les tristes destinées que vous me faites; mais ce sentiment me parut trop interessé pour le suivre, & je crus qu'il y alloit de vostre honneur, qu'un Amant, qui vous est aussi fidelle que moy, vécust, quoy qu'il n'y trouvast pas son compte. Le zele que j'ay pour vostre gloire, cousta donc la vie au pauvre Sanglier, qui ne croyoit pas avoir à faire à un Homme animé par un motif si puissant. Je le per-

çay

çay d'un coup de Mousqueton, & je ne croy pas qu'une autre fois, des Sangliers osent se joüer à ceux qui conservent leur vie pour vous. Je seray trop heureux, Mademoiselle, si vous mangez de celuy-cy avec quelque sentiment de vengeance, sur ce qu'il m'a osé mettre en péril, & si cela vous en releve le goust.

A MONSIEUR C...

LETTRE XII.

EST-il vray, Monsieur, que vous perdez l'esprit? On nous a dit que vous devenez Philosophe, mais d'une Philosophie la plus extraordinaire du monde. Vous ne croyez plus qu'il y ait de Couleurs; vous soûtenez que les Bêtes sont des Machines comme des Horloges; enfin vous renversez tellement toutes choses, que l'on ne sçait plus où l'on en est. J'en parlois l'autre jour à Madame de B... qui est fort de vos Amies, & qui en verité a bien regret à vostre raison. Elle étrangleroit Descartes, si elle le tenoit. Aussi faut-il avoüer que sa Philosophie est une vilaine Philosophie, elle enlaidit toutes les Dames. S'il n'y a point de couleurs, il n'y a donc point de teints; & que deviendront les Lis & les Roses de nos Belles? Vous aurez beau leur dire que les couleurs sont dans les yeux de ceux qui les regardent, & non dans les objets. Les Dames ne veulent point dépendre des yeux d'autruy pour leur teint; elles veulent l'avoir à elles en propre; & s'il n'y a point de couleurs la nuit, Mr de N... est donc bien attrapé, qui est devenu amoureux de Mademoiselle D. L. G. sur son beau teint, & l'a épousée? Il seroit fort fâcheux pour luy, de croire tenir le plus beau blanc, & le plus bel incarnat du monde; & de ne tenir rien. Nous fismes encore un raisonnement Madame de B.... & moy, qui assurément vous embarassera.

ſera. Vous dites que les Beſtes ſont des Machines, auſſi-bien que des Montres ? Mais mettez une Machine de Chien, & une Machine de Chienne, l'une auprés de l'autre, il en pourra reſulter une troiſiéme petite Machine ; au lieu que deux Montres ſeront l'une auprés de l'autre toute leur vie, ſans faire jamais une troiſiéme Montre. Or nous trouvons par noſtre Philoſophie, Madame de B... & moy, que toutes les choſes qui eſtant deux, ont la vertu de ſe faire trois, ſont d'une nobleſſe bien élevée au deſſus de la Machine. Nous vous donnons du tems pour nous répondre, nous ſçavons bien qu'il faudra que vour couſultiez vos Livres. Madame de B... vous avertit par moy que quand vous viendrez ici, elle ne vous recevra point chez elle, ſi vous ne faites réparation à ſon teint ; & moy, je vous aſſure que je ſuis une Machine montée à vous eſtimer, & à vous aimer toûjours.

AU MESME.

Sur le tremblement de Terre qui arriva à Paris en 1682.

LETTRE XIII.

IL faut avoir recours aux Philoſophes dans les occaſions. On ſe moque d'eux, quand la Terre tremble, on les reſpecte. Nous croirons Madame de B... & moy, qu'il n'y a point de teints, & que les Beſtes ſont des Machines, & tout ce qu'il vous plaira, pourveu que vous nous diſiez quel remede on peut trouver à un tremblement de terre. Nous penſions que le plancher de Paris fuſt fort bon, mais il n'eſt pas ſi ferme que nous l'avions crû. On nous dit qu'il y a des Petards, & des façons de Mines qui le ſoûlevent. Franchement, cela n'eſt point agreable ; nous ne voudrions pour rien loger ſur des Mines. Ces tremblemens de

de

de Terre font des renversemens terribles ; ils mettent des Rivieres où il n'y en a jamais eu ; ils en engloutissent quelquefois ; ils font paroistre de nouvelles Montagnes, & disparoistre les anciennes. Pour nous, nous trouvons les choses fort bien comme elles sont, & nous serions fâchez qu'il y eust rien de changé. Nous regretterions la plus petite Riviere, & la plus petite Montagne des environs de Paris. Ce qui me rassure un peu, c'est que je ne crois pas que la Terre osast entreprendre d'avaler une si grande Ville ; mais si j'estois dans la petite Bicoque où vous estes, j'aurois grand peur ; la Terre ne sçauroit si peu baailler, qu'elle ne l'engloutisse. Elle ne vient d'avoir qu'un petit frisson, qui luy a couru entre cuir & chair, mais Dieu la préserve d'une fiévre violente. Apprenez-nous un peu ce que la Philosophie dit de tout cela, & si elle demeure les bras croisez, sans y mettre ordre. Pour moy, depuis que j'ay senty mon Lit aller & venir, se hausser & se baisser, je ne croy plus qu'il y ait rien de sûr dans le monde.

A MADAME D....

Qui pretendoit avoir entretenu quatre heures un Esprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille, à laquelle il s'estoit attaché.

LETTRE XIV.

JE commence, Madame, à connoistre les Gens de l'autre monde, ils ont les mesmes gousts que ceux de ce monde-cy, ils recherchent vostre conversation aussi-bien que nous. Nous pourrez-vous bien souffrir, nous autres simples Mortels, aprés vous estre accoûtumée aux Esprits ? Ils vous distinguent de la maniere du monde la plus honneste. D'ordinaire ces Messieurs-

là ſont bruſques ; ils ouvrent vos Rideaux, tirent voſtre Couverture, vous donnent quelques ſoufflets, on ne ſçait ce qu'ils deviennent. Ils démeubleront une Châmbre ſans dire pourquoy ; enfin je n'avois jamais eſté content de leur procedé, & je trouvois qu'ils ne venoient icy que pour faire des tours de Laquais ; où le plus ſouvent il n'y avoit pas le mot pour rire. Auſſi y en a-t-il quelques-uns d'entr'enx, qui ſe rangent volontairement à l'Ecurie, & ne ſe jugent dignes que de panſer les Chevaux. Mais enfin il s'eſt trouvé un honneſte Homme d'eſprit, qui ſans battre, ny faire de vacarme, a bien voulu entrer dans une converſation reglée. Et dans quelle converſation ? Dans une converſation de quatre heures. Il faut que vous ayez bien du mérite. Ces Gens là n'ont jamais dit quatre paroles ſuivies. Ils ne font que donner des naſardes, parce qu'ils ne daignent entretenir perſonne. Vous eſtes la premiere qui ayez eu un teſte-à-teſte tranquille avec une Eſprit, luy dans ſon Fauteüil, & vous dans le voſtre. Mais voyez comme cet Eſprit ſçait vivre ; il n'a oſé d'abord s'adreſſer à vous, il s'eſt attaché à une petite Fille, par la bouche de qui il vous a entretenuë. Il me ſemble que je voy quelqu'un de vos Amans qui commence par gagner vôtre Demoiſelle. Aſſurément l'Eſprit a de grandes déclarations à vous faire, puis qu'il prend ces voyes-là. Il ne vous a encore parlé que de matieres generales, pour ne vous pas effrayer. Vous dites que vous n'avez rien ſçeu tirer de luy ſur les affaires de l'autre monde ; & mon Dieu ! je voy bien ſa politique ; vous eſtes aſſez aimable pour luy faire trahir tous les ſecrets du Païs d'où il vient, mais il veut vous vendre ces confidences-là un peu cher ; j'avouë que j'en ferois autant en ſa place. Du moins, vout l'aurez bien interrogé ſur ce monde-cy. Je croy vous tenir aſſez au cœur, pour me flater que vous luy aurez demandé de mes nouvelles, & que vous aurez voulu ſçavoir de luy la verité de tout ce que je vous proteſte. Il n'aura pas manqué de vous dire que j'en proteſte





teste autant à bien d'autres ; qu'une veritable passion & moy, nous sommes deux choses incompatibles, que je ne sçaurois aller au delà de l'amitié un peu egayée ; mais je vous prie tres-humblement de ne l'en croire pas ; l'Esprit est jaloux de moy. Il sçait que je vous aime plus qu'il ne fait, & il veut me détruire. On est bien malheureux quand on a des Ennemis cachez comme luy. Je ne doute point qu'il n'oublie pour moy la politesse qu'il a euë pour vous ; & qu'aprés vous avoir entretenuë fort galamment, il ne vienne m'insulter avec toute l'incivilité qu'ont accoûtumé d'avoir ceux de son espece. Mais j'espere du moins que vous reconnoistrez bien ce qui le fera agir, & que les coups qu'il me donnera prouveront autant à mon avantage que mes soins & mes assiduitez. Je ne m'attendois pas que vous me fissiez des Rivaux qui pussent venir déménager ma Chambre toutes les nuits, jetter tous les meubles par les Fenestres, & me roüer peut-estre de coups sans que je fusse en pouvoir de m'y opposer ; voilà ce que c'est que de m'estre adressé à une Dame trop aimable. L'Esprit quitera bien tost assurément la petite Fille qui luy sert de prétexte, & s'attachera à vous-mesme ; mais fust-il icy, je luy dirois en sa présence, que quand il parlera par vostre bouche, on ne s'appercevra point que vous y ayez rien gagné.

A MADEMOISELLE de I.

LETTRE XV.

ON a bien raison de dire, Mademoiselle, que le mystere est un assaisonnement tres-necessaire à l'amour. Si la passion que j'ay pour vous estoit moins connuë, un Procés que j'ay icy en iroit bien mieux. Je plaide contre mon Receveur, & je voy bien qu'il se moque de mes poursuites. Il cherche a gagner toûjours

jours du temps, parce qu'il connoist que je vous aime, & qu'il est persuadé que j'auray la foiblesse de retourner bien-tost à... pour vous voir. J'ay beau faire le méchant, il n'en tient conte. C'est grande pitié, Mademoiselle, qu'il faille essuyer vos mépris, & ceux de mon Receveur. Il faut que cet Homme-là ait pris de vos mémoires, tant il vous imite en tout. Il sçait bien en sa conscience ce qu'il me doit, & il a pris une forte résolution de ne me rien payer. Il me chicane de toutes manieres sur les moindres choses; il m'engage dans des procedures qui ne finiront de dix ans, suivant le train qu'elles prennent; la bonne foy que j'ay avec luy ne le touche point, il ne songe qu'à trouver l'occasion de me faire une tromperie. Du moins ce que j'espere, c'est que le jugement que j'obtiendray contre luy, sera valable aussi contre vous; il sera tout-à-fait en cas pareil, & vous n'aurez rien à y répondre. Je m'en vais presser mon Homme vivement, non pas à cause des quatre mille Ecus qu'il me doit, mais à cause de la tendresse que vous me devez. Je m'animeray beaucoup davantage contre luy, & luy feray moins de quartier, parce qu'il vous represente.

A LA MESME.

LETTRE XVI.

JE m'apperçois de ce que vous m'avez mandé, Mademoiselle, que vous entreriez dans les intérests de mon Receveur, & que vous solliciteriez pour luy. Comme vous ne cherchez tous deux qu'à prolonger les affaires, vos Juges viennent de vous accorder un delay d'un temps infiny. Vous allez triompher; mais j'ay trouvé un moyen de me vanger de vous. Je pars, & dans deux jours je vous reverray. Je vais désormais partager mon temps entre mon Chicaneur

& ma

& ma Chicaneuſe. Le loiſir que l'un me laiſſera, je l'employeray à agir contre l'autre. Je prévoy que vous m'allez donner bien de l'exercice. Dés que je ſeray auprés de vous, vous me ferez rappeller par voſtre Aſſocié, qui me donnera quelque aſſignation : & quand j'en ſeray à pourſuivre l'Aſſocié, il ſçaura bien me faire lâcher priſe, en vous obligeant à me mander quelque choſe de tendre, qui me fera auſſi-toſt voler vers vous. Mais il n'importe, je m'aguerriray, & deviendray un ſi impitoyable Plaideur, que vous aurez ſujet de trembler au moindre avantage que j'auray ſur l'un de vous deux. J'aimerois mieux que ce fuſt vous, ſur qui je commençaſſe à en avoir, car je vous trouve encore plus obſtinée que mon Receveur ; & je croy que voſtre exemple auroit plus de pouvoir ſur luy, que le ſien n'en aura ſur vous. Si vous me payez mes ſoins que vous avez reçeus, il verroit bien qu'il ne pourroit pas ſe diſpenſer de me payer mon argent qu'il a reçeu auſſi. Ainſi je vais travailler à obtenir de vous quelque choſe qui le puiſſe convaincre, & je luy feray auſſi-toſt ſignifier les faveurs que vous m'aurez faites. Il me ſeroit commode de terminer les deux affaires tout d'un coup, tandis que je ſeray auprés de vous, & de n'eſtre plus obligé de retourner plaider à une Juriſdiction de Campagne ; je vous aſſure que vous m'allez retrouver par cette raiſon-là, plus ardent & plus paſſionné que jamais, & vous ſerez peut-être la premiére qui ſerez contente des effets de l'abſence.

A LA MESME.

LETTRE XVII.

JE vous trouvay hier, Mademoiſelle, plus belle & plus brillante que jamais. Je ne ſçay ſi vous eſtes embellie en effet, ou ſi c'eſt mon imagina-

tion qui vous a embellie. Voilà ce que c'eſt que d'aimer trop, on ne ſçait jamais bien au juſte la verité des choſes. De bonne foy je douterois quelquefois que vous fuſſiez auſſi aimable que vous me le paroiſſez, ſi je n'entendois dire à bien des Gens que vous l'eſtes veritablement. Vous pourriez eſtre laide que je ne m'en appercevrois pas, car je vous aime juſqu'à la folie. Auſſi quand je commençay à vous aimer, comme je ſentois que je devois me défier de mon jugement ſur voſtre chapitre, j'allay demander à tout le monde, s'il étoit vray que vous euſſiez les grands yeux vifs, l'agreable bouche, & l'air fin que je vous voyois; on me dit qu'il n'y avoit à tout cela aucune illuſion, & ſur cette réponſe, je laiſſay faire à mon cœur ce qu'il voulut. Quand j'y ſonge pourtant, je trouve qu'il vaudroit mieux pour moy, que vous ne fuſſiez belle que par mon imagination, que de l'eſtre effectivement. Dieu ſçait avec combien de plaiſir vous recevriez un amour qui vous embelliroit; ſi vous ne m'aimiez pas, je vous rendrois tout d'un coup voſtre premiere laideur, en ceſſant de vous aimer. Mais vous ſeriez bien fâchée de me devoir vôtre beauté, car il faudroit que vous n'en fiſſiez d'uſage que pour moy, & ce n'eſt pas là voſtre compte. On eſt bien malheureux que vos agrémens ne doivent rien à perſonne, cela vous rend trop fiere. Je ne ſçay pourtant ſi ceux que je vous trouvay hier, ne vous eſtoient point inſpirez par quelqu'un. Il eſt ſûr que vos yeux n'eſtoient pas tout-à-fait au meſme état que je les avois laiſſez quand je partis. Il y avoit quelque choſe de changé; un certain brillant, un feu plus doux, qui me parut de fort mauvais augure pour ma paſſion; car ce feu & ce brillant eſtoient venus pendant mon abſence. Je vous défie d'aimer que je ne m'en apperçoive. Hélas! on dit que l'œil du Maiſtre eſt neceſſaire par tout, mais l'œil de l'Amant l'eſt encore bien davantage, j'ay eſté éloigné deux mois, & voilà les fruits de mon éloignement. Si j'euſſe eſté icy, j'euſſe bien empéſché vos yeux de devenir plus

plus vifs ; il me semble mesme que je les surpris en flagrant delit avec un Cavalier qui estoit chez vous ; il vous regardoit, & vous le regardiez. Je veux un peu examiner de prés cette affaire-là ; mon cœur m'a dit que j'ay un Rival, mais je ne croy pas legerement mon cœur ; car il me dit, par exemple, que vous devriez m'aimer, & cependant m'aimez-vous ?

A LA MESME,

LETTRE XVIII.

JE ne doute plus que je n'aye un Rival, il se declara hier par la mauvaise humeur où il fut, de me voir long-temps chez vous. J'admire comme vous avez pris vostre temps juste, pour vous faire aimer de luy. Je gage que si j'eusse esté présent il n'eust jamais osé songer à vous ? il eust veu de quelle maniere je vous aime, & il n'eust pas crû pouvoir vous aimer autant. Aussi comme vous sçavez que j'épouvante ceux qui voudroient s'engager à vous, vous profitez de mon éloignement pour faire des conquestes ; mais je vais me montrer à mon Rival avec toute ma passion. Du moins, s'il a vostre cœur, j'empescheray qu'il ne l'ait à bon marché ; peut-être l'inclination que vous eussiez euë pour luy, eust été cause que vous n'en eussiez éxigé qu'une tendresse legere, & que vous eussiez suppleé par vostre bonté, ce qui eust manqué à son amour. Mais quand il verra le mien, il faudra bien qu'il tâche à l'égaler, & il auroit honte d'estre préferé à un Homme qui vous aimeroit plus que luy. Ainsi par mes soins & mes assiduitez, je pousseray vostre cœur au plus haut prix qu'il se pourra, & vous m'aurez l'obligation d'estre plus tendrement aimée par le Rival que vous venez de me donner. Si vous étiez bien raisonnable, vous me tiendriez compte, non seu-

lement de mon amour, mais encore du ſien. J'aurois droit de vous demander cette double reconnoiſſance; cependant comme je veux eſtre genereux, je conſens que vous ne me payiez que ma tendreſſe, & que pour celle de mon Rival, vous n'y ſongiez point du tout.

A LA JEUNE ANGLOISE.

LETTRE XIX.

IL court un bruit de vous, Mademoiſelle; on dit que vous eſtes aimée d'un Cavalier Anglois, & que vous n'eſtes pas mal diſpoſée pour luy; vous moquez-vous? Faloit-il paſſer la Mer, pour venir aimer un Anglois en France? Quel profit tirerez-vous de voſtre Voyage? Voilà ce qui fait ſouvent qu'on perd la peine qu'on a priſe d'aller dans des Païs étrangers, on n'y voit que des Gens de ſa Nation. Eh! du moins donnez-nous le tems que vous paſſerez chez nous. Je voy bien que l'Angleterre a grand'peur que vous ne luy échapiez, puis qu'elle vous tient toûjours par un Amant Anglois. Mais vous faites une inſulte cruelle à la France, dont vous venez mépriſer tous les Cavaliers. Prenez garde à vous, la France n'eſt point aujourd'huy ſur le pied qu'on ſe moque d'elle; moy qui vous parle, j'ay tant de zele pour ma Patrie, que je n'épargneray rien pour la vanger de vous. Je puis vous dire ce que dit Scévole à Porſenna; *Si je manque mon deſſein, nous ſommes encore trois cens de la meſme conjuration.* Soyez ſûre qu'on ne vous laiſſera point de repos. Vous avez répondu à ceux qui vous reprochoient le Cavalier Anglois, que vous l'aimiez pour la commodité de luy parler, & de l'entendre; mais en verité cette raiſon-là n'eſt pas valable. Voſtre Anglois n'entend que ce que vous luy dites, mais un François entendroit cent choſes que vous ne luy diriez pas; il liroit dans vos yeux

ce

ce que l'autre attend que vôtre bouche luy dise. D'ailleurs, je vous donne ma parole qu'en moins de rien vous sçauriez nôtre Langue; elle n'est fort difficile que pour les Personnes qui n'aiment point; mais dés qu'on aime un François, la langue Françoise est aisée. Les Etrangers l'en estimeroient moins, s'ils sçavoient cela; c'est pourquoy on ne dit pas ce secret à tout le monde. On les fait passer par des Grammaires, & par des méthodes qui ne finissent point. Mais pour vous, on vous eust fait la grace de vous abreger ce chemin. Ecoutez, il est encore temps, apprenez un peu de François avec moy.

A MADEMOISELLE de L. M.

LETTRE XX.

J'Apprens avec bien du plaisir, Mademoiselle, que vous estes sur le point de quitter vôtre Religion. Nous regardons avec beaucoup de pitié nos pauvres Freres errans; mais j'en avois une toute particuliere pour une aimable petite Sœur errante comme vous. J'éstois tout-à-fait fâché de croire que vostre ame au sortir de vôtre corps, ne dust pas trouver une aussi jolie demeure que celle qu'elle quittoit; mais enfin vous me délivrez de cet article de ma creance, & de bonne foy, je me sens soulagé. Je vous assure que le Troupeau d'où vous vous estiez égarée, vous recevra fort agreablement, & que vous y tiendrez bien-tost le rang de Brebis favorite. On m'a mandé qu'aprés avoir abjuré vostre herésie, vous abjureriez aussi vôtre indiférence en faveur de Mr le Marquis de C... C'est bien fait de quitter toutes vos erreurs en mesme temps, & de prendre tout d'un coup toutes les opinions saines. Aprés cela vous serez toute renouvellée, nouvelle Catholique, nouvelle Mariée, nouvelle doctrine

dans l'eſprit, nouveaux ſentimens dans le cœur. Voyez l'obligation que vous aurez à l'Egliſe ; dés que vous l'aurez reconnuë pour voſtre Mere, elle vous fera voir par expérience ce que c'eſt que le Sacrement de Mariage, que vous autres Herétiques vous obſtinez à ne pas reconnoiſtre pour un Sacrement. Elle ne peut pas vous convaincre de vos erreurs d'une maniere plus douce, ny en meſme temps plus forte. Vous avoüerez ſans doute, que vous aviez grand tort de conteſter au Mariage la dignité que nous luy donnons, & que quand il n'y auroit que cet article-là, il ne ſeroit pas pardonnable d'eſtre Calviniſte. Je ne veux pas entrer plus avant dans ce point de controverſe ; Mr le Marquis eſt plus ſçavant Theologien que moy, & il vous en inſtruira mieux. Aprés ce qu'il vous enſeignera, vous pourrez diſputer en Sorbonne. Il a fait en vous convertiſſant un trait d'une grande habileté ; il a accommodé les intéreſts de la Religion & les ſiens ; il s'aſſure mille plaiſirs avec vous, & il faudra encore qu'en l'autre monde on luy tienne compte de ces plaiſirs-là. On le récompenſera d'avoir paſſé ſa vie avec une tres-jolie Perſonne. J'attens avec impatience, Mademoiſelle, les deux cerémonies, aprés quoy vous ſerez à nous & à Mr le Marquis. Je le nomme le dernier ; car, ne luy en déplaiſe, vous appartiendrez à tous les Catholiques, avant que de luy appartenir. Il eſt vray que le dernier à qui vous appartiendrez, ſera celuy à qui vous appartiendrez le mieux. Nous autres, nous ne vous regardons que du côté de voſtre ame ; mais luy, il n'eſt pas perſuadé qu'une Perſonne conſiſte en une ame toute ſeule, & il croiroit ne vous aimer qu'à demy, s'il ne vous aimoit que par là. Je ne tiens pas ſon opinion mauvaiſe, & s'il étoit permis, bien d'autres vous aimeroient d'une maniere auſſi parfaite que luy.

A MA-

A MADAME de P.

LETTRE XXI.

VOus estes bien rigoureuse, Madame, de ne vouloir point consentir au dessein de Mr de S... pour Mademoiselle vôtre Fille. Vous dites que vous n'approuvez point un Mariage entre deux Personnes qui sont issuës de Germain ; mais croyez-vous que ce soit là un obstacle pour la tendresse ? Quoy, voulez-vous que Mr de S... trouve Mademoiselle de P... moins aimable, parce qu'il est Fils du Cousin germain du Pere de Mademoiselle de P.. ? Ce raisonnement-là vous paroist bien fort, mais la beauté n'est-elle pas encore plus forte ? A-t-on toûjours sa genealogie devant les yeux ? & lors qu'on voit une Personne touchante, s'avise-t-on de penser qu'on a un Bis-Ayeul commun avec elle ? En verité le souvenir du Bis-ayeul est bien loin, quand l'arriere Petite-Fille est présente avec tous ses agrémens. Que reprochez-vous à Mr de S.. ? Il est trop bon Parent, au lieu d'amitié, il a de l'amour ; il s'est mépris ; voilà un grand malheur. Si c'est la devotion qui vous tient, songez que tous les Gens de l'ancien Testament n'étoient amoureux que dans leur Tribu ; & que mille six cens soixante & quinze ans plûtost, Mr de S... eust esté obligé en conscience d'aimer Mademoiselle vostre Fille. Il est vray que les choses ont changé, mais aussi on vous prie seulement de trouver bon que l'on demande le consentement de Rome sur cette affaire. Vous sçavez qu'on y permet les Mariages entre des Parens quand leurs biens sont tellement embroüillez les uns avec les autres, qu'ils ne se pourroient séparer sans de grands Procés. Veritablement Mr de S... & Mademoiselle de P... n'auront pas cette raison à alleguer ; mais ce qui vaut bien autant ; ils diront que les affaires de leurs cœurs sont tel-

lément embroüillées les unes avec les autres, qu'il n'y a pas moyen de les séparer. Si Mademoiselle vôtre Fille estoit une Heritiere en laquelle le nom finist, & qu'elle eust tout le bien de la Maison de S... vous auriez regret que ce bien-là sortist de la Famille, & vous tâcheriez à obtenir une dispense pour la faire épouser à un Parent d'une autre branche. Mais présentement elle a de la beauté & des agrémens, qui sont plus rares que le bien, & qui sortiroient de la Famille pour n'y rentrer peut-estre jamais. Pour moy, qui ay l'honneur de vous appartenir, quoy que ce ne soit que par femmes, je ne laisse pas de m'interesser extrémement à la beauté de la Maison de P... N'allez point, je vous prie, embellir une Famille Etrangere, en donnant Mademoiselle de P... à un autre qu'à Mr de S... ny peut estre enlaidir vostre Famille, en obligeant Mr de S... à faire un autre choix. Voyez combien toute la Maison de L... est laide, il luy faut plus d'un Siecle pour en revenir. Profitons de cet exemple, & puis que nous tenons de la beauté chez nous, prenons soin de l'y conserver.

A MONSIEUR de S...

LETTRE XXII.

J'Apprens avec toute la joye imaginable, mon cher Cousin, que vostre Dispense est obtenuë; il ne vous en a couté que quelque petite somme d'argent, avec laquelle vous avez reparé le malheur d'estre Parent de Mademoiselle de P... On a declaré qu'elle pouvoit désormais ne vous regarder plus comme un Homme de sa Famille, & vous traiter en Etranger. Mais qu'est ce que vous traiter en Etranger? C'est estre toute à vous, & ne vous refuser rien. Je voudrois bien estre Etranger à ce prix-là. Vous qui n'estes

n'estes plus son Parent, vous serez bien distingué de ces Malheureux qui le sont encore. Joüissez de la Dispense que Rome vous a donnée, mon cher Cousin; mais songez à quoy elle vous engage, & faites bien voir que ce n'est pas en vain que la Capitale du monde s'est meslée de vos affaires. Une permission venuë de si loin doit operer de grands effets icy. Sur tout, levez à Madame de P... tout le scrupule qu'elle pouvoit avoir de vous donner Mademoiselle sa Fille, & persuadez-la, qu'elle ne pouvoit trouver un autre Gendre, qui fist aussi bien l'acquit de sa conscience dans le Sacrement: car il la faut prendre par les endroits de devotion.

A MONSIEUR C. D. L. R.

LETTRE XXIII.

NE me demandez point par où j'ay sceu tout ce que je vais vous dire, il suffit que je le sçay, & que je puis vous donner de bons conseils. Vous aimez, & vous estes aimé; mais vous avez une sorte de tendresse si propre à faire finir bien vîte celle que l'on a pour vous, que je vous assure que vous ne serez pas encore aimé dans deux mois. Vous ne perdez pas de veuë vostre Maistresse, vous ne la quittez pas un moment; s'il vient quelqu'un chez elle, vous luy faites bien sentir qu'il vous interrompt: pendant des journées entieres que vous la voyez, vous ne luy parlez que de vostre amour, & vous luy en parlez d'une maniere toûjours languissante & passionnée. Encore un coup, si vous estes aimé dans deux mois, je crieray miracle. La Dame a présentement des forces pour vous suivre, mais vous aurez bien-tost épuisé tout ce qui est dans son cœur, & vous serez tout étonné qu'il ne luy fournira plus rien pour vous. On n'a de part & d'autre

d autre qu'une certaine meſure de tendreſſe, il la faut ménager; ceux qui ne ſçavent pas aimer, la prodiguent imprudemment. On ſe plaint des abſences, & on ne fait que ſon devoir quand on s'en plaint; cependant pourveu qu'elles ne ſoient pas trop longues, elles font tous les biens du monde aux Amans. Elles renouvellent un amour qui veilliroit, & s'il languiſſoit, elles le reveillent. Ce ſeroit, à la verité, pouſſer la choſe un peu loin, que de ſe procurer des abſences tout exprés; mais enfin lors que le hazard nous en procure, nous devons peſter contr'elles, & ſoupçonner en meſme tems que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. Vous faites mal de vous ſervir de toute la liberté que vous avez de voir voſtre aimable Maiſtreſſe à toute heure, & des journées entieres. Ce que vous gagnez par une ſi grande aſſiduité, vous le perdrez ſur la durée de voſtre commerce. Vous ramaſſerez en un jour, ce qui pourroit eſtre répandu dans toute une ſemaine. C'eſt une autre faute de la meſme eſpece, de ne parler que d'amour à ce que vous aimez. Quelque plaiſir qu'on prenne à entendre le détail de vos ſentimens, il eſt impoſſible que vous ne tombiez dans une infinité de redites, & les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Je gage qu'au ſortir d'avec vous, la Dame, peut-eſtre ſans s'en appercevoir, reſpire & reprend haleine. L'art des converſations amoureuſes, eſt qu'elles ne ſoient pas toûjours amoureuſes. Il faut faire de petites ſorties, aprés quoy les retours vers ce qu'on aime ſont beaucoup plus agreables. Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'eſt d'eſtre toûjours langoureux. Mettez-vous dans l'eſprit que les Femmes veulent qu'on les aime, mais en meſme temps qu'on les divertiſſe, & que qui fait l'un ſans l'autre ne fait preſque rien, & peut-eſtre choiſiroient-elles plûtôt d'être diverties ſans qu'on les aimaſt, que d'être aimées ſans qu'on les divertiſt. La langueur a ſes uſages, mais quand elle eſt perpetuelle, c'eſt un aſſoupiſſement. La conduite d'un Amant

Amant doit estre sérieuse & appliquée, mais sa conversation en vaut mieux d'estre quelquefois badine. On persuade par l'une, & on plaist par l'autre; & le plus souvent il vaut mieux plaire que persuader. L'agrément a plus fait de conquestes que la fidelité. Je ne sçay mesme si avec le temps la pauvre fidelité ne viendra point à estre comptée pour un defaut. Il est toûjours certain qu'elle ne suffit pas, & qu'elle a besoin d'estre assaisonnée. Il vous en coûtera peu de chose pour cet assaisonnement. Soyez tel à peu prés que vous estiez avant que d'aimer. Vous avez le vice de vous jetter trop profondément dans l'amour, & de n'estre plus qu'amoureux, quand vous l'estes une fois. Il faut aimer, & ne laisser pas de vivre. Adieu, mon cher Comte. Sçachez-moy gré des conseils que je vous donne, car si je suivois mes intérests, je laisserois finir un amour qui vous dérobe à vos Amis.

AU MESME.

LETTRE XXIV.

CE n'est pas fait, mon cher Comte, & vous n'estes pas quitte de mes conseils. J'ay appris depuis peu que vous vous plaignez toûjours, & que vous avez de la disposition à la jalousie. Ne croyez pas que je vous laisse passer ces deux choses-là. Vous estes aimé sans-doute, & fort tendrement. Sur quoy vos plaintes sont-elles fondées? Sur ma délicatesse, direz-vous. Il est bon d'estre délicat, mais il ne faut pas estre Chicaneur. Les plaintes de délicatesse réveillent, mais celles de chicane fatiguent. Vous estes de ceux qui ne croyent pas qu'on doive jamais convenir de son bonheur avec la Personne qui le fait, & qui ne sçavent quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeller cruelles & inhumaines. Mais prenez garde aussi

qu'on ne se fâche du peu de confiance que vous avez aux marques de tendresse qu'on vous donne, & qu'on ne trouve mauvais de n'estre pas cruë sur sa parole, quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un Amant tombe d'accord qu'il est aimé lors qu'il l'est; mais s'il veut absolument se plaindre, il peut se reserver une petite matiere de plaintes sur le plus ou le moins de tendresse. Encore faut-il faire ces sortes de reproches avec des transports doux, & non pas avec des airs de chagrin. C'est toûjours un mauvais Personnage que celuy d'un Homme qui se plaint; on se montre par des endroits foibles, dont on doit tâcher à épargner la veuë aux Gens de qui on veut estre aimé. Les plus insupportables de toutes les plaintes, ce sont celles qui partent d'un caractere jaloux. Si j'estois Femme, toutes ces petites jalousies qui ne signifient rien, me feroient jetter un Homme par les Fenestres. Pour moy, ou j'estime assez celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puissent partager leur cœur, ny changer; ou je les estime assez peu pour ne m'inquieter point qu'elles le partagent ny qu'elles changent; & par consequent je ne suis jamais jaloux. Je sçay bien qu'absolument parlant, ce que j'aime peut m'échaper; mais enfin on prend de certaines assurances, & on dort. Si vous croyez que l'amour doive estre une frenesie, & qu'il faille que deux Personnes sous prétexte de s'aimer se tourmentent perpetuellement, & soient des ombres vangeresses attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteste plus rien. Mais moy, j'ay des idées plus douces; je voudrois accorder l'amour avec un peu de repos. Et ne croyez point que l'on vous tienne toûjours compte de vos inquietudes, comme d'autant de marques de tendresse. L'amour en auroit l'honneur, si elarrivoient rarement; mais si elles sont frequentes, on ne les attribuëra qu'à vostre chagrin naturel. Il faut un certain milieu en toutes choses, mesme en amour, quoy qu'il ne s'y trouve pas trop de raison.

A MON-

A MONSIEUR le M. de C...

LETTRE XXV.

IL faut que je vous confie mes malheurs, mon cher Marquis. J'aimois, comme vous sçavez, Madame de L. M. & je ne l'aime plus. Elle m'en fait des reproches, je n'entens que des plaintes perpetuelles: Où sont mes protestations de constance & de fidelite? Que sont devenuës mes premieres manieres? Cela me met au desespoir; car de bonne foy, est-ce ma faute si je ne l'aime plus? Qu'elle me rende mon amour, je ne demande pas mieux. Je serois trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ses charmes; qu'elle fasse des blessures mortelles à mon cœur, j'y aideray de tout mon pouvoir. Puis je faire davantage? J'ay encore pour elle les mesmes soins & les mesmes assiduitez que j'avois auparavant. Mais, dit-elle, ce n'est plus le mesme air. Voïlà le malheur. Je ne luy puis dire de nouvelles de cet air-là, je ne sçay ce qu'il est devenu. Elle m'appelle ingrat; & fort mal-à propos, ce me semble. Ce que je fais à présent pour elle, me coûte beaucoup, & elle devroit m'en tenir compte, au lieu qu'auparavant elle me tenoit compte de ce qui ne me coûtoit rien. On ne sçait guére en ce monde-cy le veritable prix des choses. Je commençay de l'aimer, sans sçavoir pourquoy, & je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une considération extréme que j'ay pour elle. Souvent je previens mes yeux sur sa beauté avant que de la voir; je la compare à mille & mille Femmes, qui ne sont pas si belles; j'étudie l'agrément de ses manieres, pour y estre sensible; je trouve, ou je mets de l'esprit dans les moindres choses que je luy entens dire; enfin aprés avoir bien excité mon cœur, il me semble que je l'aime, je sens je-ne-sçay-

ſçay-quoy pendant un inſtant ; mais dans l'inſtant qui ſuit, il eſt ſûr que je ne ſens rien. Mon pauvre Marquis, pourquoy faut-il qu'on aime, ou qu'on n'aime pas toûjours, ou qu'on n'aime pas tous deux en meſme temps, pour finir en meſme temps ? Je ſuis ſi chagrin contre l'amour, qu'à l'heure qu'il eſt je voudrois l'exterminer du monde.

AU MESME.

LETTRE XXVI.

ENfin, Madame de L. M. & moy, nous avons pris une forme de vie : nous ſommes convenus de ne ſonger plus l'un à l'autre ſur le pied d'amour, & de vivre en bonne amitié. J'étois fort content de ce Traité-là, cependant je vous aſſure qu'il n'eſt pas ſi aiſé à executer que je l'avois crû ; non que j'aye des tentations de recommencer le perſonnage d'Amant ; mais c'eſt que le perſonnage d'un Homme qui a eſté Amant, & qui ne veut plus eſtre qu'Amy, eſt tres-difficile. Je ne ſçay comment parler de nouvelles à une Femme à qui j'ay tant parlé de tendreſſe ; nos converſations me paroiſſent d'un ennuy mortel, pour peu que je me ſouvienne de ces converſations vives que nous avions ; & par malheur je ne ſaurois m'empeſcher de m'en ſouvenir. Je ne ſerois point embaraſſé à entretenir une autre ſur le beau temps & ſur la pluye ; & je le ſuis cruellement quand j'en veux entretenir Madame de L. M. La veuë ſeule de ſon Apartement me rapelle des idées qui me font trouver ridicule tout ce que je luy dis. Je vais chez elle par une ſorte de devoir qui me geſne beaucoup, quoy qu'elle ſoit de tres-bonne compagnie. J'entre dans ſa Chambre d'un air interdit, & je tiens encore cela des commencemens de mon amour. J'ay le ſérieux d'un Amant timide, & plein d'une paſſion qu'il n'oſe déclarer. C'eſt ainſi que

que l'on finit d'ordinaire par où l'on a commencé, & que les Vieillards rentrent en enfance. La Dame de son costé, a toutes les peines du monde à prendre avec moy les manieres qu'elle voudroit. Elle tâche à me traiter comme les autres Gens qu'elle voit; mais sans s'en appercevoir elle me traite plus froidement, & m'adresse plus rarement la parole. Quand elle me l'adresse, on remarque bien qu'elle s'y est preparée, & ce qu'elle me dit est plus concerté, & moins naturel. Je voy bien qu'il luy seroit plus aisé, & mesme plus commode de me haïr que de m'aimer à demy, & que les passages les plus difficiles ne sont pas ceux qui se font d'un sentiment à un autre qui luy est tout opposé, mais à un autre qui luy ressemble. Qui m'eust dit il y a un an que j'eusse dû craindre un jour d'estre teste à teste avec Madame de L. M. je ne l'eusse pas crû. Cependant quand je vais chez elle, & qu'il n'y a qu'une Personne ou deux, ma plus grande frayeur est qu'on ne se leve, & qu'on ne nous laisse seuls ensemble. Que deviendrois-je, bon Dieu, & de quoy luy parlerois-je? J'ay éprouvé cet embarras une fois; je vous jure que j'en suois. Il me prit comme une paralisie d'esprit, qui m'en osta l'usage tout d'un coup; j'eus des vertiges, la tête me tourna, & je demeuray court, sans pouvoir dire à peine quatre paroles. Aussi pour faire mes visites, je prens le temps que la foule y est, cette foule contre laquelle j'ay autrefois tant pesté. Plust au Ciel, que Madame de L. M. pust s'engager dans quelque passion nouvelle qui l'occupast, & qui luy fist perdre un reste d'attention qu'elle a sur moy! Il me semble que si elle me faisoit une infidelité complete, j'en aurois plus de liberté avec elle, & que nous en oublierions bien mieux le passé. Il faut de l'amour pour effacer tout-à-fait des traces d'amour. Je voy chez elle un Cavalier de mérite qui la trouve fort aimable; il me feroit plaisir de me succeder. Ce que je crains, c'est que mon exemple ne fasse tort aux autres Hommes, & que je n'aye rendu la Dame plus

difficile

difficile à perſuader ſur la fidelité. Cependant je veux croire qu'une paſſion n'épuiſe pas un cœur, & qu'on n'eſt pas aſſez ſage pour n'eſtre la dupe de l'amour qu'une fois, A vous dire le vray, je ne voudrois pas qu'elle euſt à me reprocher, qu'il a tenu à moy que noſtre tendreſſe n'ait eſté éternelle, & je ſerois bien-aiſe qu'elle me donnaſt lieu de luy ſoûtenir, qu'elle avoit l'ame diſpoſée à d'autres paſſions, & que je n'ay fait que prévenir ſon changement: car je ſens quelquefois ma conſcience chargée d'avoir abandonné une fort jolie Femme, & cependant vous ſçavez combien je ſuis innocent, & combien je me ſuis prié moy-meſme d'eſtre fidelle. Adieu, mon cher Marquis, je vous manderay ſi je ſuis aſſez heureux pour avoir un Succeſſeur. Vous eſtes mon Confident quand je n'ay plus d'amour; tant que j'en ay, aucun Mortel n'entre dans ces miſteres.

AU MESME.

LETTRE XXVII.

MEs ſouhaits ſont accomplis, j'ay un Succeſſeur. Quand je n'aime plus, j'ay autant d'envie de n'eſtre plus aimé, que j'en ay d'eſtre aimé quand j'aime. Je vous aſſure que j'ay deſiré avec un égal empreſſement la tendreſſe & l'indiférence de Madame de L. M. Enfin je les ay obtenuës toutes deux l'une aprés l'autre; c'eſt tirer d'une Perſonne tout ce qui s'en peut tirer. Je ne ſçay comment ſont faits ceux qui peuvent aimer ſans être aimez, ny ceux qui ſe plaiſent à eſtre aimez ſans aimer; l'amour n'eſt bon que dans le partage. C'eſt la plus plaiſante choſe du monde que les diſpoſitions où mon Succeſſeur eſt à mon égard. Tantoſt il me hait de ce que je l'ay précédé; tantoſt il me mépriſe de ce qu'il croit que je n'ay pû me conſerver

le

le bonheur dont je joüiſſois ; tantoſt il m'inſulte comme s'il obtenoit ſur moy une preférence que je luy euſſe diſputée. Il voudroit bien avoir quelque lieu de croire qu'on m'a donné mon congé ; mais il voit trop clairement que je l'ay pris, & cela le deſeſpere. Je gage qu'il voudroit que je fuſſe ſon Rival, & qu'il luy en euſt couſté la moitié de ſon Bien ; car il eſt outré du ſens froid avec lequel je regarde ſes empreſſemens & ſes ſoins. D'autre coſté, la Dame affecte de me faire voir que tout le monde ne l'abandonne pas quand je l'abandonne, & je ne ſçay ſi dans les complaiſances qu'elle a pour ſon Amant, il n'y entre point un peu de dépit contre moy, qu'elle veut me faire ſentir. Peut-eſtre ma préſence vaut quelque choſe à mon prétendu Rival. Il eſt toûjours certain que la Dame voudroit bien qu'il parût, qu'elle fait un choix à mon deſavantage entre cet Homme-là & moy ; mais le moyen ? Je me tiens toûjours dans les termes de ceder tout. Je ſuis aſſez honneſte pour eſtre fâché de ne pouvoir pas ſervir d'aſſaiſonnement à la nouvelle tendreſſe de Madame de L. M. Tout ce que je puis faire, c'eſt de luy ſouhaiter une paſſion moins vive que celle qu'elle a euë, & à mon Succeſſeur une conſtance qui ſoit plus à l'épreuve du tems que la mienne.

A MADEMOISELLE de T...

LETTRE XXVIII.

J'Apprens de tous coſtez les progrez de mon Rival, Mademoiſelle, & je tâche à me vanger de vous. Il y a icy une Dame fort bien faite, jeune, belle, mais Flamande, que je voudrois bien aimer. Ce ſont les traits les plus réguliers, le plus beau teint, la fraîcheur la plus vive du monde ; enfin quand je puis attraper un moment où je ne ſonge point à vous, elle me

me paroiſt toute aimable ; mais dés que vôtre idée me revient, je ne ſçay où s'en vont ces traits, cette fraicheur, ce teint. Voſtre air ſpirituel, & vos manieres fines m'ont gâté la Flandre ; je doute que je puiſſe deſormais eſtre amoureux en ce Païs-là. Encore ſi vous me repariez la perte de mes Flamandes ! Mais elles ſont perduës ſans eſtre remplacées. Je ne demanderois que vous pour remplacer toute la Nation ; mais ſi vous eſtes bien reſoluë à aimer mon Rival, ſi vous avez trouvé le ſecret de ne penſer plus à moy, donnez-moy auſſi, je vous prie, celuy de ne penſer plus à vous. Ou aimez-moy, ou laiſſez-moy aimer qui je voudray dans ma Garniſon. Ne vous préſentez point toûjours à mon imagination, pour enlaidir à mes yeux cette pauvre Flamande que je veux aimer. Souffrez qu'elle ait ſa beauté telle qu'elle pourra, ſans avoir rien à démêler avec la voſtre. Eſt-ce que je n'aimeray plus rien, parce que je vous ay veuë ? Cela ſeroit bon ſi vous m'aimiez. A quoy voulez-vous que je paſſe icy ma vie ? Je m'occuperay de vous, tandis qu'un autre vous occupe à Paris ? Y auroit-il de la juſtice ? La Flamande qui penſera à moy, vaudra mieux que vous qui n'y penſez pas. Si vous me fâchez, je feray en ſorte que je la trouveray belle en dépit de vôtre idée ; & à force d'opiniâtreté, j'obtiendray de moy qu'elle me paroiſſe aimable, même quand je me ſouviendray de vous. Cependant vous me ferez plaiſir, Mademoiſelle, de ne m'obliger point à des efforts ſi violens, & de prendre doucement le party de ſortir de mon eſprit.

A LA

A LA MESME.

Sur ce qu'elle avoit parlé de luy en dormant.

LETTRE XXIX.

ON m'a mandé, Mademoiſelle, les faveurs que vous m'avez faites. Vous avez beau vous en défendre, vous m'aimez, le ſommeil trahit vos ſecrets. Voilà ce que c'eſt que de vouloir renfermer des paſſions, & les cacher à ceux qui les cauſent. Si vous m'euſſiez avoüé la voſtre, je vous aſſure que vous euſſiez eſté contente de ma diſcrétion ; mais vous n'en avez voulu faire la confidence qu'à vous-même, & vous n'avez pas eſté aſſez diſcrete. Apprenez de là, Mademoiſelle, à ne vous fier pas tant à vous. Dites-moy de bonne grace ce que le ſommeil vous fera dire ſans que vous le ſçachiez. Ne vaudroit-il pas mieux que vous m'euſſiez fait en peu de mots un petit aveu de vos ſentimens, que d'en parler la nuit comme une Perſonne inſenſée ? L'amour ne perd rien ; vous luy devez cet aveu de tendreſſe, il faut que vous le faſſiez en quelque temps que ce puiſſe eſtre. Si voſtre raiſon vous impoſe ſilence, voſtre raiſon s'endormira, & alors l'amour ne s'endormira pas. Voſtre ſevere vertu peut répondre de vos jours, mais de vos nuits qui en répondra ? Les nuits appartiennent à l'amour. Auſſi vous voyez que le ſecret de tant de jours, vous eſt échapé en une nuit. Mais oſerois-je vous demander ſous quelle figure je me ſuis préſenté à vous, pour obtenir que vous vous déclaraſſiez en ma faveur ? Il ſe pourroit trouver des occaſions, où je ſerois bien aiſe de reprendre encore cette figure-là. Apparemment j'étois fier & menaçant, car je n'ay jamais rien gagné auprés de vous par des manieres reſpectueuſes & ſoûmiſes. Ne dites point que

que ce que vous avez dit la nuit ne tire point à conséquence ; c'estoit vous qui parliez, vous seule ; le jour c'est la contrainte, c'est la cerémonie, c'est la dissimulation qui parle. Vous verrez combien je seray desormais insensible à toutes vos rigueurs de jour, je compteray que vous vous en dédirez la nuit. Heureux qui vous peut voir, vous autres Belles, telles que vous estes !

A LA MESME.

LETTRE XXX.

DEpuis que vous avez parlé de moy en dormant, je ne dors plus, & de joye, & d'inquiétude. Je suis ravy de vous tenir si fort au cœur ; mais en même temps je tremble pour les misteres qui seront entre nous. Je suis assez content de vôtre retenuë le jour, mais vôtre vivacité de nuit m'allarme ; vous découvrirez tous nos secrets. Comment ferons nous, Mademoiselle, pour conduire nos affaires sûrement ? Je n'y sçay qu'un moyen. Soyez le jour un peu moins reservée, vous le serez davantage la nuit ; car il est sûr qu'il y a une mesure de choses tendres qu'il faut dire, ce qu'on en dit le jour est autant de rabatu sur la nuit. Je ne songe plus à vous faire d'infidelité, vos faveurs nocturnes m'ont tout-à-fait raffermy dans vostre service. Elles ont effacé pour moy tous les teints que je voyois, amorty l'éclat de tous les yeux, gâté toutes les tailles. Je n'entens plus de choses spirituelles ; que peut on dire avec tous les efforts d'esprit imaginables, qui vaille ce que vous avez dit sans y penser ? Vos songes ont entierement ruiné chez moy la pauvre Flamande, ils luy ont fait un tort que toutes ses veilles & tous ses soins ne pourroient jamais réparer. Je suis assuré qu'elle dort fort tranquillement, & que son imagi-

imagination qui ne travaille pas beaucoup le jour, est encore la nuit dans un repos bien plus parfait ; or c'est là un défaut que je ne pardonnerois pas à la plus belle personne du monde. Je ne conçoy pas à présent comment on aime une Femme qui ne réve point, & qui ne parle point en révant. Je refuserois Venus, si elle n'avoit pas ce talent-là. Continuez vos réveries, Mademoiselle, l'amour mesme en est une, mais la plus agreable de toutes.

A LA MESME.

LETTRE XXXI.

LEs terribles nouvelles que j'apprens, Mademoiselle ! Vous allez épouser mon Rival. Vous dites que vous voulez me détromper de l'opinion que j'avois conceuë de vostre tendresse, sur ce que vous aviez parlé de moy pendant le sommeil. Ah ! ne valoit-il pas mieux me laisser dans mon erreur ? Songez bien quelles nuits il faudra que vous donniez, pour réparer celle que vous m'aviez donnée ? Helas ! la faute, & la reparation ne sont pas de la mesme espece. Parlez la nuit de Mr de... si vous voulez, je me résous à en passer par là ; mais ne vous enfermez pas seule avec luy dans une Chambre, cela va au delà des douces réveries que vous m'accordiez. Si pourtant ce malheur-là arrive, j'espere que j'en seray vangé par vous-mesme, & qu'en dormant vous parlerez de moy à ses oreilles ; mais aussi je crains qu'il n'ait la malice de ne vous laisser guére dormir, de peur de vous entendre parler de moy. Vous voyez, Mademoiselle, qu'il y a bien de l'agitation dans mon esprit ; j'ay des espérances, & des craintes ; mais en verité la partie n'est pas égale entre elles. Quelquefois je me console dans la pensée que mon Rival ne vous a pas tant aimée que moy.

moy. Il a veu que ſes ſoins n'approchoient pas des miens, que ſa vivacité ſur tout ce qui vous regarde, eſtoit moindre que la mienne; qu'enfin tant qu'il ne s'agiroit que de ſentimens, je l'emporterois ſur luy, & quand il a eſté pouſſé à bout par ma tendreſſe, il a eſté implorer le ſecours de Mr voſtre Curé; or franchement je ne m'attendois pas que Mr le Curé dût entrer dans cette affaire-là. Ce n'eſt pas là un procedé bien galant, je ne ſçay ſi vous qui êtes délicate, vous en êtes contente. On fait venir l'Egliſe contre moy, je n'ay rien à dire à l'Egliſe. Je ne vous euſſe pas fait ordonner en cerémonie de m'aimer, auſſi n'euſſay-je pas crû que quatre paroles d'un Prêtre vous appriſſent ce que tous mes ſoûpirs n'ont pû vous apprendre. Mon Rival triomphe de moy à préſent; mais j'ay bien envie de voir comment luy réüſſiront les moyens dont il ſe ſert pour voſtre conqueſte. Il vous trouvera obëiſſante à la verité, mais bien neuve; le Sacrement n'apprend point à aimer, il veut ſeulement qu'on ſe laiſſe aimer. Voſtre obéïſſance meſme luy devra eſtre ſuſpecte, & voſtre vertu ſera cauſe qu'il ſe défiera de voſtre cœur. Les Perſonnes auſſi raiſonnables que vous, ne ſont point naturelles; il vaut mieux vivre avec des folles, on ſçait ce qu'elles penſent. Je ſouhaite qu'il ait ce ſcrupule plus d'une fois, & qu'il ſente que dans tout ce qu'il obtiendra de plus doux & de plus agreable, il aura toûjours quelque choſe à démêler avec le Curé. Pour moy; tout ce que j'ay obtenu de vous eſtoit toûjours bien mince, mais en récompenſe je puis me vanter que cela eſtoit bien pur. Il n'y a point de délicateſſe ſi raffinée, qui puſt y trouver la matiere d'un ſcrupule ſur le devoir, ou ſur l'obligation.

A LA

A LA MESME.

LETTRE XXXII.

TOut le mal n'eſt pas que vous vous mariyez, Mademoiſelle, le pis eſt que voſtre Mariage ne puiſſe ébranler ma fidelité pour vous. Je n'ay point icy d'autre inſtrument de ma vangeance que la belle Flamande; & c'eſt un inſtrument dont il n'eſt pas aiſé de ſe ſervir. Il ne tient pas à moy que je ne l'aime, je vais tous les jours chez elle dans cette intention, je me diſpoſe à la tendreſſe le mieux qu'il m'eſt poſſible; mais de ſon côté elle ne ſeconde point mes deſſeins, elle ne s'aide point. Je voy une grande figure belle & bien taillée, & où l'Art ne peut rien diſputer à la Nature, mais c'eſt tant pis. Ses yeux qui ſont grands & noirs, ne ſçavent que regarder fixement, ils n'ont point ces tours fins & ces mouvemens delicats, que donne ou l'envie de plaire, ou la joye d'avoir plû. Sa bouche qui eſt & la plus petite & la plus vermeille & la mieux façonnée du monde, ne ſçait que rire, mais elle ne soûrit point; & qu'eſt-ce que ces ris immoderez & ſouvent ſtupides, auprés de la douce retenuë, & de l'afféterie ſpirituelle des ſoûris? Si elle marche, ce n'eſt que pour aller où elle veut aller, ce n'eſt point pour ſe donner des airs plus libres ou des graces plus nobles. Enfin elle n'eſt belle qu'à cauſe qu'on eſt belle avec les traits qu'elle a; & ſi elle n'eſt pas laide ce n'eſt point ſa faute; ſur tout elle dit des choſes d'une naïveté qui me fait rire, & quand je voy qu'elle ouvre la bouche, ou je prens bien viſte la parole, ou je détourne la teſte pour ne l'entendre point, & me tenir toûjours en état d'eſtre amoureux d'elle. Je ſçay combien mon amour pour elle eſt tendre, c'eſt à dire aiſé à bleſſer, & difficile à conſerver; auſſi je le ménage avec un ſoin incroyable; je ne l'expoſe point

à de longues converſations, moins encore à des teſte-à-teſte, qui ſeroient des périls dont il ne ſe tireroit jamais; & avec tout cela le pauvre amour a bien de la peine à ſubſiſter. Vous m'allez dire que j'ay grand tort de n'eſtre pas fou de cette Flamande, moy qui ay toûjours publié qu'il n'y avoit rien de ſi amable que la Nature. A cela je ne ſçay que répondre, ſinon que ſi c'eſt là la Nature, je ne croyois pas que la Nature fuſt faite ainſi. Je m'en eſtois fait une fauſſe idée, parce que je ne l'avois jamais veuë. Ah! que vous avez bien pris vos meſures pour me trahir, & dans le tems de mon abſence, & lors que j'eſtois dans un lieu où il n'eſtoit preſque pas poſſible que je me vangeâſſe! Vous n'aviez garde de me faire une infidelité dans Paris, je vous l'euſſe renduë du jour au lendemain.

A MONSIEUR...

LETTRE XXXIII.

NOſtre amy eſt-il fou de ſonger à épouſer Madame de..? Il dit pour ſes raiſons qu'il eſt gueux, & qu'elle a quinze mille livres de rente bien nettes. Hé bien, eſt-ce aſſez? elle n'a trait en ſa Perſonne auquel il ne faluſt quinze mille livres de rente pour le reparer? Sur le pied de ſa laideur, elle eſt fort pauvre. Mais dites-moy, comment à-t-il fait pour la tromper? Premierement il ſe faloit réſoudre à avoir un mauvais deſſein ſur elle, & cette réſolution ne me ſemble pas devoir eſtre aiſée à prendre; mais puis qu'il l'a priſe, comment a-t-il réüſſi dans ſes prétentions? J'ay oüi dire à cette belle Perſonne qu'elle n'avoit nulle envie de ſe remarier; mais que ſi elle eſtoit deſtinée à faire cette folie-là, du moins elle ſçauroit bien choiſir un Mary qui ne ſongeaſt pas ſeulement à ſe rendre maiſtre de ſon bien, mais qui euſt une vraye conſidération pour

elle.

elle. Ce mot de considération estoit modeste ; mais dans le sens de la Dame, il vouloit dire de l'amour ; & puis qu'elle a une fois pensé à faire distinction entre son bien & sa Personne ; par quel secret a-t-on pû luy faire croire qu'on en vouloit à sa Personne, & non pas à son bien ? Croit-elle avoir un mérite dans lequel quinze mille livres de rente soient indignes d'estre comptées ? Croit-elle qu'on ne les regarde que comme un simple accompagnement de ses autres perfections ? N'y a-t-il plus de miroirs au monde ? Cela me met en colere. Rendez-moy raison d'une si étrange dupperie. Pour nostre Amy, il faut qu'il ne soit pas timide ny déconcerté. Aller dire à cette Femme là qu'il l'aimoit ; qu'il feroit son plus grand bonheur de passer sa vie avec elle ! Je ne croy pas que j'eusse pû avoir la mesme assurance que luy. J'aurois donné à entendre à la Dame, pour la justification des démarches que j'eusse faites, & pour le soulagement de ma sincerité, que c'estoit son bien qui me tentoit ; mais que si elle m'en eust voulu rendre maistre, j'eusse eu pour elle toute la reconnoissance possible. J'eusse ajoûté qu'elle eust dû me choisir parce que j'eusse empesché qu'un autre ne l'eût prise pour duppe, en luy faisant croire qu'il l'eust aimée pour ses beaux yeux. En verité une Femme raisonnable auroit dû estre plus touchée d'un procedé genereux & franc comme celuy-là, que de la Comédie que nostre Amy a joüée. Vous m'allez dire qu'il est des Femmes bien sottes, il est vray, mais enfin je suis assez sot moy-mesme pour ne pouvoir me figurer qu'elles le soient au point qu'elles le sont ; & il y a des Gens que je manquerois à tromper, parce que je les voudrois tromper par des voyes trop fines. Mandez-moy si la Dame s'est renduë un peu difficile à persuader, en ce cas-là je romprois avec nôtre Amy, car il faut qu'il soit le plus grand fourbe du monde pour l'avoir persuadée, si elle y apporté quelque difficulté. Je ne veux point de commerce avec un si bon Comédien.

A MADEMOISELLE de C...

En luy envoyant l'Extrait de ſon Baptéme.

LETTRE XXXIV.

JE puis me vanter, Mademoiſelle, de vous faire aujourd'huy un préſent tres-conſidérable. Je vous donne deux années. Vous croyiez avoir vingt-deux ans; & voicy un Ecrit en forme, qui vous prouvera que vous n'en avez que vingt, car je compte que je vous donne les années que je vous ôte; & dans cette matiere-là on ne compte point autrement. Deux années, que vous croyiez qui fuſſent paſſées, ne le ſont point, les voilà que je vous préſente encore toutes entieres. Je meurs de peur que vous ne conceviez pas aſſez bien de quel prix elles ſont; mais juſte Ciel! qui en donneroit autant à bien des Dames que je vous pourrois nommer, quelle reconnoiſſance n'en tireroit-il pas? Où eſt le blanc & le rouge, & où ſont les parures & les ſoins qui vaillent deux années? Il eſt bien juſte, Mademoiſelle, que vous ne faſſiez d'uſage de celles-cy que pour moy, puis que c'eſt à moy que vous les devez. Quand elles ſe ſeront écoulées, vous ferez ce qu'il vous plaira; je n'auray plus aucun droit ſur voſtre vie; mais préſentement juſques à vingt-deux ans elle m'appartient. Paſſé cela, je vous remets où je vous ay priſe, ſauf à nous à nous rengager encore l'un avec l'autre, ſi nous voulons. Mais s'il arrive que vous ne ſoyez pas diſpoſée à me rendre juſtice; ſçachez, Mademoiſelle, que je ne ſouffriray point que perſonne vous aime ſur le pied de vingt ans; je diray par tout qu'à la verité vous n'en euſſiez pas eu davantage ſi vous aviez voulu, mais que vous avez refuſé d'avoir deux ans de moins; & que puis que vous ne m'aimez pas, il faut que vous comptiez vingt-deux ans. Vous ne ſongiez peut-eſtre pas à quoy vous vous expoſiez en me rendant

rendant maistre du secret de vostre âge. C'est pourtant un secret que le beau sexe garde bien inviolablement ; & je croy que c'est le seul. Plusieurs Femmes m'ont confié les affaires de leur Maison, leurs amours mesme, aucune ne m'a confié son âge. J'en ay vû d'assez raisonnables pour prendre leur party dans les occasions avec beaucoup de fermeté & de constance : je n'en ay point veu qui pussent faire un assez grand effort de courage & de raison, pour dire leur âge. La verité est que plus on a d'années, plus on voit de quelle importance il seroit de n'en avoir pas tant. Pour vous, Mademoiselle, qui ne vous estes point ménagée, vous ne sçavez pas combien vous tremblerez un jour qu'il ne m'échape quelque indiscretion. Vôtre destinée dépendra de moy, & il n'y aura rien à quoy je ne vous contraigne, en vous mettant au lieu de Poignard, l'Extrait de vostre Baptême sur la gorge. Je gage que vous riez à present de mes menaces, & que vous voyez ce temps-là si éloigné, que vous ne croyez pas que je l'atteigne ; en verité je meurs de peur que vous n'ayez raison.

A MONSIEUR...

LETTRE XXXV.

DEcidez-moy un peu, je vous prie, un cas de conscience qui m'embarasse, j'ay recours à vous comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, ou si vous voulez, je voy une assez jolie Femme, jeune, & qui peut bien inspirer de l'amour par sa Personne seule. Sa folie est le bel esprit, elle veut voir des Gens d'esprit, elle veut avoir des commerces d'esprit, de l'esprit par tout. Il est pourtant vray que si elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'Art, & nullement à la Nature. Elle a un talent de penser faux, & de prendre les choses de travers, qui ne me paroist pas commun. Elle

va s'extasier sur un galimatias ; dés qu'on parle elle ouvre de grands yeux qui meurent d'envie d'entendre finesse à tout, & qui n'y en entendent point. Elle a crû que je n'estois pas tout-à-fait beste ; & sur ce pied-là, elle me reçoit agreablement. J'ay esté d'abord touché de sa beauté, je me persuade que par la voye du bel esprit, je pourrois parvenir à estre aimé d'elle. Il ne faudroit que la flater de ce costé-la ; pour peu qu'on la poussast dans le panneau, elle y tomberoit bien viste ; mais aussi si je l'enteste du bel esprit, la voilà gâtée, elle n'en reviendra jamais. Est-il permis pour m'en faire aimer, d'en faire une Prétieuse que tout le monde fuira ? C'est la meilleure petite Femme que je connoisse, elle donneroit son ame pour ses Amis ; & qui luy ôteroit sa chimiere, elle seroit fort aimable. En verité je fais conscience de l'y confirmer. Je sçay bien que dés que je la declareray bel esprit, elle m'aimera ; mais cela me fâche, la tête luy va tourner. Vous voyez combien j'ay l'ame bonne ; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu, qu'elle me feroit plaisir, si elle vouloit m'aimer sans qu'elle fust bel esprit ! mais je ne croy pas qu'elle le fasse jamais qu'à cette condition-là. Tirez-moy, Monsieur, de la peine où vous me voyez, & envoyez-moy au plûtost une réponse décisive.

AU MESME.

LETTRE XXXVI.

VOus avez décidé pour la tromperie, & j'ay tâché à suivre vôtre décision ; mais je ne croy pas que je fasse rien de plus que les premieres tentatives. La Dame a donné si naïvement dans ce que j'ay commencé à luy dire sur son prétendu bel esprit, qu'il ne m'est pas possible de continuer. Ma sincerité a trop pâty,
j'aime

j'aime mieux qu'elle ne m'aime point que de la rendre si sotte. Vous dites qu'un autre n'aura pas la mesme délicatesse de conscience que moy, & qu'il vaut autant que je profite d'une folie où quelqu'un la fera tomber tôt ou tard. Mais non, je l'avertiray bien que tous ceux qui la loüeront sur le bel esprit, la tromperont, & qu'elle ne souffre pas qu'on luy tienne de pareils discours. Vous qui m'avez conseillé, vous en parliez bien à vostre aise, vous ne sçauriez croire quel supplice c'est que de tromper une personne qui n'y apporte aucune resistance. Si elle veut se contenter d'estre belle, je vais en estre fou; mais je la prieray de borner là son mérite. Je me reprocherois de luy mettre dans la teste une vision qu'elle y auroit toute sa vie, & je suis sûr que je ne l'aimerois pas, aussi longtems que la vision dureroit. Il ne seroit pas d'un honneste Homme de faire une folle pour la laisser là. Je n'ay pas voulu faire faire des Vers pour elle par un de mes Amis, qui me fournit tous ceux dont je puis avoir besoin dans mes petites affaires; car je sçay combien les Vers sont dangereux pour son mal. Enfin si elle sçavoit les obligations qu'elle m'a, il me semble qu'elle devroit m'aimer passionnément. J'ay un soin extrême de la raison qui luy reste; je ne sçay si elle la portera encore loin, mais enfin je ne veux pas l'alterer le moins du monde, ce peu là luy est d'une trop grande importance. Adieu, je suis assuré que nos derniers Neveux auront de la peine à croire mon désintereßement.

A MADAME de L. S.

LETTRE XXXVII.

VOus eussiez esté bien étonnée, Madame, & la vertu de Mademoiselle vostre Fille vous eust esté bien suspecte, si vous eussiez veu l'état où nous estions

hier elle & moy. Voicy quelles estoient nos attitudes. J'avois ôté mon Justę-au-Corps, j'allois achever de me mettre en chemise, & Mademoiselle de L. S. n'attendoit que le moment de m'embrasser, & de se jetter à corps perdu sur moy. C'est là le fruit de la severe éducation que vous luy avez donnée. Si vous voulez pourtant que je vous dise quelque chose pour la justifier auprés de vous, nous passions la Riviere à . . . l'eau étoit fort émeuë, & Mademoiselle de L. S. l'estoit encore davantage. Du milieu de la Riviere, elle cria qu'on la remist à terre, comme s'il n'y eust pas eu aussi loin, & autant de peril, qu'a passer à l'autre bord. Vous sçavez qu'elle n'est jamais si belle que quand elle s'anime, & jamais elle ne fut si animée. Ce n'est pas l'avoir veuë que de l'avoir veuë sur terre ? l'eau agitée est bien plus favorable à sa beauté. Je tâchay pourtant à la rassurer, & à diminuer ses charmes, en luy disant que bien des Personnes qui ne la valoient pas, avoient esté receuës par des Tritons & par des Naïades, lors qu'elles estoient tombées à l'eau. Mais la peur luy avoit tellement troublé l'esprit, qu'elle n'en crut rien; elle eut plus de confiance en moy qu'aux Naïades & aux Tritons, & elle voulut que je me misse en état de la tirer de peril à la nage. Je me deshabillay donc à demy, & je me repens bien de ne luy avoir pas dit qu'elle se deshabillast aussi-bien que moy, pour peser moins sur l'eau; je suis sûr qu'elle l'eust fait. Je ne sçay si elle craignoit que je ne luy fisse une surprise, & que je ne me jettasse à la riviere sans elle; mais enfin elle ne me lâcha point. Comme je me voyois maistre de sa destinée je profitay de l'occasion; je luy fis faire vœu que si elle échapoit, elle m'aimeroit, & viendroit en pelerinage chez moy avec Madame vôtre Sœur, qui estoit là aussi, mais moins effrayée. Elle promit tout. Là dessus vint une vague assez forte pour me valoir encore quelque chose de plus que ce que j'avois obtenu, & sans doute je pouvois aller loin avec le secours d'un saut que fit le Bateau; mais je jugeay que si on m'a-

voit

voit trop promis, on croiroit estre en droit de ne me tenir rien du tout, & j'eus la generosité, ou la politique de me borner. Je vous assure, Madame, que je fus fort content de la petite tempeste que nous essuyâmes, il n'y eut coup de vent qui ne fist plus d'effet que mille de mes soûpirs. Les Céladons ne connoissent les Rivieres que pour s'y jetter de desespoir ; mais je les ay trouvées propres à autre chose, & je suis bien aise d'avoir rectifié le mauvais usage que les Amans en faisoient. Je vous prie tres-humblement, Madame, de vouloir bien tenir la main à l'execution des vœux que Mademoiselle vostre Fille a faits. Elle est sur terre en pleine santé ; & je crains qu'il ne soit necessaire de luy rafraîchir bien-tost le souvenir de la Riviere & de moy.

A LA MESME.

LETTRE XXXVIII.

JE craignois, Madame, d'être le Saint, dont parle le Proverbe Italien, *Passato il pericolo, gabbato il santo*, mais du moins on ne s'est pas moqué de moy tout-à-fait ; Madame vôtre Sœur, & Mademoiselle vostre Fille, vinrent avant hier chez moy en pelerinage. Comme elles faisoient une action de devoir, je ne voulus pas qu'elle fust accompagnée de trop de plaisirs, de peur qu'elles n'en perdissent le mérite. Les deux Pelerines qui ne comptoient pas sur cela, & qui s'attendoient à estre receuës magnifiquement, furent bien surprises de trouver un petit repas en Poisson, quoy que ce fust un jour gras. Mon dessein estoit que tout leur représentast le peril dont elles étoient échapées ; on ne leur servit que des Poissons de cette même Riviere qui leur avoit fait tant de peur, & on avoit choisi des Brochets & des Truites d'une grosseur à leur faire avoüer qu'elles estoient bien-heureuses de n'avoir

pas esté mangées par ces Animaux-là. Sur ce qu'elles doutoient que le moindre petit Poisson qui fust-là, eust esté de ceux qui les avoient attenduës avec plaisir au fond de l'eau, je leur fis venir quatre Pescheurs qui l'attesterent ; & aussi-tost ces Pescheurs se mirent à dancer au son de quelques Violons qu'on ne voyoit point, mais qui ne paroissoient pas mauvais pour des Violons de Campagne. Les Dames trouverent la Dance des Pescheurs assez polie pour se joindre avec eux, & nous fismes un petit Bal rustique. Je ne sçay comment la nuit vint, peut-estre les Pelerines le sçavent bien, mais enfin elle vint. Madame vôtre Sœur ne vouloit point coucher au logis, mais Mademoiselle de L. S. y consentoit volontiers ; apparemment elle n'en voyoit pas le péril, ou elle ne craint pas les périls sur terre. Son avis l'emporta, les Dames demeurerent, & elles firent encore vœu, l'une pourtant avec moins de frayeur que l'autre, que si leur réputation ne recevoit aucune atteinte de ce qu'elles auroient passé une nuit chez un Homme, elles recommenceroient leur pelerinage. Il reste à présent que Mademoiselle vostre Fille accomplisse l'autre moitié du vœu qu'elle fit sur la Riviere. Elle dit qu'elle l'accomplit, & qu'elle m'aime, mais elle ne m'en apporte aucune preuve. Il me semble qu'il faut prouver ce qu'on avance. Croira-t-on des Filles en ces matieres-là sur leur parole ? Plus elles sont aimables, & moins on les doit croire legerement.

A MADAME D. V...

En luy envoyant un More & un Singe.

LETTRE XXXIX.

L'Afrique s'épuise pour vous, Madame, elle vous envoye les deux plus vilains Animaux qu'elle ait produits ;

produits ; rien ne manqueroit à mon Présent, si je vous donnois aussi un Crocodile. Voilà le plus stupide de tous les Mores, & le plus malicieux de tous les Singes. Je vous asseure qu'il y a une de ces Bestes-là qui respecte fort l'autre, & qui en admire tous les traits d'esprit. Vous jugez bien que l'Admirateur est le More. Outre que tous ceux de sa Nation croyent fermement que les Singes ont autant d'esprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fist travailler ; ce More-cy a conçeu une estime particuliere pour le Singe, par la longue habitude qu'il a euë avec luy, & il n'a de raisonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je suis bien aise que vous ayez toûjours en vostre présence un Esclave qui me représentera. Il n'est pas plus à vous que moy. S'il a quelquefois besoin de quelques coups de bâton, qui l'avertissent de son devoir, il m'arrive souvent aussi de ne vous pas servir trop volontiers, & d'estre tenté de me révolter. Pour le Singe, ne soyez pas surprise si vous l'entendez soûpirer ; si vous luy voyez passer des nuits sans dormir ; s'il a des inquietudes continuelles quand il ne vous verra pas ; s'il mange peu ; s'il ne se divertit à rien ; il ne se peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choses-là à me les voir faire.

A LA MESME.

Sur la mort du Singe.

LETTRE XI.

LE Singe est mort, Madame, j'y perds beaucoup, il n'y a plus que le More qui puisse vous faire souvenir de moy. Ce pauvre Animal apparemment a pris du chagrin, de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter

assez bien auprés de vous ; il n'y avoit rien qu'il n'eust bien pû contrefaire plus aisément que ma tendresse. Ainsi puissent créver tous ces Rivaux que vous m'avez faits, & qui veulent estre les Singes de mon amour ! Peut-estre aussi parce qu'il imitoit ma passion, il s'est attiré vos rigueurs ; & en est mort de desespoir. En ce cas là, c'est à moy à l'imiter à mon tour, & à mourir aprés luy. On dit que vous le pleurez ; il est un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous luy avez faits, mais prenez vos mesures là-dessus, je vous prie, & ne m'obligez point à mourir si vous avez à me regreter aprés ma mort. Il y a apparence que si vous pleurez celuy qui ne faisoit que m'imiter, vous me pleureriez bien davantage. Je suis un original de tendresse, que vous auriez peine à recouvrer ; il ne s'en retrouveroit que de mauvaises copies. Ne desesperez point le More parce qu'il me represente, il seroit fâcheux qu'il eust encore par cette raison la destinée du Singe. Ne sçauriez-vous laisser en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidelité & mon attachement pour vous ? Je verse pour la mort du Singe des larmes bien mieux fondées que les vôtres. Son avanture m'aprend ce que je dois esperer. Adieu, Madame, songez, s'il vous plaît, que vous ne sçauriez ressusciter le Singe, mais que vous pouvez me conserver.

A MONSIEUR...

En luy envoyant du Quinquina.

LETTRE XLI.

JE vous envoye le Remede Anglois, il n'y a point de Fiévre à present qui ose tenir contre luy, & s'il ne vous guérit pas, apprenez que vous ne serez guére

guére à la mode. Je ne ſçache point d'honneſte Homme, qui, s'il avoit pris du Quinquina ſans effet, euſt la hardieſſe de le dire. Cependant comme vôtre Fiévre, à ce que j'ay appris depuis peu, eſt d'une nature particuliere, je ne ſçay s'il la chaſſera. On dit qu'elle vient du chagrin que vous avez de ce que Mad... vous a fait une trahiſon. Eſtes-vous foû? Où avez-vous trouvé qu'il faille tomber malade, parce qu'on eſt abandonné d'une Femme? Cela eſt-il de ce ſiecle cy? Vous deviez naître trois ou quatre mille ans plûtoſt que vous n'avez fait, avec les talens de fidelité & de conſtance que vous poſſedez. Je vous jure que ſi le Quinquina ne ſervoit qu'à guérir les Fiévres qui ſont cauſées par des chagrins d'amour, le Medecin Anglois qui gagne icy tout ce qu'il veut, ne s'enrichiroit pas tant. Mais enfin puis que vous voulez eſtre un Malade extraordinaire, il faut vous traiter ſur ce pied-là. J'ay à vous avertir d'une préparation que vous devez apporter avant que de prendre vôtre Remede. Il ne vous ſervira de rien s'il n'eſt précedé de quelques réfléxions meures & ſolides ſur le caractere de la plûpart des Femmes, & meſme ſur le caractere de l'amour. Vous demandez de la fidelité à vôtre Maîtreſſe; vous ſeriez peut-être bien fondé ſi elle n'avoit jamais aimé que vous, & ſi vous n'aviez jamais aimé qu'elle; mais elle a eu déja des paſſions qui ont finy, & malgré une experience ſi convainquante, vous vous imaginez que la paſſion que vous luy inſpirez, ne finira point? Et quel privilege avez-vous, s'il vous plaît, pardeſſus les autres? D'ailleurs, ſi vous avés déja aimé, vous devez ſçavoir qu'on aime plus d'une fois; pourquoy la Belle ſera-t-elle à ſon dernier attachement? Vous n'avez qu'un ſujet legitime de vous plaindre d'elle, c'eſt qu'elle vous a prévenu, & qu'en matiere de commerce amoureux, il y a de l'avantage à finir le premier. Il faut luy pardonner de s'en eſtre ſaiſie, une autre fois vous vous en ſaiſirez ſur quelque autre. Vous en ſerez plus appliqué à ne vous pas laiſſer ſurprendre par une infidelité

trop prompte. Malheur à la premiere Femme que vous aimerez. Enfin ce n'est pas l'intention de l'Amour, que les attachemens durent si longtemps : il tire des cœurs tout ce qu'il y a de plus vif, & ensuite pour renouveller cette vivacité, il en change les objets. Il ne faut compter pour des plaisirs fort sensibles que les commencemens des passions, & il seroit triste que l'on commençast une fois, pour ne finir plus. Prenez toutes ces pensées avec vôtre Quinquina ; & j'espere que vous vous guérirez. Quand vous vous serez un peu tiré d'affaire, nous vous ordonnerons un engagement nouveau, pour affermir entierement vôtre santé.

A MADAME...

LETTRE XLII.

MOnsieur de... a voulu, Madame, que je luy donnasse une Lettre de recommandation auprés de vous. Je ne sçay s'il ne présume point trop de mon crédit, mais je veux bien m'exposer pour luy à vos refus ; jugez par là combien j'entre dans ses interests. Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ses affaires ; & moy, je vous prie seulement de n'y pas nuire, je crains qu'il n'y songe plus guére quand il vous aura veuë. Il cherche un accés chez vous, & je vous conjure d'avoir dans l'occasion la bonté de le chasser de vôtre Chambre, pour l'envoyer chez son Avocat, & chez son Rapporteur. Je vous recommande, non pas son Procés, mais sa liberté ; s'il perdoit une fois l'une, il pourroit bien aussi perdre l'autre. Sur tout je vous supplie, Madame, de vouloir bien ne soûrire jamais devant luy, je connoy son cœur & vous soûris, il n'y resisteroit jamais. De grace, laissez-luy faire ses affaires, il ne va point à... pour vous aimer. Ne prenez point avec

luy

luy ce tour de converſation badine & enjoüée, que vous entendez ſi bien, il n'y répondroit que trop : mais entretenez-le de l'importance d'un grand Procés : des caracteres de Juges : de la vigilance qu'il faut avoir ; enfin de choſes ſolides, & non dangereuſes. Je ſçay qu'en vous priant de ne vous point faire aimer de luy, je vous demande quelque choſe de plus difficile, que ſi je vous priois de ſolliciter tout le Parlement en ſa faveur ; vous n'auriez pas beſoin d'effort pour être tres-bonne Amie, & vous en aurez beſoin pour paroître moins aimable que vous ne l'eſtes naturellement. Mais auſſi que ma vanité ſeroit flatée, ſi vous m'accordiez des graces qui vous doivent tant coûter !

A MONSIEUR D'A...

LETTRE XLIII.

PUis que vous eſtes diſtiné à paſſer quelque temps à... vous faites bien de me demander des conſeils ſur vôtre conduite ; je connoy la Ville, & je puis vous en donner d'aſſez bons. Je vais tâcher à vous peindre les choſes de ſorte que vous pourrez tout reconnoiſtre avec ma Lettre à la main. La Ville eſt petite, & vôtre mérite eſt grand ; cependant je doute que vôtre mérite puiſſe eſtre eſtimé dans toute la Ville. Elle eſt diviſée en deux Partis, qui reſſemblent pour l'animoſité aux Guelphes & aux Gibelins. On ſifle dans l'une de ces Cabales, ce qui eſt adoré dans l'autre. Je croy que bien-tôt elles ſe diſtingueront par les couleurs, & par les Armoiries. La ſource de cette grande haine, fut un habit que Madame du T... avoit pris beaucoup de peine à inventer. Madame de S... en fit des plaiſanteries ; & ſur cela elles en vinrent au point de faire declarer tous leurs Amis, & de n'en laiſſer aucun dans

la

la neutralité. Les deux Dames ſont à la teſte des deux Partis. S'il y a une Feſte chez l'une, dans le meſme temps on en fait la critique chez l'autre ; on n'a de l'eſprit auprés de l'une qu'autant qu'on ſçait tourner l'autre en ridicule. Dés que vous arriverez, les deux Factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune à elle : car un Etranger qui ſe détermine pour l'une ou pour l'autre, eſt d'un grand poids, & principalement un Homme de Paris : on croit qu'il repréſente le gouſt de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire qu'on le croit dans la Faction victorieuſe ; dans l'autre on n'en croit rien ; on ſoûtient que cet Homme-là ne ſe connoît pas en Gens ; & fuſt-il de Paris, on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais Connoiſſeurs de France auſſi-bien que les meilleurs. Ainſi comptez que d'abord vous ſerez extrémement couru ; mais que ſi vous faites choix d'un des deux partis, l'autre ſe mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, & meſme par voſtre nobleſſe. Si elle paſſe-là, elle paſſera bien à Malte. Il n'y aura trait dans vôtre vie qu'on ne rappelle, on écriroit plûtôt dans tous les lieux où vous avez eſté, pour avoir des Mémoires de vos Dits & Geſtes. Le meilleur ſeroit de vous conſerver toûjours neutre, en faiſant eſperer à l'une & à l'autre Faction que vous vous declareriez pour elle ; mais j'avouë que cette conduite eſt tres-difficile à tenir, peu de Négociateurs au monde en ſeroient capables. S'il faut que vous vous déterminiez, voicy du moins les Portraits des deux Chefs de party que je vous envoye, afin que vous vous déterminiez plus aiſément. Il n'eſt point queſtion de beauté chez l'une ny chez l'autre des Dames, il ne s'agit que de l'eſprit, des airs du monde, & principalement des Habits. Il n'appartient de parler de leurs Habits qu'à leurs Marchands, qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre ſur cette matiere-là. Pour l'eſprit, Madame du T... l'a plus vif & plus étourdy, & Madame de S... plus lent & plus repoſé.

Aussi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages, l'une par un ridicule perpétuel, & quelquefois assez juste qu'elle jette sur l'autre ; & l'autre par un mépris affecté qui se contente de peu de paroles, mais fort empoisonnées. Ceux qui se piquent de bel esprit sont entrez dans le party de la premiere, & la derniere a mis dans le sien ceux qui se piquent davantage d'estre honnestes Gens. Si vous voulez être d'une Cohuë souvent fort confuse, mais aussi assez rejoüissante, allez chez Madame du T... Si vous voulez voir des Gens plus sérieux, & lier des conversations plus regulieres, & en récompense plus fatigantes & plus guindées, allez chez Madame de S... mais enfin avant que de vous declarer pour l'une d'elles, faites provision de plaisanteries sur l'autre. Je croy déja deviner le party que vous suivrez : la Cohuë vaut mieux pour peu de temps : j'aymerois mieux l'aurre Maison pour un Commerce qui devroit avoir de la suite. Adieu, mandez-moy au plûtost comment vous vous serez gouverné.

A MONSIEUR de d'O...

LETTRE XLIV.

VOus m'embarassez fort, mon cher Cousin, en me demandant conseil sur vos affaires. D'un costé vous estes fort amoureux, & de l'autre Mr vôtre Pere vous menace tres-serieusement de vous des-heriter, si vous épousez la Demoiselle dont vous estes amoureux. En verité, je ne sçay que vous dire. Il y a sur cette matiere-là deux partis à prendre, le party héroïque, qui est de préferer la belle tendresse à tout : & le party bourgeois, qui est de ne vouloir pas perdre quinze mille livres de rente pour une Maîtresse. C'est-à-vous à vous consulter. Vous avez sans doute beaucoup plus d'inclination à faire le Héros ; mais la dif-

ficulté

ficulté n'eſt pas de l'eſtre à préſent, c'eſt de l'eſtre à l'avenir. Je vous conſeillerois de ſuivre voſtre grandeur d'ame, ſi vous eſtiez ſûr qu'elle ne vous abandonnaſt point; mais vous ne ſçauriez compter ſur elle, peut-eſtre ne la retrouverez-vous plus dés que l'affaire ſera finie. En un mot, on ſe laſſe d'eſtre Héros, & on ne ſe laſſe point d'eſtre riche. Vous n'avez point veu quinze mille livres de rente faire des Inconſtans, comme toutes les Belles en font. Je ſçay que ces raiſonnemens vous paroiſtront aſſez groſſiers, & qu'ils ſont démentis par toute la Métaphiſique amoureuſe; mais je ſuis fâché que l'expérience que j'ay du monde ne me permette pas de conſerver des idées, que je trouverois auſſi-bien que vous plus nobles & plus délicates. Ce n'eſt pas ma faute, ſi je ne croy pas que l'amour ſuffiſe pour faire le bonheur de quelqu'un; j'aurois aſſez d'envie de le croire; mais pourquoy l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille Gens à qui il avoit promis qu'il les mettroit ſeul en état de ſe paſſer de tout? Et ſi l'amour trompe, à plus forte raiſon, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurez peut-eſtre que vous trouverez mille agrémens, & mille complaiſances, dans la Perſonne que vous aurez épouſée, parce qu'elle devra tant à un Homme qui luy aura ſacrifié ſa fortune; mais prenez garde que ce ne ſoit là juſtement ce qui gâtera voſtre Mariage. Il pourra arriver fort aiſément, qu'on ne répondra pas à l'idée que vous concevrez de l'obligation que l'on vous aura. Je ſerois bien fâché d'avoir une Femme à qui je fuſſe en droit de faire les reproches que vous pourrez faire à la voſtre. Il me ſemble qu'on eſt bien malheureux d'avoir des matieres de plaintes, outre celles que le Mariage fournit naturellement. Une Femme ne doit déja que trop à ſon Mary, pourquoy en voulez-vous une qui vous devra encore davantage? Songez que par là elle ſera plus mariée avec vous qu'une autre ne l'euſt eſté, & que par conſéquent elle vous rendra moins heureux. Vous ne ſçavez pas quel ſuplice ce ſera pour vous,

vous, que de n'oser jamais vous plaindre d'elle ; il faudra, pour soûtenir avec honneur ce que vous aurez fait, que vous paroissiez toûjours charmé de ses manieres pour vous, mesme quand elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moy, je vous avouë que je ne voudrois pas me priver de la liberté de pester hautement contre ma Femme quand j'en aurois envie. Faites un peu de refléxion sur ces raisons, mon cher Cousin ; mais avant que de vous déterminer tout-à-fait, abstenez-vous de la lecture des Romans. Je ne vous ay point fait un Sermon, à la maniere d'un Pere, ou d'un Oncle farouche, je ne suis pas assez sage pour avoir droit de prendre ce ton ; cependant je croy vous avoir dit à peu prés tout ce que vous pourroient dire des Gens, ou plus sages, ou plus chagrins que moy.

AU MESME.

LETTRE XLV.

VOus m'avez écrit en vray stile d'Amant. Selon le portrait que vous me faites de vostre Maîtresse, Vénus seroit bien heureuse si elle luy ressembloit ; mais ce qui vous touche le plus en elle, est justement ce qui me seroit le plus suspect, je veux dire, son esprit. Si elle en avoit moins que vous ne dites, je vous pardonnerois de vous attacher autant que vous faites : mais je meurs de peur qu'avec l'esprit qu'elle a, elle ne connoisse trop les avantages qu'elle peut tirer de vostre passion, & n'entende trop bien ses interests. Vous serez toûjours riche pour elle, qui n'a rien ; cela peut donner de l'amour à une Personne d'esprit. Vous devriez bien déméler ses veritables sentimens. Vous gouverne-t-elle ? Prend-t-elle de l'empire sur vous ? Se sert-elle de son pouvoir pour vous disposer au Mariage, & pour vous affermir dans le genéreux dessein d'estre desherité ?

herité ? Il eſt vray que je ſuis fou, de vous faire toutes ces queſtions. On mene comme on veut un Homme auſſi amoureux que vous l'eſtes, & il ne s'en apperçoit pas. Mais ne pourriez-vous point quitter pour quelques momens les yeux de voſtre amour, & examiner le procedé de voſtre Maîtreſſe ? Ne ſoyez pas charmé pour luy entendre dire qu'elle eſt bien malheureuſe de mettre de la diviſion entre Mr voſtre Pere, & vous ; qu'elle ne mérite point que vous luy faſſiez le ſacrifice d'un Bien conſidérable ; qu'il vaut mieux que vous rompiez avec elle, & que vous ne la revoyiez jamais. Ce ne ſont-là que des diſcours, & quand meſme ils ſeroient ſoûtenus par quelques larmes, ces diſcours ne ſeroient encore rien. Mais obſervez, ſi quand elle vous repréſente l'inconvénient de perdre quinze mille livres de rente pour elle, elle n'évite point d'aprofondir trop la matiere ; ſi elle ne coule point ſur cela legerement ; ſi dans le meſme temps qu'elle vous exhorte à ſuivre voſtre intéreſt, elle ne vous inſinuë point adroitement des raiſons de n'en rien faire ; ſi elle ſe rend aiſément aux prieres que vous luy faites de ne vous parler plus ſur ce ton ; enfin ſi elle n'eſt point genéreuſe ſeulement pour le paroître, & ſi elle ne cherche point à en avoir l'honneur auprés de vous, ſans en eſſuyer le danger. Elle eſt dans une ſituation où elle ne peut donner des loüanges à la grandeur d'ame, qui ne ſoient des preuves preſque ſûres qu'elle vous trompe ; & toutes les fois qu'en termes genéraux elle vous anime à un amour ſincere & deſintéreſſé, cela veut dire que le ſien ne l'eſt pas. Elle ne vous aime point, à moins qu'elle ne faſſe de vrais efforts pour vous bannir de ſa veuë, & je croy qu'elle ne ſçauroit mieux vous marquer ſon peu de tendreſſe pour vous, qu'en vous épouſant. Je vous plains, mon pauvre Couſin, d'avoir à vous précautionner contre une Perſonne que vous aimez ; mais quand il ne ſeroit queſtion que d'amour, la delicateſſe ſeule vous engageroit à étudier avec ſoin les manieres que l'on a avec vous ; & outre cela, il eſt

il eſt queſtion de vôtre fortune, qui eſt une fort bonne raiſon pour vous faire redoubler voſtre délicateſſe.

AV MESME.

LETTRE XLVI.

VOus vous plaignez de la perſecution de Mr voſtre Pere, qui par les affaires qu'il vous fait, & par les chicanes où il vous embaraſſe, vous met hors d'état de vous marier de long-tems; mais pour moy, mon cher Couſin, je trouve que vous luy devez eſtre fort obligé, il favoriſe voſtre amour, & voſtre raiſon. Vous allez eſtre par les obſtacles plus amoureux & plus tendrement aimé, & peut-eſtre par la longueur du temps deviendrez-vous plus raiſonnable. Ou voſtre paſſion ſe fortifiera, ou voſtre bon ſens aura le loiſir de renaiſtre. Ou vous vous marierez avec plus de joye & plus de tranſports, ou vous ne vous marierez point du tout. De quelque maniere que l'affaire tourne, Mr voſtre Pere vous aura rendu un bon office. Quand vous devriez vous marier, il ſeroit à propos de garder pour le plus tard qu'il ſe pourroit les plaiſirs du Mariage, qui ne vous manqueront pas, & de faire durer ceux que vous goûtez à preſent, car vous ne les recouvrerez jamais. Comme le Sacrement finit tout, il faudroit, s'il eſtoit poſſible, ne le placer que vers la fin de ſa vie. Je ne ſçay quels ſouhaits je vais faire pour vous; ſi je vous en conſultois, je ne balancerois pas à ſouhaiter qu'on vous aimaſt toûjours avec beaucoup de tendreſſe, mais il me ſemble qu'une infidélité qu'on vous feroit, vous accommoderoit mieux. Elle vous dégageroit de voſtre amour avec honneur. Vous auriez auprés des Dames le mérite d'avoir eſté Homme à mépriſer quinze mille livres de rente pour leurs beaux yeux, & vous auriez

réellement

réellement le profit de les avoir conſervées. Si voſtre Maîtreſſe vous aime, j'eſpere que ſon amour diminuëra peu à peu au bout d'un certain temps, ſelon la deſtinée de toutes les paſſions ; & qu'alors le changement que vous appercevrez en elle vous guerira ; mais ſi elle ne vous aime pas, & qu'elle ne faſſe que joüer un Perſonnage d'Amante, elle aura aſſez d'eſprit pour le joüer toûjours. Ainſi prenez garde à n'eſtre pas la dupe d'une conſtance, que vous aurez lieu de ſoupçonner dés qu'elle ira trop loin. Adieu, mon cher Couſin. Vous êtes dans des conjonctures bien délicates, mais vous ne le ſentez peut-eſtre pas aſſez. On diroit que voſtre deſtinée vous a fait exprés une ſituation la plus embaraſſante qu'on puiſſe imaginer. Vous n'êtes ni aſſez gueux, ny aſſez riche. Si vous eſtiez plus gueux, vous n'auriez aucune matiere de ſoupçons du coſté de l'amour, vous ſeriez ſûr qu'on n'aimeroit que voſtre Perſonne : & ſi vous eſtiez plus riche, vous n'auriez rien à ménager du coſté de la fortune.

A MADAME d'O...

LETTRE XLVII.

IL eſt vray, Madame, qu'avant voſtre Mariage, j'ay tâché par toutes ſortes de moyens d'ébranler la fidelité de Mr d'O.. à voſtre égard ; mais faites réfléxion, s'il vous plaiſt, que pour eſtre toûjours en état de parler contre vous, j'ay eu l'eſprit de me tenir éloigné de vous, & de n'aller point dans le lieu où vous eſtes. J'avois oüi dire à tout le monde, que cette précaution-là eſtoit neceſſaire pour eſtre voſtre Ennemy. Le bruit commun eſtoit qu'il n'y avoit pas de comparaiſon entre vous, & quinze mille livres de rente ; mais comme je ne vous ay pas veuë, j'étois en droit de ne le pas croire : car vous m'avoüerez qu'un mérite

mérite qui l'emporte ſur quinze mille livres de rente, eſt rare. Je ſuis ravy d'avoir écrit à Mr vôtre Epoux je ne ſçay combien de Lettres, où je luy empoiſonnois l'eſprit ſur voſtre chapitre le plus adroitement que je pouvois; ſans cela je tremblerois que ſa paſſion ne puſt pas tenir contre le Mariage: mais je ſçay à préſent de quel caractere elle eſt, & je ſuis ſûr que l'eſtime ſolide ſur laquelle elle eſt fondée, durera toûjours. Voyez combien je ſuis bon Parent, Madame, c'eſt l'avoir bien marqué, que de m'être declaré contre une auſſi aimable Perſonne que vous eſtes; jugez ce que je ferois, ſi ce zele de Parent avoit préſentement lieu d'agir pour vous. Je ne puis vous diſſimuler une crainte que j'ay, & qui part peut-eſtre d'une mauvaiſe conſcience qui me reproche ce que j'ay fait. J'ay peur que quand je vous verray, vous ne vous mettiez en teſte de me prouver trop bien que l'attachement de mon Parent pour vous, eſtoit tres-raiſonnable. Au nom de Dieu, Madame, point de vangeance; faiſons une paix ſincere, je ne me preſenteray point à vous, que vous ne m'ayez donné parole de n'eſtre point trop belle, ny trop pleine d'eſprit.

A MADEMOISELLE de N.

LETTRE XLVIII.

VOus venez donc à Paris, Mademoiſelle, j'en ſuis ravy; il eſtoit tout-à-fait mal que les deux plus belles choſes du monde ne ſe connuſſent point. Je vous aſſure que vous vous cauſerez une admiratoin reciproque. Vous pretendrez peut-eſtre cacher icy que vous ſoyez Provinciale, parce que vous n'avez ny l'accent, ny l'air, ny les manieres de Province; mais je vous avertis que j'ay dit à tout le monde que vous n'eſtes jamais venuë à Paris. Je ſuis de la meſme Province que vous,

vous, j'aime ma Patrie, & je ne consentiray point que vous luy ôtiez l'honneur de vous avoir produite, & de vous avoir élevée aussi bien qu'elle a fait. Je vous attens avec impatience pour confondre des Parisiennes, qui croyent que s'il se trouve de la beauté hors de Paris, il ne s'y trouve du moins ny agrément ny politesse. Je ne sçay si quand elles vous auront veuë, elles voudront bien exposer leurs Amans aux yeux d'une Provinciale comme vous. Au reste, Mademoiselle, ne songez pas à conserver votre tranquillité, & vôtre froideur en ce Païs-cy. Il entre des indiférentes dans Paris, mais il n'en sort point. Vous n'avez qu'à nous dire quelle sorte de mérite il faut pour vous toucher, nous vous le trouverons; & mesme si vous ne voulez pas perdre icy de temps à attendre un Amant qui vous convienne, envoyez-moy un Mémoire des perfections que vous souhaitez qu'il ait, & vous verrez à vostre arrivée un Cavalier de ce caractere, qui ira vous offrir ses soins.

A MADAME de N..

LETTRE XLIX.

JE vous jure, Madame, que si je ne sçavois très-certainement que Mademoiselle vôtre Fille n'estoit jamais venuë à Paris, je croirois qu'elle y auroit passé toute sa vie. Il semble qu'elle se soit fâchée de ce qu'on luy a dit qu'elle auroit icy bien des sujets de surprise & d'admiration; & elle regarde toutes choses avec une espece de fierté & de dédain qui me charme; car ce sentiment est tout-à-fait aimable dans une jeune Personne qui se sent belle, & qui ne veut pas que rien soit en droit de luy causer de l'étonnement. C'est parce qu'on luy avoit trop vanté Paris, qu'elle se fait un honneur de le voir avec cette indiference; mais en verité

rité Paris n'en uſe pas de meſme à ſon égard ; je l'y avois extrémement vantée , & on ne laiſſe pas de l'y trouver trés-accomplie. Je ne me fuſſe pas hazardé à annoncer une autre qu'elle avec tant d'éloges , tant à cauſe de mon propre intereſt, que de celuy de la Perſonne que j'aurois annoncée ; mais je ſçavois que Mademoiſelle de N... eſtoit ſi propre à plaire à tout le monde , que le bien que je dirois d'elle avant qu'on l'euſt veuë, ne luy feroit point de tort. Tout ce que je crains , c'eſt qu'elle ne ſe faſſe des affaires avec des Femmes, dont elle aura engagé les Amans à ſon ſervice ſans y penſer ; je luy ay déja bien recommandé qu'elle y priſt garde, & qu'elle ne s'amuſaſt pas à faire étourdiment des conqueſtes de tout ce qui s'offriroit. Je ſerois bien aiſe que pour éviter cet inconvenient, elle euſt choiſi quelqu'un, ſur qui elle jettaſt tout l'effet de ſa beauté ; mais je ne ſçay ſi les avis que vous luy avez donnez à ſon départ , ne ſeroient point par malheur contraires aux miens ; elle n'a encore voulu faire choix d'aucun Amant , non pas meſme pour ſe donner le plaiſir de le tourmenter.

A LA MESME.

LETTRE I.

C'Eſt ſans doute, Madame , à Mademoiſelle de N... que nous avons l'obligation des plus grands plaiſirs que nous ayons eus ce Carnaval. Vous en conviendrez quand je vous auray fait une petite relation de ce qui ſe paſſa le Mardy-gras. Nous avions imaginé une aſſez jolie Maſcarade. Nôtre deſſein eſtoit de repréſenter les Amadis , & Mademoiſelle votre Fille avoit obtenu de Madame ſa Tante, qu'elle maſqueroit auſſi bien que nous. Nous nous fiſmes un vray plai-

ſir de la ſeule idée d'eſtre habillez comme ces vieux Fous qui couroient les champs pour réparer les torts, & comme ces Demoiſelles ſcrupuleuſes, qui montoient en croupe derriere eux, & les ſuivoient dans leurs avantures. Nous conſultâmes toutes les Tapiſſeries anciennes pour prendre les vrais Habits de ce ſiecle-là, & pendant dix ou douze jours, il ne fut parlé d'autre choſe parmy nous. Aujourd'huy l'un ajuſtoit la figure d'un Heaume, demain l'autre reformoit un Vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis que les ſoins que nous donnâmes à faire faire noſtre équipage Romaneſque. Enfin le Mardy-gras vint, ce jour que nous avions tant deſiré pour noſtre Maſcarade. Nous nous aſſemblâmes le ſoir chez Madame de... pour nous habiller. Je pris le harnois de Paladin, avec Meſſieurs de... qui étoient auſſi deſtinez à eſtre Chevaliers Errans. Mademoiſelle de N... ne nous a jamais paru ſi belle que quand elle fut habillée en Oriane. En verité c'eſt une beauté de tous les ſiecles; elle eſtoit charmante avec la parure de ſa Triſayeule. Nous nous préparions à partir, tous pleins de joye, & bien diſpoſez à courir tous les Bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaiſirs pour toute noſtre nuit. Sur cela Mademoiſelle de N... nous dit avec un air d'enjouëment que je tâcherois à vous exprimer, ſi vous ne le connoiſſiez pas; *Je vais vous paroiſtre folle, & je le ſuis peut-eſtre; mais ſi j'en ſuis cruë, nous nous deſhabillerons tous, & au lieu d'aller au Bal, nous nous irons coucher. J'ay déja remarqué dans beaucoup de parties de cette nature, que toutes les fois qu'on s'eſt attendu à y avoir bien du plaiſir, on n'y en a point eu du tout; & que quand le deſſein en a eſté fort agreable, l'execution ne l'a pas eſté.* Tout le monde condamna d'abord ſon avis; mais quand on y eut donné un moment de refléxion, on trouva qu'elle diſoit vray, & auſſitoſt chacun jetta une piece de ſon équipage d'un côté, une autre d'un autre; enfin nous nous deshabil-

lâmes

lâmes avec un tel emportement de joye, causé par la bizarrerie de ce que nous faisions, qu'il eust esté impossible qu'aucun Bal nous eust réjoüis autant. Dieu sçait combien nous plaisantâmes sur nostre dépense perduë, & sur nostre Chevalerie avortée ; ces folies nous menerent si loin que nous ne nous séparâmes qu'à cinq heures du matin, c'est à dire, aussi tard que si nous eussions bien couru. Voilà, Madame, ce que nous avons eu de plus agreable pendant nostre Carnaval. Nous avons résolu de donner désormais tous nos projets à renverser à Mademoiselle vostre Fille.



LETTRES GALANTES.

SECONDE PARTIE.

A MONSIEUR D'V...

LETTRE I.

CROIREZ-vous ce que je vais vous dire ? Nostre Amy le Marquis de... est aimé de sa Femme. Vous sçavez avec quelle répugnance elle l'a épousé, & combien elle a eu de peine à prendre la résolution d'avoir vingt mille livres de rente. Cependant il y a deux mois qu'ils sont mariez, & la voilà qui l'aime à la folie. D'abord elle n'en a rien marqué ; apparemment elle n'a pas voulu se dédire si-tost de ce qui avoit paru aux yeux de tout le monde, & peut-estre avoit-elle quelque honte de ses nouveaux sentimens. Mais enfin elle ne s'en cache plus, elle a renoncé à toute pudeur, elle luy dit publiquement mille choses tendres, & luy donne de petits noms. Vous ne sçauriez croire la mauvaise grace qu'a cet homme-là à estre aimé d'une jolie Femme. Cela ne luy sied point du tout, & c'est un ridicule pour luy que d'estre appellé, *mon Cœur*, par une belle bouche, & regardé amoureusement par de beaux yeux. Du temps qu'il ne faisoit que se plaindre des duretez qu'on avoit pour luy, il est vray qu'il se plaignoit d'une maniere brutale, & souvent impertinente ; mais on trouvoit bon qu'il se plaignist, c'estoit le personnage qui luy convenoit, on le luy laissoit faire : mais qu'il soit aimé, on n'y sçauroit consentir. N'allez

pas,

pas vous imaginer que je sois jaloux de son bonheur, & amoureux de la Dame; je vous proteste que non, c'est seulement qu'on seroit bien-aise de voir un certain ordre raisonnable dans les choses, & qu'on est blessé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il répond à une chose trop douce & trop obligeante qu'on luy dit, par un gros ris qui retentit dans sa vigoureuse poitrine; & quelquefois, ce qui est plus insupportable, il prend un air serieux qui avertit sa Femme qu'il faut moderer un peu sa passion devant le monde. Je voudrois que vous l'entendissiez presentement parler sur la galanterie. Depuis l'heureux succés de son mariage il se croit né pour l'amour, il se mesle de debiter de certains lieux communs, dont tous les gens à bonne fortune se parent; que c'est toûjours la faute des hommes, s'ils sont maltraitez; qu'il n'y a point de rigueurs éternelles; qu'on ne manque point de cœurs quand on les sçait bien attaquer, & enfin tout ce qu'on a coûtume de dire en general pour se le faire apliquer en particulier. Vous jugez bien que de sa vie il n'avoit encore tenu de pareils discours. Cependant je doute fort qu'il ait autant de sujet d'estre content qu'il s'imagine; sa Femme est folle de luy, elle le sera bien-tost de quelque autre. C'est la plus dangereuse chose du monde pour un Mary qui n'est pas aimable, que d'estre aimé dés qu'il est Mary, il faut qu'il ait plû par des agrémens qui ne peuvent pas luy estre particuliers. Je vous répons que Madame... doit avoir un tempérament sur lequel la vertu du Sacrement a operé tout aussi-tost, & si ce tempérament favorable a trouvé un certain merite au Mary, il est à craindre qu'il ne le trouve aussi à bien d'autres. Voilà ce que c'est que le Mariage. Qu'une Femme n'ait pour vous que les sentimens qu'elle prend dans son devoir, cela est seur, mais peu agreable; qu'elle en ait de plus tendres, mais que le Mariage ait causez trop soudainement, cela est plus agréable, mais peu seur. On seroit bien embarassé à choisir; le meilleur est, je croy, de ne choisir point.

AU MESME.

LETTRE II.

JE vous l'avois bien prédit, ç'en est fait, le pauvre Mary n'est plus aimé, on ne l'appelle plus que *Monsieur*, quelquefois *Mon cher*, mais rarement & languissamment ; & je voy un jeune homme bien fait & assidu, qui a bien la mine d'emporter les petits noms. Je prévoy mesme que le Mary n'en sera que mieux trompé parce qu'il a esté aimé pendant quelque tems, on l'a remply d'une opinion de son merite qui ne luy permettra pas d'estre jaloux, ou s'il vient à l'estre, Dieu sçait comme on luy reprochera qu'il n'aura pas rendu justice à la tendresse qu'on luy a marquée. Ces trois ou quatre mois qu'on luy a donnez, ou l'empescheront de se plaindre, ou serviront de réponse à toutes ses plaintes, & je vous assure qu'il les payera bien. Mon Dieu ! que cet homme-là paroîtra haïssable à des yeux desabusez ! car il le leur paroistra beaucoup plus qu'à d'autres par le dépit qu'on aura de ne l'avoir pas toûjours trouvé aussi sot qu'il est. Croyez qu'on luy demandera bien compte, & qu'on le punira bien severement de ce qu'il aura pris la liberté d'imposer à une jolie femme, & eu la hardiesse de joüir de son amour. Tout ce qu'il pourra dire pour sa justification, c'est qu'il a esté assez naturel qu'elle commençast par luy la carriere de galanterie où elle va entrer, puis qu'il a esté le premier, quoy qu'indigne, qui se soit presenté à elle. En effet, il semble qu'il faille expedier promptement un Mary, & aller de là aux autres, c'est une affaire faite, & on n'y revient plus. Je croy celle cy bien finie, & si toutes les autres vont aussi viste, l'Histoire de Madame... sera fort remarquable par le grand nombre des amours. Peut-estre est-il à souhaiter pour le Mary qu'il soit bien grand, il auroit du moins là conso-

consolation de voir que personne n'auroit fait sur le cœur de cette belle Personne des impressions plus durables que celles qu'il y a faites.

A MONSIEUR D'A...

LETTRE III.

IL faut que je vous satisfasse, & que je vous mande tout au long ce qui se passe chez Madame de L... depuis qu'elle est Veuve. Elle ne songe, comme vous devez sçavoir, qu'à prendre un second Mary, mais quel Mary ? Elle veut qu'il ait de l'amour pour elle. Elle craint que l'on n'ait des desseins sur son bien, plus que sur sa personne, délicatesse tres-fondée & tres-raisonnable, mais qu'elle ne devroit pourtant pas écouter. Elle observe dans ses discours de diminuer son bien autant qu'elle peut, pour empescher les vœux & les soupirs de ses Amans d'aller de ce costé là, & en mesme temps elle diminuë aussi son âge, mais elle ne peut faire de tort ny à l'un ny à l'autre, on sçait que le bien est grand, & l'âge aussi. Je voudrois que vous vissiez avec quel mépris elle traite le beau teint de Mademoiselle sa fille. Aussi-tost qu'on en parle, elle prend la parole, pour dire que ce n'est pas là ce qui durera dans cette jolie personne, mais que ce qui la rendra longtemps aimable, sera sa taille & sa figure. Et pourquoy cette distinction ? C'est que sa Mere est encore d'une figure assez noble, & d'assez belle taille. Pour le teint, vous voyez bien qu'elle n'y peut plus prétendre. La Demoiselle de son costé a un grand interest à empescher que sa Mere ne se remarie : aussi elle s'y employe avec toute l'adresse possible. S'il arrive que quelqu'un prenne des manieres propres à seduire Madame de L... & commence à faire quelque progrés auprés d'elle, tous les charmes de la Fille se jettent à la

 traverse ;

traverſe ; on a pour luy faire lâcher priſe, & pour l'attirer à ſoy des ſecrets infaillibles, que la beauté & la jeuneſſe fourniſſent ; on rend la Mere jalouſe, & il n'en faut pas davantage, car quand elle l'eſt une fois, elle fait autant de bruit, & eſt auſſi difficile à appaiſer que ſi elle n'avoit que vingt ans. Il ſeroit à craindre pour la Demoiſelle qu'il ne ſe trouvaſt quelque homme de bon ſens qui allaſt droit à ſon but, & qui ne ſe laiſſaſt point donner le change. Mais heureuſement Madame de L.... n'admet que de jeunes gens à ſoupirer pour elle, & de jeunes gens ſeront toûjours les dupes de ſa fille. Je vous avoüeray que je luy ay fait pendant quelque temps une méchanceté. J'ay fait ſemblant d'eſtre amoureux de la Mere, qui ne le trouvoit point trop mauvais. Auſſi-toſt voilà la Fille qui met en uſage toute la plus fine coqueterie pour faire une diverſion. J'avois deſſein de l'alarmer un peu, & je ne donnois pas dans le piége ; mais enfin je la tiray de peine il y a quelques jours par une Lettre que je luy écrivis. En voicy une copie. Je vous l'envoye, parce que cette Piece peut ſervir à l'Hiſtoire du Veuvage de Madame de L... que vous aviez envie de ſçavoir.

A MADEMOISELLE de L..

LETTRE IV.

DItes la verité, Mademoiſelle, n'eſtes-vous pas bien-aiſe que je prenne la peine de vous écrire ? Vous avez ſi fort éprouvé ma fierté, que vous devez eſtre infiniment ſenſible aux moindres graces que je vous faits. Ne ſouhaiteriez-vous pas meſme de trouver cette Lettre-cy pleine de tendreſſe, & pour tout dire, d'amour ? Je ſçay l'uſage que vous en feriez, & je devine fort bien comme en allant porter vos plaintes à Madame voſtre Mere, de ce que j'oſerois vous écrire

écrire de pareilles choses, vous seriez ravie de la desabuser de ma fidelité. Mais n'esperez rien, je ne vous parleray point encore d'amour, il s'agit seulement de sçavoir ce que vous voulez bien qu'il vous en coute, afin que je renonçe à devenir vostre Beaupere. Je me contenteray que vous fassiez pour me récompenser de ne l'estre point, ce que vous avez fait jusqu'icy pour m'empescher de l'estre. Souvenez-vous, Mademoiselle, de toutes les bontez que vous m'avez marquées; vous m'y avez acoutumé, il m'est impossible de m'en passer à l'avenir; je vous connois des regards, & des façons de parler que je vous redemanderay toute ma vie. Il vous sera d'autant plus aisé de me continüer toutes ces faveurs que je vous donne ma parole de les recevoir mieux que je ne faisois. J'ay admiré vostre perseverance à mon égard, rien ne rebutoit la bonne volonté que vous aviez pour moy : mais soyez seure que vous me trouverez desormais moins fier & moins insensible. Je ne laisseray plus sans réponse les choses obligeantes que vous me direz, & quand vous ferez des pas vers moy, je commenceray à en faire vers vous. Si vous changez de manieres le moins du monde, je redeviens Beaupere, & je sçauray bien m'attirer vôtre tendresse par les soins que j'auray pour Madame vostre mere, lors que je ne me l'attireray pas par ceux que j'auray pour vous-mesme. Mais, Mademoiselle, pourquoy faudroit-il prendre ces voyes détournées? Pourquoy ne pourroit-on réüssir auprés de vous qu'en faisant sa cour à une autre? Dés qu'on a de l'attachement pour Madame vostre mere, vous vous chargez de le payer; qu'on en ait pour vous, vous n'y songez pas. Il vaudroit mieux, ce me semble, remettre les choses dans leurs ordre naturel, Madame de L.... récompenseroit ses Amans, & vous les vostres, & en ce cas là je vous promets fidelité.

A MADAME...

LETTRE V.

JE vous prie, Madame, que je vous fasse une Histoire assez extraordinaire, mais dont je vous garantis la verité, & qui est nouvellement arrivée. Elle vous donnera une frayeur salutaire des forces de l'Amour, & servira à vous faire voir que dés qu'un Amant est d'une certaine perseverance, il n'y a rien de mieux à faire que de s'accommoder avec luy. La L... estoit amoureux depuis deux ans, & n'avoit pû trouver moyen de plaire; soins, assiduitez, respects, plaintes, larmes, fureurs, tout avoit esté inutile. A la fin un beau jour qu'il estoit dans le Cabinet de la Dame seul avec elle, il luy declara que puis que rien n'avoit esté capable de la toucher, il estoit resolu de mourir. Jusque-là il ne tenoit qu'un discours fort commun; mais voicy ce qu'il y eut de particulier. *Et afin*, luy dit-il, *que vous jouissiez pleinement de ma mort, & que vous ayez le plaisir de la voir arriver par degrez, je veux mourir de faim icy, dans ce Cabinet*, & sur cela il se jette à terre pour commencer de ce moment-là à mourir. La Dame ne fit que s'en mocquer, & le laissa là, fort seure qu'il n'y seroit pas encore dans un quart d'heure. Cependant le soir arrive, la nuit vient, & il est encore dans le Cabinet. On va le trouver, on luy demande s'il est fou, s'il veut passer là la nuit. Il ne répond pas un seul mot, & oblige la Dame à sortir. La nuit se passe. Le lendemain on retourne de bon matin l'exhorter à résipiscence; il n'ouvre la bouche que pour répondre, *Madame, j'ay eu l'honneur de vous dire mes dernieres paroles.* Il jette un regard languissant sur elle, pousse un soupir, & tourne la teste de l'autre costé. Le troisiéme jour, la Dame plus embarassée que jamais, luy porte elle-mesme un Boüillon.

lon. Dieu ſçait avec quel ſouris dédaigneux il le regarda. Il paroiſſoit conſiderablement affoibly, il avoit déja je ne ſçay quoy d'égaré dans l'air de ſon viſage, & quelque choſe d'éteint dans les yeux. Le quatriéme jour, la Dame fit des réflexions profondez ſur le ſcandale qui alloit arriver. *Un homme mort dans mon Cabinet ! mort par un deſeſpoir ! mort de faim ! je ſuis perduë, cela va faire un éclat horrible dans le monde, on ne croira point la verité, & on fera mille plaiſanteries.* Peut-eſtre auſſi fut-elle touchée d'une marque de paſſion ſi extraordinaire. Pourquoy non ? Je croirois bien que cela fit autant d'effet ſur elle que la crainte du ſcandale. Quoy qu'il en ſoit, elle l'alla trouver, & aprés une derniere exhortation, qu'il paroiſſoit meſme n'entendre pas, parce qu'il eſtoit déja mourant, elle luy dit que puis qu'on ne pouvoit le faire ſortir de là par aucune bonne raiſon, il en ſortiſt à tel prix qu'il voudroit. Le pauvre Moribond tourna languiſſamment les yeux vers elle, & demanda s'il avoit bien entendu, ou ſi ce n'eſtoit point un ſonge qui ſe formaſt dans un cerveau malade & épuiſé. On luy confirma ce qu'on luy avoit dit ; auſſi-toſt la vie revint en luy, & non ſeulement la vie, mais une vivacité ſurprenante, avec laquelle il ſe fit payer de ce qu'il alloit ſortir du Cabinet. Jamais il ne ſe fit une retraite plus honorable. Apparemment la Dame ſçeut aſſez bon gré à ſes charmes de ce qu'ils avoient le pouvoir de ranimer les mourans, & je ne doute pas qu'en effet ils n'ayent eu bonne part au miracle ; mais il eſt conſtant qu'ils en doivent partager la gloire avec un grand pain, & quelques bouteilles de Vin, que l'Amant avoit fait cacher adroitement ſous un Lit de repos qui eſtoit dans le Cabinet ; car comme il avoit prévu ſa mort ; il avoit fait quelques préparatifs. Certainement, Madame, une pareille fourberie vous fait dreſſer les cheveux à la teſte. O Siecle ! ô mœurs ! dites-vous, Heureuſe cependant, & trois fois heureuſe, qui a des Amans qui ſçavent fourber ainſi. On a l'honneur d'avoir fait l'inexora-

nexorable ; & le plaisir de ne l'avoir pas esté. Je gage qu'on a bien senty l'obligation qu'on avoit à nostre Amy la L... & que pour la reconnoistre on l'a renvoyé d'autres fois avec autant de contentement & moins de faim. Que ne merite point aussi la gentillesse de son invention ! D'autres emportent les Places qu'ils assiegent en les affamant, luy il a emporté celle à qui il en vouloit, en s'affamant luy-mesme. Le Stratagême est le plus joli du monde. Tout ce qu'il y a à craindre, c'est qu'une autre fois les Dames ne laissent crever les hommes qui voudront mourir ; je ne croy pourtant pas que ce peril là soit bien grand. Vous voyez dans cette Histoire qu'il eust fallu que le Cavalier se fust retiré honteusement si les provisions eussent manqué ; mais les rigueurs de la Belle ne durerent pas aussi long-temps que le pain & les bouteilles de vin.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE VI.

LA jolie chose, Monsieur, que vostre petite Parente, & que je vous suis obligé de m'avoir fait voir ce tresor avant qu'il paroisse dans le grand monde ! C'est la plus aimable figure que j'aye jamais veuë, & il me semble que la simplicité dans laquelle l'ont élevée les Religieuses qui ont eu jusqu'à present soin d'elle, releve beaucoup ses agrémens. Moy qui n'estimois pas l'éducation des Convents, je commence à en estre charmé, & je ne sçay plus comment on peut aimer une jeune personne déja toute dressée aux manieres du monde. Mademoiselle de V... a sans doute beaucoup d'esprit, mais comme elle n'a point encore entendu parler des Gens raisonnables, elle pense plus qu'elle ne peut exprimer, & je voy avec un plaisir extrême & l'effort qu'elle y fait, & le dépit qu'elle

a de n'y pas réüssir. Elle sent la difference de ses Phrases de Convent à celles dont je me sers, & je suis amoureux de la honte qu'elle en a. Ce n'est pas que je n'entrevoye dans cette honte quelque chose de fier, & qui semble me dire que je n'ay sur elle que l'avantage de l'experience. Je remarque mesme que quand je me suis servy de quelque façon de parler qui luy est nouvelle, & qui luy a plû, elle ne la prend pas aussitost, mais elle attend quelques jours à s'en servir, apparemment pour dissimuler qu'elle ait rien appris de moy. Elle est si fâchée que j'aye presentement plus d'esprit qu'elle, qu'asseurément elle en aura plus que moy avant qu'il soit peu. Je n'ay pas pû m'empescher de faire quelquefois tomber l'entretien sur les choses du cœur: elle n'en parle que dans un certain stile tiré des Livres de devotion qu'elle a lus, & qui transporté du Divin au Profane, fait un effet assez plaisant: mais elle ne laisse pas d'entendre fort bien ce qu'elle dit, & je souhaiterois qu'en ce langage devot elle voulust m'exprimer des sentimens, qui ne le fussent pas. Elle vient toûjours à la Grille accompagnée d'une Reverende Mere qui ne montre point son visage; & qui de dessous un Voile baissé, pousse mal à propos des Sentences sur le mépris du monde, & la vanité de nos occupations; & cependant elle se plaint lors que je fais mes visites, ou moins frequentes, ou plus courtes. Ce n'est pas asseurément que je luy tienne des discours aussi édifians que pourroit faire son Confesseur. Nous sommes déja en quelque sorte d'intelligence, la jeune Pensionnaire & moy, sur les sottises de la Reverende Mere, & il y a eu quelques signes d'yeux qui ont passé par devant le Voile noir sans estre aperçeus. Plaise à l'Amour que nostre intelligence puisse aller loin aux dépens de cette importune Figure qui vient se planter devant nous! j'en aurois en verité, un double plaisir.

AU MESME.

LETTRE VII.

JE commence une éducation de Mademoiselle de V... un peu differente de celle qu'on luy a donnée jusqu'à present. Je luy ay envoyé le Roman de Cirus avec la permission de la Mere qui la gouverne ; & il a esté expedié tout entier en quinze jours. Aussi en a-t-elle les yeux tout battus, & je croy que ceux de la Réverende Mere le sont aussi, car elle a voulu goûter du poison avant sa Pensionnaire. Elle me dit hier avec un certain ton de voix glapissant, où il entroit de la vieillesse, de la tendresse, & outre tout cela, je ne sçay quoi de particulier aux Religieuses. *Mon Dieu ! Monsieur, ne trouvez-vous pas que cette Mandane estoit bien malheureuse lors qu'elle avoit tant d'angoisses dans le cœur, & qu'elle ne pouvoit s'aboucher avec le grand Artamene ?* Je trouvay la remarque fort proportionnée au genie d'une Religieuse, toûjours genée & captive ; & la petite Pensionnaire, qui l'entendit bien en ce sens-là, répondit brusquement, *Oüy, mais Artamene estoit toûjours en Campagne pour enlever Mandane, & pour nous, personne n'y songe.* Vous voyez que l'exemple de cette Heroïne les a assez mises toutes deux dans le goust des Enlevemens, & qu'un grand Artamene n'y perdroit pas ses pas ; mais je ne voudrois pas l'estre de toutes les deux. Cirus a fait sur Mademoiselle de V... l'effet que les Romans font toûjours sur de jeunes personnes qui n'ont rien veu, elle s'imagine le monde fait sur ce modele. Je tâche de la resoudre à ne pas exiger de ses Amans tout le merite d'Artamene, & à leur en relâcher quelque chose, sur tout, ce respect outré qu'il avoit pour sa Maitresse ; & en mon particulier je luy avouë, qu'à moins que ce caractere heroïque ne soit un peu mitigé, & amené

né à ma portée, je n'y puis pas prétendre, & que je serois aussi-tost Capucin. Mais elle veut prendre à la rigueur & au pié de la lettre, tout ce qu'elle a vû dans son Livre. Il n'y a pas grand mal à cela ; le monde l'aura bien-tost desabusée, & j'espere mesme qu'elle viendra aisément à goûter la difference qui est entre le Romanesque & le naturel. Peu de Femmes consentiroient au rétablissement de la discipline amoureuse des Romans.

A MADEMOISELLE DE V.

LETTRE VIII.

VOus voulez bien souffrir, Mademoiselle, que je me vante de vous donner de l'esprit. J'ay cru d'abord que c'estoit quelque chose de fort glorieux pour moy ; mais je voy que je vous en donne tant en peu de temps, que je n'ay pas gand sujet de m'en faire honneur. La facilité que vous avez à en recevoir, diminüe extremement le merite qu'il y auroit à vous en communiquer. Vous qui n'estes pas ingrate, vous me donnez en récompense de ce que je n'oserois nommer dans une Lettre qui doit entrer dans un Convent. Si cependant je croyois qu'il n'y eust que vous qui dûssiez la voir, je hazarderois le mot d'amour ; car je vous avoüe que je n'ay pas tant de respect pour vous, que pour la Mere de.... Les jolies personnes en inspirent moins, & vous estes asseurément bien plus jolie qu'elle. Je me plains donc à vous, Mademoiselle, de l'échange que vous voulez que nous fassions ensemble. J'aime meux vous donner de l'esprit *gratis* ; je vous déclare que je n'ay point affaire d'amour. Ce qui me déplaist le plus, c'est que vostre reconnoissance est si exacte que vous voulez me donner un amour qui dure autant que durera l'esprit qne je vous donne. A ce compte,

compte, je vous aimerois toute ma vie ? Je vous rens tres-humbles graces, je n'ay jamais esté amoureux de cette façon-là. J'ay promis à chaque Belle que j'ay quittée, que je n'en aimerois jamais d'autre plus fidellement. Voulez-vous que je manque tout d'un coup à tant de promesses qui estoient les seules que j'esperois de pouvoir tenir ? Ne me permettrez-vous point de conserver à l'égard de tant d'aimables personnes, cette espece unique de fidelité ? Vous me rendrez infidelle à un Monde de Belles tout à la fois. Il faut pourtant m'y résoudre, si je continuë de vous voir ; mais du moins récompensez-moy sur le pied de cette multitude & de Maistresses passées, & de Maistresses à venir que je vous sacrifie ; car pendant le reste de ma vie que je vois bien qu'il faut vous dévoüer, j'estois homme à avoir encore quelque douzaine ou deux de passions. Vous étouffez dans mon cœur toute cette belle esperance d'amours à naistre. Je n'ay point de regret à la diversité qui se fust trouvée dans ma vie, j'eusse aimé tantost une brune, tantost une blonde, tantost une personne gaye, tantost une serieuse ; mais il me semble que vous rassemblez le merite de tous ces differens caracteres. Vous me paroissez gaye & serieuse : & ce qui est plus surprenant, j'ay tant d'envie de trouver tout en vous, que je vous trouve blonde & brune en mesme temps. Il vaut autant que je vous aime vous seule, que si je m'estois amusé à aimer en détail toutes ces autres personnes qui sont en vous en racourcy ; mais aussi afin que l'Empire d'Amour ne perdist rien, il faudroit que vous m'aimassiez autant qu'elles auroient pû faire toutes ensemble. Vous estes jeune, il seroit extrémement glorieux que vostre coup d'essay fust quelque chose de grand.

A MON-

A MONSIEUR D'E...

LETTRE IX.

JE ſuis perdu, mon cher Monſieur, je me ſuis broüillé au Convent par une imprudence que j'ay faite. J'écrivois à Mademoiſelle de V... & je luy mandois que je hazarderois dans ma Lettre quelques mots d'amour, ſi la Réverende Mere ſa Gouvernante ne la devoit point lire, mais que je reſpectois cette bonne Religieuſe plus qu'elle, parce qu'elle eſtoit aſſurément moins jolie. Je ne m'apperçûs que trop à la premiere viſite, qu'elle avoit lû ma Lettre, comme cela ne pouvoit manquer d'arriver, & je ſentis bien le chagrin où elle eſtoit d'avoir eſté trop reſpectée. Je crus que pour remedier à tout, il ne faloit que luy manquer de reſpect, quoy que cela ne fuſt pas aiſé; je luy dis cent folies qui ne s'adreſſoient qu'à elle, j'attaquay ce Voile baiſſé par les plus impertinentes galanteries dont je pûs m'aviſer. Je luy dis que nous eſtions bien-heureux qu'elle n'en puſt pas mettre un ſur ſon eſprit comme ſur ſon viſage; que l'obſtination qu'elle avoit à ne le pas vouloir hauſſer, ne pouvoit eſtre qu'une marque de ſa charité pour le prochain, qu'elle ne vouloit pas mettre en peril; qu'il faloit l'en remercier en meſme temps qu'on s'en plaignoit. Enfin quelles ſottiſes ne furent pas dites, & quelles ſottiſes du moins auſſi grandes ne furent pas répondüës? Il n'y a que vous qui le ſçachiez, ô Grilles, confidentes & témoins de mes peines! Cependant je n'avançay rien, & cette bonne Religieuſe ne me veut pas moins de mal pour ſa beauté mépriſée, que Junon en voulut autrefois à Pâris. Il eſt vray que j'ay un peu plus de tort que luy, car encore ne condamna-t-il que ce qu'il avoit veu, moy j'ay condamné la Junon voilée ſans l'avoir veuë; heureux pourtant de n'avoir pas jugé autant en connoiſſance de cauſe que

Pâris!

Pâris ! J'ay déja esté refusé deux fois à la Grille sur d'assez mauvais prétextes, cela ne m'étoit point arrivé avant la Lettre. Toute mon esperance est, qu'il viendra bien-tost à la bonne Mere quelque menace d'Apoplexie qui l'obligera de me pardonner. A vous dire le vray, je croy qu'une Apoplexie toute entiere seroit encore mieux.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE X.

PUis qu'enfin vous allez paroistre dans le monde, Mademoiselle, je veux me mettre à prophetiser, & lire dans l'avenir vostre destinée. Imaginez-vous un grand cry qui s'élevera dans Paris, & mille voix confuses où l'on pourra seulement distinguer, *qu'elle est jolie ! qu'elle est belle !* Jusqu'à present on vous a veuë dans le lieu où vous avez esté, mais personne ne vous a encore regardée, hormis moy qui certainement me suis bien acquitté sur cela de mon devoir. Tous les yeux, Mademoiselle, vont estre à peu prés pour vous comme les miens ; vous n'y remarquerez peut-estre pas de difference ; mais si vous me permettez de méler quelque chose de triste dans mes Predictions, les premiers jours de vostre apparition une fois passez, vous ne trouverez plus dans les yeux des autres, ce qui sera encore dans les miens. Vous entendrez incessamment autour de vous une sorte de bruit sourd & de murmure confus auquel vous n'estes pas encore accoûtumée ; cela s'appelle des soupris. Ils seront faits comme quelques-uns de ceux que vous avez déja entendus de moy. Peut-estre seulement seront-ils poussez un peu plus haut, mais ce ne sont pas là les meilleurs. Sur tout il tombera sur vous de toutes parts une gréle de certaines choses agreables qu'on nomme des

des fleurettes ou des douceurs, vous en ferez si accablée qu'à peine aurez-vous le loisir de respirer; dés que vous vous en serez défenduë d'un costé, elles vous attaqueront de l'autre; mais de peur que vous ne vous accoûtumiez trop à ce langage flateur qui ne sera que dans la bouche des hommes, je m'engage à vous rapporter fidellement ce que diront de vous les femmes, dont les plus jolies ne manqueront pas à vous trouver les yeux trop grands, ou la bouche trop petite. Pour moy, si vous n'estiez pas presentement la seule personne de vostre Sexe pour qui je m'interessasse, je ferois publier dans Paris que toutes les femmes eussent à engager leurs Amans de la meilleure maniere dont elles pourroient s'aviser, & qu'elles veillassent de prés à la garde de leurs Captifs; car à vostre arrivée on ne va entendre parler que de chaisnes rompuës, & de Maistresses abandonnées. Je suis persuadé qu'aprés cet avis, il y auroit une partie des Amans qu'on se hasteroit de favoriser, & un autre partie qu'on traiteroit plus mal qu'à l'ordinaire, selon les differentes maximes qu'ont les Dames pour conserver leurs Conquestes; je croy pourtant que la plusspart des hommes y gagneroient. Enfin, Mademoiselle, il est tres-certain que vostre sortie du Convent est un évenement tres-considerable dans le monde qui aime & est aimé, & qu'il y doit causer une grande revolution. Une jeune Divinité de seize ans comme vous, s'y est bien-tost fait reconnoistre pour ce qu'elle est, & dés qu'elle se fait voir, tout tombe à ses genoux. Pour moy, si je ne suis pas tombé aux vostres avant tous les autres mortels qui vous adoreront, songez que c'est la grille qui m'en a empesché, car ce n'est point la coûtume d'adorer de loin de si jolies Divinitez, on ne tombe point à leurs genoux sans les embrasser.

A M. LE CHEV. DU B.

LETTRE XI.

QUe direz-vous, mon pauvre Chevalier, de ce que je vais vous attaquer ſur une des plus belles choſes que vous ayez jamais faites? Vous eſtes amoureux de Madame des M... Aſſurément ce ne ſont pas les ſens qui vous la font aimer, je croy qu'il n'y en a pas un ſeul qui ne dépoſe contre elle, mais elle a beaucoup d'une certaine ſorte d'eſprit, & c'eſt là le merite qui vous touche. Rien n'eſt plus loüable que ce mépris des beautez ſenſibles & materielles, & ce gouſt vif pour les beautez ſpirituelles & inviſibles. Il y a meſme beaucoup plus qu'un ſimple mépris pour les unes, & un goût violent pour les autres; vous allez à ces beautez inviſibles & ſpirituelles au travers des laideurs materielles & ſenſibles qui ſe preſentent en voſtre chemin. Sans doute voſtre grandeur d'ame en éclate beaucoup davantage, & je croirois volontiers que vous eſtes entré en conteſtation de ſpiritualité avec quelque Ange. Cependant c'eſt cela meſme qui ne peut eſtre approuvé dans un Siecle auſſi corrompu que le noſtre; ne faites point l'Ange à vingt-cinq ans, mon pauvre Chevalier, & ſur tout ne le faites point pour une perſonne auſſi éloignée de l'eſtre. Puis que vous croyez que cette femme là a tant d'eſprit, imitez-la, je vous donne ma parole qu'elle ne vous aime pas pour voſtre eſprit. En euſſiez-vous autant que feu Voiture, vous auriez encore beſoin auprés d'elle de la jeuneſſe, & des agrémens dont elle eſt accompagnée. Prenez les maximes qu'elle a ſur l'amour, & vous n'aurez bien-toſt plus d'amour pour elle. Vous pretendez que le commerce de cette Dame vous fera une reputation d'eſprit; détrompez-vous; vous eſtes jeune & bien fait, on ne prendra point le change. Peut-

eſtre parce qu'elle raille aſſez generalement de tout le monde, vous vous croyez au deſſus de tous ceux dont elle a plaiſanté avec vous, & vous eſtes agreablement flaté par l'exception que fait de vous une perſonne qui ſçait ſi bien démeſler les ridicules. Mon cher Chevalier, gardez-vous bien de prendre le payement de vos ſoins pour un effet de voſtre merite ; il y a bien de la difference entre meriter & acheter. Ces manieres de diſtinction qu'on a pour vous, vous les avez achetées, & aſſez cher. Encore ſi l'achat une fois fait, c'eſtoit pour le reſte de vôtre vie, paſſe ; mais il le faut renouveller bien ſouvent. Selon que je vous voy poſſedé de la vertueuſe paſſion d'avoir de l'eſprit, je croy que ſi on vous condamnoit à vous mettre dans la Philoſophie ou dans les Mathematiques, vous le feriez. Du moins eſt-il certain que ce courage-là ne doit pas manquer à l'Amant de Madame de M.. Quelle entrepriſe peut eſtre au deſſus de luy ? Adieu mon cher Chevalier, n'eſtimez point tant l'eſprit, s'il ſe peut, & ſongez à en avoir à meilleur marché.

AU MESME.

LETTRE XII.

TRemblez à la veuë de cette Lettre, je vais vous preſcher plus que jamais. On me mande que vos amours vous broüillent avec tout le monde. Madame Des... en uſe avec vous, comme fit Catilina avec ceux qu'il avoit engagez dans ſa Conjuration. Il leur fit boire du ſang humain, afin qu'ils ne puſſent jamais rompre la liaiſon qu'un ſi grand crime formeroit entre eux. Madame Des... vous fait auſſi avaler tout le venin qu'elle a contre les Humains en general ; elle vous remplit l'eſprit de ſes plaiſanteries que vous ne manquez pas de repeter, & plus vous vous faites d'ennemis,

nemis, plus vous estes lié à elle. Voilà de jolis nœuds d'une tendre passion!

Vivre avec vostre Iris dans une paix profonde,
Et ne compter pour rien tout le reste du monde.

C'est là apparemment ce que vous vous proposez. J'avouë que rien ne seroit plus agreable, si ce n'estoit l'Iris; je n'aimerois pas une paix si profonde avec elle. Je vous assure que vous vous preparez une solitude qui ne differera guere de celle de la Thebaïde, sans compter les austeritez que vous aurez à pratiquer. N'allez pas vous imaginer que vous en ayez plus d'esprit parce qu'elle en a, & qu'elle vous aime; je voudrois bien sçavoir si elle en est plus jeune, parce que vous l'estes, vous qui l'aimez tant. J'avouë qu'on se fait l'esprit avec les gens qui en ont, & qu'on ne se rajeunit pas avec ceux qui sont jeunes; mais vous ne vous faites pas l'esprit avec Madame Des... vous prenez le sien tout fait, parce que comme il vient d'une personne qui vous est extrémement chere, vous croyez y avoir une sorte de droit, & vous vous parez des jolies choses que vous luy avez oüy dire. C'est ce qui vous trompe, elles ne prouvent non plus vostre esprit que le fard que Madame Des... met tous les jours, marque sa jeunesse. Tout cela s'applique par dehors, & ne vient point du dedans. Si vous voulez nous prouver que vous ayez profité avec elle, apprenez à dire des choses qui ne soient point d'elle, & mesme afin qu'on ne vous soupçonne pas de luy rien dérober, apprenez à loüer avec agrément & avec délicatesse, c'est ce qu'elle n'a jamais fait. Je gage qu'à vous-mesme elle ne vous a jamais rien dit de doux ny de flateur: seulement elle jette sur le reste du genre humain des plaisanteries ameres où vous n'estes pas compris, & vous estes reduit à vous contenter de cela comme des plus tendres discours qui puissent sortir d'une bouche cherie. Apparemment c'est ainsi que Tisipho-

ne & Alecto font l'amour, lors qu'il arrive que ces jolies Demoiſelles ſont en commerce de galanterie, & que les Serpens dont elles ſont coëffées radouciſſent leurs ſifflemens, & tâchent à faire les yeux doux. J'eſpere qu'une comparaiſon ſi outrée mettra ma Lettre en ſeureté, & que vous ne la ſacrifierez pas à l'objet de voſtre flâme. Je ne ſerois pourtant pas fâché que vous le fiſſiez; je ſuis ſûr qu'on vous haïroit de l'avoir ſeulement receuë.

AU MESME.

LETTRE XIII.

ON me mande que vous avez depuis peu un Rival, & que vous ne luy voulez pas ceder. Vous moquez-vous? Connoiſſez vous ſi peu le bonheur que voſtre fortune vous envoye? Faites réfléxion que vous alliez être le dernier Amant de Madame Des... car preſentement les Amours ne ſe preſſent plus guere autour d'elle. Rien n'eſt, ce me ſemble, plus deſagreable que de porter les derniers Encens ſur un Autel qui tombe en ruïne, & je ne me plairois point du tout à finir l'Hiſtoire amoureuſe d'une Dame quelle qu'elle fuſt. Je vous voyois extrémement menacé d'eſſuyer cette honte là, & j'en eſtois au deſeſpoir pour vous; mais voicy un homme qui ſe preſente pour vous l'épargner, & vous ne profitez pas d'une rencontre ſi heureuſe? En verité, je ne vous comprens pas. Peut-eſtre que de voir la place diſputée, c'eſt ce qui vous excite à la conſerver; moy, je trouve au contraire que vous devriez prendre adroitement pour la quitter le moment où elle eſt diſputée; il y auroit quelque honneur à avoir joüy d'un choſe dont un autre euſt pû encore eſtre jaloux, & vous rejetteriez ſur voſtre Rival le deshonneur d'en eſtre à l'avenir poſſeſſeur paiſible.

Vous

Vous avez encore une petite réfléxion à faire, s'est que si vous negligez l'occasion qui s'offre, Madame Des... pourra bien ne la pas negliger : & si vous ne sentez pas l'avantage d'avoir un Rival, elle sentira bien celuy d'avoir un nouvel Amant. Vous avez vingt-cinq ans; elle en a, je n'oserois dire combien, & il seroit dit qu'elle vous auroit fait une infidelité ! Cela ne seroit pas supportable. Cependant il y a bien de l'apparence que ce malheur vous arrivera si vous n'y donnez ordre. Je croy qu'elle vous trouve presentement l'esprit assez formé, & qu'elle sera bien aise de le former à quelque autre. Vous deviendriez un prodige, & vous seriez trop au dessus du reste des hommes, si vous estiez plus longtemps le seul qui profitassiez de ses excellentes leçons. Il est juste que ceux qui en ont besoin, vous succedent. Serieusément on luy est bien obligé de la bonté qu'elle a de repandre assez également l'esprit.

A MONSIEUR...

LETTRE XIV.

IL faut, mon cher Monsieur, que je vous ouvre mon cœur, & que je vous fasse part d'un chagrin tres-serieux que j'ay, dont je crains pourtant que vous ne fassiez que rire. Vous m'avez veu extrémement touché de Mad... J'avois fait une exception pour elle au peu d'inclination que j'ay en general pour les personnes mélancoliques; sa mélancolie me paroissoit promettre quelque chose de passionné & de piquant; je ne me trompois pas, je suis venu à ne luy point déplaire, mais j'en suis bien puny. Quoy que je sois pour elle d'un attachement & d'une assiduité tres-exemplaire, je n'entens sortir de sa bouche que des plaintes. Il est vray qu'elle les fait avec beaucoup d'esprit, & qu'il

& qu'il y paroiſt un grand rafinement de tendreſſe, mais elle en fait toûjours. S'il arrive, ce qui eſt aſſez rare, qu'elle ſoit contente, ne croyez pas qu'elle en parle; elle n'a point d'expreſſions pour la joye & pour le plaiſir, cette langue-là luy eſt tout-à-fait inconnuë: & quand par malheur je la fais appercevoir qu'elle eſt contente, elle commence auſſi-toſt à ſe plaindre avec beaucoup d'éloquence, de ce que je luy donne ſi peu de ſujets de ſatisfaction, qu'il faut que je prenne ſoin de les luy faire remarquer. Imaginez-vous que c'eſt une Ariane qui n'euſt eu rien à dire à Theſée tant qu'il euſt eſté fidelle, mais qui dés qu'elle auroit eſté abandonnée dans l'Iſle deſerte, euſt fait merveilles avec les Rochers. J'ay pris la liberté de luy dire quelquefois qu'il faloit qu'on luy fiſt quelque perfidie ſignalée, pour faire paroiſtre ſon genie, & le mettre dans tout ſon jour. Cependant ſes chagrins meſme augmentent ſa beauté; ils redoublent l'éclat de ſes yeux, la vivacité de ſon teint, & en un mot luy donnent une ame nouvelle. Qu'ils ſeroient agreables & piquants s'ils étoient un peu plus rares! Je ne ſçaurois vivre avec elle, & je ne la ſçaurois quitter. Je ſuis parfaitement content & de ſa beauté, & de ſon eſprit, & de ſon cœur, il n'y a que ſa ratte qui me fait enrager. Luy appartient-il à cette ratte, de venir gaſter l'effet de tant de belles parties? Qui pourroit érater Mad... ce ſeroit une perſonne parfaite. On dit que l'operation eſt poſſible, & qu'elle n'eſt pas trop dangereuſe. Je m'en informeray mieux, & à cette condition je luy promets une fidelité éternelle.

AU MESME.

LETTRE XV.

JE ſuis fort trompé, ou j'ay trouvé un bon expedient pour me démeſler d'avec Mad... ſans luy donner ſujet de me faire des Elegies qu'il me ſeroit impoſſible de ſoûtenir. J'ay eſté prendre noſtre Amy S. R. chez Madame d'H... à qui il s'eſtoit attaché, je ne ſçay par quel hazard; car cette cour-là eſt aſſez ennemie de toute delicateſſe de ſentimens, & luy il eſt homme à refléxions profondes. Il a dans l'eſprit de certaines chimeres rafinées qui ont beſoin de paſture, & je ne croy pas qu'il puiſſe eſtre content d'une perſonne qui ne luy donne pas tous les jours ſujet de reſver creux, & de ſe ronger le cœur. Je l'ay donc tiré d'un lieu où il eſtoit fort déplacé, & je l'ay conduit chez Mad... où je ne doute point qu'il ne me faſſe grand tort. Il traitera l'amour ſerieuſement, methodiquement, & ſelon toute ſa dignité; au lieu que je n'en ay que des idées communes & ſuperficielles qui m'ont eſté bien reprochées. A meſure qu'il avancera, je feray à la faveur de mon Rival une retraite honorable & imperceptible. On n'entendroit point tant de plaintes de femmes abandonnées par leurs Amans, ſi lors que les Amans ſe ſentent eux-meſmes abandonnez par leur amour, ils avoient ſoin de ſe donner des Succeſſeurs qui empeſchaſſent que leur perte ne fuſt ſentie, & ce ne ſeroit point là du tout une infidelité; car quand je jure à une Belle de l'adorer toute ma vie, cela ne peut-il pas s'interpreter favorablement, que ſi je ne l'adore pas toûjours, un autre l'adorera pour moy; enfin que je ne la laiſſeray point ſans un Amant qui luy plaiſe? C'eſt là l'eſſentiel. Qu'importe que cet Amant, ce ſoit moy ou un autre? Je me tiens ſeur que Mad... ſera aſſez raiſonnable pour agréer la ſubſtitution que je pre-

tens

tens faire. De pareilles ſubſtitutions naturellement doivent plaire aux Dames, & meſme je croy que les plus frequentes ſeroient les meilleures: mais de plus, il me ſemble que S. R. & Mad... prennent déja feu l'un pour l'autre. Je ſers extrémement à mon Rival par l'oppoſition de mes maximes aux ſiennes. Je demeureray mélé dans ce commerce tant que nous aurons beſoin de cette comparaiſon luy & moy pour en profiter chacun en noſtre maniere, aprés quoy j'iray chercher ailleurs des Graces qui rient, & des Amours qui ſolâtrent.

AU MESME.

LETTRE XVI.

MEs deſſeins ne réüſſiſſent point, Mad... ne goûte plus S. R. Elle m'a dit que cet homme-là avoit l'eſprit tourné de ſorte à rendre fort malheureuſe toute perſonne qui s'intereſſeroit à luy d'une certaine façon. Voilà un étange cas. Il ſuffit de luy reſſembler pour ne luy pouvoir plaire, & elle ne s'accommode plus d'elle-meſme, quand elle ſe trouve dans un autre. Mais eſt ce ma faute à moy de ce qu'elle eſt ſi peu raiſonnable? Je n'ay point ſongé à faire une déſertion criminelle, je luy ay preſenté un autre ſujet en ma place. Et quel ſujet encore! Un homme choiſi ſur tout Paris, pour le Perſonnage le plus chagrin qui y fuſt, & qui du moins eſt auſſi capable qu'elle de ne laiſſer jamais de repos à ce qu'il aime. Elle l'acceptera ſi elle veut. Pour moy, je prétens avoir fait mon devoir. Je ſoutiens que tous les Gens de ce caractere doivent s'apparier les uns avec les autres, & qu'il leur doit eſtre défendu de venir ſe méler dans un Monde qui eſt content, & où l'amour n'eſt connu que par ſes plaiſirs. Ils y troubleroient tout, ſi on leur



permettoit d'y faire des courſes. Je voy pourtant bien qu'ils auroient beſoin de trouver des Gens qu'ils pûſſent tourmenter ſans en eſtre tourmentez, & ſur qui ils exerçaſſent leur triſte domination : mais en verité ce n'eſt pas à dire que nous ſoyons obligez de nous y ſoûmettre. Qu'ils ſe faſſent enrager les uns les autres. Mad... me regarde comme un treſor en mon eſpece. Toute ſa bile amoureuſe ſe répand ſans peril ſur moy qui n'en ay point, auſſi elle ne me veut pas lâcher pour S. R. que je luy offre. J'ay pourtant bien envie de luy échaper. Daigne le Ciel favoriſer mon évaſion!

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XVII.

J'Accepte fort volontiers, Monſieur, l'employ que vous me donnez, d'eſtre l'Hiſtorien de la vie de Mademoiſelle de V... J'y ſuis aſſeurément plus propre qu'à écrire quelque Vie de Heros, pleine de Batailles & autres grands évenemens magnifiques & deſagreables. Icy il n'y en aura guere de plus conſiderables que des promenades, des viſites, tout au plus quelque ſouris, ou quelque regard fin & miſterieux. Mais ne ſont-ce pas là des choſes qui tiennent la plus importante place dans les Archives de Paphos & d'Amathonte? C'eſt dommage que nous ne les ayons bien completes, au lieu de beaucoup d'autres gros Livres d'Hiſtoires dont je ne me ſoucie guere. Pour commencer donc celle de voſtre aimable Parente, nous la menaſmes hier à l'*Opera* pour la premiere fois. Figurez-vous ce que c'eſt que l'*Opera* au ſortir d'un Couvent; quelle difference de l'harmonie des Religieuſes à celle-là; enfin quel paſſage de l'un de ces deux Mondes à l'autre? On joüoit Pſiché, je vous aſſeure que Mademoiſelle de V... eſtoit Pſiché meſme, enlevée

comme

comme elle dans un séjour enchanté, aussi surprise, aussi charmée qu'elle. Pour moy, au lieu de regarder la Psiché du Théatre, je ne regardois que celle de nostre Loge, qui certainement représentoit mieux, outre qu'elle estoit bien plus jolie ; & si j'avois esté l'Amour, j'aurois député le Zephire à celle-cy pour me l'amener, & aurois renvoyé l'autre chez ses Parens. A l'Arrest de mort de Psiché, & à toute cette pompe funebre qui le suit, la Demoiselle pleura aprés s'estre long-temps contrainte. L'honneur apparemment avoit beaucoup combatu dans sa petite ame ; mais enfin l'honneur qui n'est pas accoûtumé à estre le plus fort, ceda, & le mouchoir fut inondé de larmes. Comme tout cet endroit là est long, elle voulut s'en aller, ou se cacher au fond de la Loge, parce qu'elle s'imaginoit que toute l'Assemblée avoit les yeux sur elle, & qu'elle estoit deshonorée pour jamais ; nous eusmes bien de la peine à la rassurer, & tandis qu'on chantoit, le *Deh ? Piangete al pianto mio*, que tous les Instrumens de l'Orchestre tiroient de longs soûpirs, & que les Flûtes douces poussoient mille sanglots, c'estoient des éclats de rire dans nostre Loge que nous ne pouvions retenir, & qui nous eussent à bon droit fait passer pour fous. Je luy reprochay qu'elle estoit bien sensible, & elle me répondit que ce n'estoit que de la pitié ; mais quand les Scenes de Psiché & de l'Amour vinrent, de bonne foy elle ne le fut pas moins, & il n'étoit plus question de pitié. Un air de joye douce & vive estoit peint sur son visage, & vous jugez bien que sa beauté n'y perdoit pas ; & enfin pressée par le plaisir qu'elle ressentoit, il falut qu'elle se soulageast par un soûpir, peut-estre le premier de sa vie, & sans doute d'un trop grand prix pour estre donné à une fiction. J'étudiay tous les mouvemens que la Nature produisit en elle ; je luy vis faire pendant toute cette Piece qui est assez variée, comme un petit cours de sentimens, & je n'en connois guere dont son cœur n'ait fait l'épreuve dans les trois heures que nous fusmes là.

Je vous le garantis pour eſtre d'une aſſez bonne trempe, & je ne deſeſpere pas que dans peu nous n'ayons d'autres nouvelles à vous en donner. Au ſortir de là, nous la menâmes ſouper chez Madame voſtre ſœur. Le Repas fut des plus propres, & la compagnie fort agreable, cependant elle reſva toûjours. Elle ne s'eſtoit point encore remiſe de toutes les petites agitations qu'elle avoit eſſuyées, la Muſique rempliſſoit encore ſes oreilles, Pſiché & l'Amour n'eſtoîent point ſortis de ſon eſprit. Nous la priâmes bien de ne pas trouver mauvais de ſe voir ſervie par des Laquais qui ne reſſembloient guere à des Zephirs : & le ſoir que je la remenay juſque dans ſa Chambre, je luy dis que ſi je ne la laiſſois pas dans ce moment-là au milieu d'une troupe de Nimphes, du moins je luy pouvois promettre qu'elle habiteroit toute la nuit dans le Palais enchanté, & qu'elle ſeroit Pſiché plus de vingt fois. Elle m'avoüa le lendemain qu'elle l'avoit eſté, mais elle ne voulut point m'avoüer qu'elle euſt veu un grand jeune Amour bien fait, qui luy euſt dit les plus tendres choſes du monde. Cependant quel moyen d'eſtre Pſiché ſans l'Amour ? Je vous laiſſe à juger ſi cela eſt poſſible.

A MONSIEUR DE....

LETTRE XVIII.

SI vous m'en croyez, Monſieur, partez dés que vous aurez receu ma Lettre, & venez voir voſtre aimable Parente apprendre à joüer du Thuorbe. Je ſuis aſſuré qu'elle vous rendra les ving-cinq ans que vous regrettez quelquefois. Ce n'eſt pas qu'elle jouë déja bien de cet Inſtrument, elle n'a garde depuis le peu de temps qu'elle s'y exerce; mais c'eſt qu'on eſt touché de voir combien elle en jouëra agreablement, & qu'on

& qu'on en eſt émeu par avance. N'attribuez point cela à la prévention que j'ay pour elle, j'entens déja les ſons qu'elle tirera du Thuorbe dans quelques mois, ils me percent déja le cœur. Mais ce qu'elle a de tres-agreable ſans y compter les eſperances de l'avenir, c'eſt l'attitude modeſte, & en meſme temps touchante qu'elle prend en Joüant. Un des plus beaux bras du monde coule ſur l'Inſtrument d'un mouvement juſte & meſuré; une main digne de ce bras, fait voler ſes doigts ſur l'extremité des cordes; de beaux yeux parlent pendant ce temps-là, & diſent plus que l'Inſtrument meſme, & des inflexions de teſte douces & placées à propos, repreſenteroient, pour ainſi dire, tout l'Air qu'elle joüe, quand on ne l'entendroit pas. Lors qu'elle joüera mieux, le Thuorbe accompagnera parfaitement ſon chant, mais ſa perſonne accompagnera du moins auſſi bien le Thuorbe. Peut-être que le plaiſir que j'ay à la voir joüer eſt redoublé, parce qu'il eſt de bon augure de luy voir embraſſer quelque choſe, quoy que ce ne ſoit qu'un Thuorbe; mais enfin je vous garantis qu'elle a la meilleure grace du monde à embraſſer ce qu'elle embraſſe. Ce ſeroit dommage qu'un ſi beau talent ne s'exerçaſt un jour ſur quelques ſujets animez, & de bonne-foy, je croy que ce n'eſt qu'un prélude & un eſſay. Elle prendra l'habitude de tenir tendrement entre ſes bras quelque choſe qui répondra tendrement; & comme elle deviendra toûjours plus delicate ſur les réponſes, il luy faudra celles d'un Amant, ou tout au moins d'un Mary amoureux. Venez l'entendre avant que cela arrive, & méme avant qu'elle ſoit plus habile ſur le Thuorbe, car alors vous pourriez attribuer à l'Art, ou à une longue étude, la perfection dont elle ſeroit: mais preſentement on a le plaiſir de voir un heureux naturel, avec qui l'Art ne partage preſque rien, & qui même fait effort pour ſe paſſer tout-à-fait de ſon ſecours: & vous ne ſçauriez croire combien cet effort eſt aimable.

AU MESME.

LETTRE XIX.

NOstre Carnaval n'a pas trop bien commencé, je ne sçay ce qui nous arrivera à la fin. Il y a trois jours que Mr le Comte de P... donnoit le Bal à Madame de la C... Mademoiselle de V... en fut priée & du soupé aussi. Je n'avois garde de manquer au Bal, mais ce n'estoit pas assez, je fis si bien que je fus aussi du soupé. Si vous estes assez penetrant pour deviner la raison qui me faisoit souhaiter avec tant d'empressement d'en estre, je vous l'avouërai. Madame de la C... Reine du Bal & de la Feste estoit fort parée, elle portoit sur elle toutes les pierreries de son quartier, & qui l'auroit enlevée auroit pillé tout le Marais; cependant elle ne laissoit pas d'estre bien. Que ce *cependant* ne vous surprenne pas, c'est que je n'aime guere l'excés de parure ny de pierreries. Mademoiselle de V... estoit moins brillante d'emprunt, mais plus brillante d'elle mesme. Tous les yeux se tournerent sur elle d'une certaine façon qui estoit un manque de respect pour la Maitresse du Bal. Je croy que de ce moment-là toute la feste fut gâtée pour elle; aussi peu de temps aprés l'arrivée de Mademoiselle de V... elle se plaignit d'un mal de teste. Ce mal de tête apparemment vouloit dire, qu'elle prioit qu'on la dispensast d'avoir le teint aussi frais, & les yeux aussi vifs que vostre aimable Parente. Pendant le soupé, la Dame luy dit d'un air assez serieux, qu'elle la trouvoit coiffée extraordinairement, elle l'étoit en effet, mais la coiffure estoit fort jolie & fort bien entenduë, & sur cela, pas un mot de loüange. L'Assemblée commença, & pour la plus grande partie, elle fut composée d'assez jolies personnes. Dans les jugemens qu'on fit sur la beauté, les femmes donnerent la preference à Madame

de

de la C... & les hommes à Mademoiselle de V... & elle est assurément mieux donnée par les hommes, ils sont les juges naturels des Dames en cette matiere. La plus grande foule n'estoit donc point auprés de Madame de la C... aussi me sembla-t-il qu'elle dansoit d'un air dédaigneux & negligé, parce que nous ne nous rendions pas dignes qu'elle nous donnast le plaisir de la voir danser aussi bien qu'elle eust pu faire. Je ne sçay si ce fut l'agitation de la danse, ou le dépit de voir Mademoiselle de V... si jolie & si piquante, ou un mauvais effet de sa constitution; mais enfin voilà le dernier des malheurs qui luy arrive; voilà son nez qui se met à rougir cruellement. J'admire l'autorité qu'a un nez sur tout un visage; dés qu'il est en mauvais état, il ne permet point que le reste soit bien. Madame de la C... qui sentit avec chagrin cette importante partie s'enflamer, eust esté bien aise de s'en vanger sur tous les autres nez en les faisant rougir, & principalement sur le petit nez auquel je m'interessois: mais comme elle n'en trouva point de moyen, elle tourna ailleurs sa colere; elle fit hausser les Lustres, de sorte que tout le monde eut les yeux batus jusqu'à la moité du visage. Voyez la méchanceté! Son nez rougit; qu'elle s'attaque aux autres nez; mais ce n'étoit point aux yeux à en pâtir. Les nôtres, c'est à dire ceux de Mademoiselle de V... tinrent bon. Il n'y avoit rien ce jour là dans toute sa beauté qui ne fut merveilleusement en état de se defendre contre tous les Stratagémes de ses ennemies. Vous ne croirez peut-estre pas ce que je vais vous dire, mais aussi ne doit-on pas supprimer la verité, parce qu'il est des incredules. Madame de la C... ne put donner à toutes les femmes des yeux batus qu'elle ne s'en donnast aussi, & cela s'accordoit fort bien avec le nez rouge pour la défigurer. Monsieur des R... qui s'estoit jusque-là fort attaché à elle, la quitta dés qu'il la vit avec ces deux traits de laideur, volontaire, & involontaire, & vint en nostre quartier où se trouvoit un bout de nez fort joly, & peut-estre les seuls yeux

non batus qui fussent dans tout le Bal. Alors Madame de la C... desesperée & furieuse, fit ce que les Hollandois se reservent toûjours de faire dans les dernieres extremitez, ils lâchent les Ecluses, ouvrent les Digues, & inondent tout le Païs. Vous seriez bien embarassé à deviner à quoy cela s'applique. C'est qu'il ne devoit point entrer de Masques dans le Bal, que l'on vouloit qui fust sans desordre & sans confusion. Madame de la C... fit dire à la porte qu'on les laissast entrer, l'écluse fut levée, la digue percée, & en moins d'un quart d'heure, on vit une inondation de Masques. Alors les nez rouges & les blancs, les yeux qui estoient batus, & ceux qui ne l'estoient pas, tout fut confondu. Le tumulte augmenta toûjours, & il ne fut plus possible de sçavoir laquelle estoit la plus jolie de Madame de la C... ou de Mademoiselle de V... Le desordre alla jusqu'au point qu'il y eut des Masques qui se querellerent, & il parut cinq ou six épées nuës, spectacle agreable pour la fureur de Madame de la C... mais fort terrible pour la pauvre Mademoiselle de V.., qui pensa mourir de peur. Elle ne manqua pas de s'enfuir aussi-tost, & sçait-on si ces Masques querelleux n'estoient point apostez par Madame de la C...? Que ne peut une femme dont le nez est le seul qui rougisse dans tout un Bal? Nous avons raisonné à fond sur toute cette avanture, & nous avons resolu avec beaucoup de prudence de ne plus mener la jeune Demoiselle au Bal, sans avoir auparavant tiré promesse de toutes les femmes qui s'y devront rencontrer, qu'elles ne trouveront point mauvais de la voir plus jolie qu'elles, & sans nous estre asseurez par avance d'une amnistie generale pour toutes les offenses que sa beauté pourra faire à la leur.

A MON-

A MONSIEUR DES S...

LETTRE XX.

VOus pretendez donc à la succession de Monsieur des R... c'est à dire à épouser Madame des R... lors qu'elle sera Veuve? Vôtre pretention est hardie, non que le bon homme n'ait soixante & quinze ans, mais parce qu'il en vivra quatre-vingt-dix; que sçay je? peut-être cent. Il y a dix ans que Madame des R.. l'épousa, elle n'en avoit que quinze, & elle prit la resolution de donner un an ou deux de sa vie tout au plus à amasser du bien, qui estoit la seule chose qui luy manquoit. Ce bien-là proprement, elle ne songeoit pas à l'amasser pour elle, mais pour F... qu'elle ne haïssoit pas, & qu'elle devoit épouser incessamment; car on comptoit sur une prompte retraite du bon homme. Vaine prudence humaine, s'écrieroit fort à propos un Orateur en cet endroit-cy! Le vieux mary vit encore, il a usé la passion & la constance de F... qui s'est enfin marié. Un autre luy a succedé, qui aprés quelques années a aussi renoncé à une femme dont le mary s'est si fort opiniâtré à vivre; vous voilà sur les rangs, sur ma parole le bon homme vous lassera comme les autres, vous ne tâterez ny de son bien ny des chagrins de sa Veuve. Je ne doute point que la petite femme ne tâche à mettre en usage tous les moyens d'homicide qu'a une jeune personne à l'égard d'un Vieillard: mais à voir qu'il ne s'en porte pas plus mal, je juge qu'il n'est plus capable d'estre tué de cette façon là, & qu'il ne fait que rire des caresses meurtrieres qu'il reçoit. Combien croyez-vous qu'il se rejoüisse de se voir plus de santé, que vous n'avez tous de perseverance? Il a déja veu changer deux ou trois fois la Cour de sa femme, & il est encore vivant. Il n'est nullement jaloux des soins que

l'on rend à cette belle, il a ſur cela une tranquillité qui me deſeſpereroit, ſi j'avois le meſme deſſein que vous, & que je prendrois pour une inſulte tres-ſenſible. Il ſemble qu'il ſe tienne ſeur de vivre, de vous pouſſer à bout, & de voir voſtre Succeſſeur. L'automne approche, & vous allez avoir des eſperances plus flateuſes que jamais, vous ne ſoupirez qu'aprés les mauvaiſes ſaiſons & voſtre amour ne medite que catarres, fluxions ſur la poitrine, & apoplexies. Cependant je mets en fait qu'il ſe tirera de l'automne, & que la cheute des feüilles ne vous apportera rien. Le Vieillard eſt malin, il ne mourra point que la beauté de ſa femme ne ſoit paſſée; il vous la laiſſera flêtrie & conſumée par une ſi longue attente, & finira ſes jours par ce trait de plaiſanterie. Pour moy, ſi j'eſtois en voſtre place je ne m'engagerois dans cette paſſion, & ne me remplirois la teſte des deſſeins que vous avez, qu'aprés une bonne conſultation de Medecins qui m'aſſeureroient de la prochaine mort du Mary, ou qui me promettroient de m'en défaire dans un certain temps. Et quoy? il vaudroit autant être amoureux de la femme de Mathuſalem? Etoit-elle jolie, que vous ſçachiez?

A MONSIEUR DE P...

LETTRE XXI.

LE comte D'... eſt enfin marié, mais malgré les quatre cens cinquante mille francs qu'il a déja touchez en attendant le reſte, je vous garantis qu'il n'eſt guere content. Il voudroit bien faire oublier aux autres, & ſe faire oublier à luy-même qu'il a épouſé la fille d'un Marchand, c'eſt à dire qu'il auroit bien envie qu'elle prît des airs de femme de qualité; mais la nature & l'habitude ſont incomparablement plus fortes

fortes en elle, que la nouvelle dignité de Comtesse. Elle n'est point accoutumée à tous ces differens Officiers qu'elle a presentement, & elle n'a pas encore bien pû apprendre à distinguer leurs fonctions. Elle fut bien étonnée la premiere fois qu'elle vit aporter les plats sur la table par un homme qui avoit son chapeau à la teste & l'épée au côté; & comme on luy avoit bien dit de prendre des manieres hautes & fieres, elle luy dit devant tout le monde, qu'il servist plus respectueusement & ostast son chapeau, à quoy elle ajoûta quelques plaisanteries sur l'inutilité de l'épée, dont le Maître d'Hostel eut bien de la peine à s'empescher de rire, & dont le mary devint rouge, depuis la teste jusqu'aux pieds. Il est tous les jours exposé à de pareilles choses, & dés qu'elle ouvre la bouche, vous le voyez qui pâlit, & qui tremble de ce qu'elle va dire. Je ne doute point que tous les jours en particulier il ne luy fasse repeter son rolle de Comtesse; apparemment c'est à cela que s'employe la plus grande partie du temps qu'ils passent seuls ensemble. Triste condition pour celle qui reçoit les leçons! Aussi n'en profite-t-elle pas beaucoup. Je desespere qu'il la puisse jamais dresser aux grands airs; elle est petite, trapuë, grasse, un visage large, le nez assez plat, vous voyez bien que cette figure-là n'est point propre à estre élevée aux manieres de Comtesse. On eust pû faire quelque chose d'une personne maigre, qui eust eu une taille fine, & un grand nez un peu aquilin. La race des Comtes D'... n'eust pas esté gâtée, comme elle va l'estre infailliblement. Vous y allez voir entrer un air bourgeois, qui n'en sortira de dix generations. Ils auront des figures courtes, & de ces grosses jambes que vous sçavez que Madame... prend pour des derogeances de Noblesse. Ce sera bien assez si les six ou sept cens mille francs qui entrent dans la maison D... y durent autant que feront ces tailles roturieres. Peutêtre cependant les pourra-t-on rectifier par cinq ou six

Demoiſelles de ſuite, priſes dans de bonnes maiſons bien ruinées ; autrement le mal eſt ſans remede.

AU MESME.

LETTRE XXII.

CE matin ſont partis de chez moy Monſieur & Madame la Comteſſe D'... qui vont en pelerinage à quatre lieuës d'icy pour tâcher d'obtenir un Garçon. Ce pauvre Comte eſt bien malheureux. Sa vanité a toûjours ſouffert depuis ſon mariage, ſa femme n'a jamais pû remplir les titres dont elle eſt ornée, il paroiſt qu'elle a ſuccombé ſous le poids, & qu'aprés quelques vains efforts ſuivis de recheutes continuelles, elle a enfin renoncé pour le reſte de ſa vie à faire la Comteſſe. Ce Mary eſperoit du moins être recompenſé par ſa fecondité, car la fecondité eſt, ce me ſemble, une qualité Bourgeoiſe, & il eſt vray qu'elle en a aſſez, mais ce n'eſt que pour produire filles ſur filles. En voilà déja quatre, qui mettent leur pere au deſeſpoir. J'ay veu le temps qu'il n'eſtoit pas trop devot, mais il commence à croire aux Saints qui font avoir des Garçons. Un certain Gentilhomme du petit nombre des Huguenots qui nous reſtent encore, ſe trouva hier chez moy, & voulut faire au Comte D'... quelque mauvaiſe plaiſanterie ſur ſon pelerinage, comme ces Meſſieurs en ſçavent bien faire, mais il fut repouſſé avec un zele dont le Comte a lieu d'eſperer trois ou quatre Garçons de ſuite. Il eſt fort en colere contre la Comteſſe de ce qu'il ne peut ennoblir ſes ſentimens juſqu'au point de luy faire ſouhaiter un fils avec autant de paſſion qu'il en ſouhaite un. Il la trouve ſur cela dans une indifference tout-à-fait roturiere, & peut-eſtre ſoupçonne-t-il que c'eſt faute d'eſtre dans des diſpoſitions d'eſprit

d'eſprit aſſez élevées, qu'elle ne fait point de Comtes. La petite femme auroit-elle bien l'adreſſe de n'avoir que des filles, pour ne le pas laiſſer en liberté de ſe relâcher ſur ſes devoirs ; car aſſurément cet article ſouffriroit une diminution notable s'il avoit tiré d'elle un garçon ou deux ; mais de fille en fille elle le menera loin. Quoy-qu'elle n'ait pas beaucoup d'eſprit, je croirois volontiers qu'elle en auroit aſſez pour cela. Les femmes entendent ſi bien leurs vrais intereſts ! Ce qui tourmente le plus Monſieur le Comte, c'eſt qu'il y a eu des Maréchaux de France dans ſa famille. Laiſſer éteindre une Maiſon qui a porté de tels perſonnages ! Laiſſer mourir un ſi grand nom ! C'eſt pour en mourir ſoy-meſme, mais peut-eſtre auſſi que les Succeſſeurs de ces Grands Hommes ne veulent pas eſtre petits Fils d'un Marchand. Que ſçait-on, ſi ces Eſtres à venir ne ſont point déja délicats ſur l'honneur ? Quoy qu'il en ſoit, le pauvre Comte eſt bien à plaindre d'avoir pris une Femme qui ne ſçait ny faire la Comteſſe, ny faire de Comtes. Nous verrons ſi le Pelerinage remediera à ce dernier malheur, pour le premier, je ne croy pas qu'il y puiſſe rien.

A MONSIEUR DE F....

LETTRE XXIII.

JE ne puis jamais avoir plûs de beſoin d'un bon conſeil, mon cher Amy, & je vous le demande de tout mon cœur. On me veut marier. Moy me marier ! Ne trouvez-vous point déja que cette affaire-là eſt trop ſerieuſe pour moy, & que je n'en ſuis point digne ? Je n'ay point encore eu en ma vie une ſeule penſée ſolide, & ne m'en ſuis pas plus mal trouvé, faudroit-il commencer à en avoir ? Mais à qui encore veut-on me marier ? A Madame

d'A... la plus ſage perſonne qui ſoit au monde. Il me ſemble que je la voy déja réduire ma vie à une forme reguliere: m'aimer par methode, & ſe preſcrire la Loy d'avoir des Enfans tous les ans. J'ay ſçû encore depuis peu un trait de ſa vertu, qui me fait fremir. Elle avouë qu'il n'eſt pas poſſible qu'une Femme de bien n'ait quelque choſe à ſouffrir pendant un long veuvage. Il n'y a qu'une Femme bien ſure, & d'elle-meſme, & de ſa réputation qui oſe tenir de pareils diſcours. Mais ſongez-vous que ce ſeroit moy qui viendrois finir ce veuvage douloureux? Qu'en dites-vous? Ne trouvez-vous point de temerité à cette entrepriſe? Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que le party, à parler raiſonnablement, eſt tres-bon en toutes manieres, & que je ſuis reduit à la neceſſité d'entrer dans une vraye déliberation, & tres-menacé de faire une ſottiſe, en n'écoutant pas les propoſitions qu'on me fait. De plus honneſtes gens que moy les recevroient à genoux. On m'aſſure que la Dame voudra bien penſer à moy; peut-eſtre ſe propoſe-t-elle comme un plaiſir de m'apprendre à vivre ſagement. S'il faut que cela luy réüſſiſſe, je ſuis perdu; je ne ſçay pas ce que je deviendray, s'il arrive qu'on me faſſe avoir de la raiſon. J'ay ſongé s'il n'y auroit point lieu d'eſperer que je la dereglerois plûtoſt qu'elle ne me morigeneroit; beau deſſein à prendre en épouſant une Femme! Mais je ne puis pas meſme me flater de cela, je ſens qu'elle s'attirera de moy un certain reſpect qui luy donnera une grande ſuperiorité ſur moy. Je ne crains point d'eſtre gouverné, je ne crains que d'eſtre rendu ſage; on me donnera des charges, des Enfans, des veuës & des deſſeins, je ne puis ſeulement ſoûtenir cette idée là. Que Madame d'A... n'a-t-elle à l'heure qu'il eſt quelque Procés qui la ruine ou quelque petite verole qui la gaſte! Que je ſerois obligé à un évenement qui me mettroit hors d'eſtat de penſer à cette affaire là, ſans qu'il y euſt de ma faute! car ny je ne la veux faire, ny je ne veux avoir à me reprocher de

ne

ne l'avoir pas faite. Vous ne ſçauriez croire combien je ſuis changé depuis quatre jours que j'ay cette agitation dans l'eſprit. Je n'avois jamais tant penſé, je voy que cet exercice là m'eſt extrémement contraire.

AU MESME

LETTRE XXIV.

MOn mariage eſt rompu, Dieu mercy, il eſt vray qu'il y a de ma faute, mais mon honneur eſt ſauvé devant les hommes, & je ne pretens mettre que vous ſeul dans ma confidence. J'allois chez Madame d'A... entrainé malgré moy par la bonté de l'affaire qu'on me propoſoit, tremblant, interdit, & déconcerté par la ſeule penſée qu'il s'agiſſoit d'un mariage. Jamais aſſeurément la pudeur d'aucune Fille n'a tant ſouffert de cette idée. Je m'apprçois que l'expreſſion n'eſt guere forte, en voicy une qui vous fera mieux entrer dans la choſe; j'eſtois ſi changé, qu'à me voir & à m'entendre parler chez Madame d'A... on m'euſt pris pour un homme ſage & ſerieux. Peut-eſtre ce changement paſſoit-il auprés d'elle pour une marque de l'envie que j'avois de luy plaire, au lieu qu'il ne marquoit que l'extreme apprehenſion que j'avois d'elle, & de tout ſon merite. Enfin la perſonne qui negocioit l'affaire vint aprés bien des ceremonies me demander quel eſtoit mon bien, ſur cela il me prit une forte tentation de le faire moindre qu'il n'eſt, fourberie, qui ſe pratique rarement en fait de mariage; mais enfin j'y eſtois reduit. La choſe eſtoit concluë ſi je n'y donnois ordre, le party eſtoit ſi bon que je ne pouvois pas le refuſer ouvertement, & je me crus fort heureux qu'il ſe preſentaſt un moyen de me faire refuſer ſans qu'on s'en aperçuſt. Je fis donc le Heros; & j'avoüay que mon bien n'eſtoit pas ce qu'on croyoit.

J'avois

J'avois à la verité quelque peur que cet Heroïsme mesme ne touchast la Dame ; cependant je me reposay sur la nature qui ne se porte pas volontiers à ces excés de generosité, & je m'attendis à estre refusé avec beaucoup de reconnoissance & de loüanges. Cela ne manqua pas d'arriver : mais ce qu'il y a de plaisant & que j'appris hier, c'est que la Dame calcula si mon bien & le sien mis ensemble pourroient donner une telle Charge au Fils aisné qui naistroit de nous, telle autre au Cadet, tel mariage à une Fille ; car comme elle est personne d'un grand ordre, elle a déja reglé dans sa teste quels seront les établissemens des Enfans de son second Lit à venir, & je ne sçay si elle n'a pas mesme arresté l'ordre de la naissance des Garçons & des Filles. Pour moy je pensay mourir de joye de me voir sorty d'une si bonne affaire, & je me flate de n'estre pas si malheureux qu'il s'en pust presenter encore à moy quelque autre aussi avantageuse en toutes façons. Quand j'ay reveu Madame d'A... ça esté avec toute ma gayeté ordinaire, & à l'heure qu'il est que je ne songe plus à l'épouser, je m'en accommode fort. Je deviendrois mesme amoureux d'elle si elle vouloit ; il est vray qu'elle est bien sage ; mais il n'y a rien que je ne fisse pour la remercier de m'avoir refusé. Je suis fort trompé mesme si elle n'a quelques agrémens nouveaux qu'elle n'avoit point avant ce refus, c'estoit la seule proposition du mariage qui empeschoit ces charmes-là de naistre. Admirez un peu la grande vertu qu'il a.

A MONSIEUR DE B...

LETTRE XXV.

CRoirez-vous bien ce que je vais vous apprendre ? Madame de.... que vous trouviez si mauvais qui prist

prist encore part à la Galanterie, y triomphe malgré ses cinquante ans ; il luy est arrivé la plus glorieuse avanture qu'elle eust jamais pû esperer. Elle a reçu des coups de canne de son Amant, pour quelques soupçons d'infidelité, & même il estoit si transporté qu'en descendant de sa Chambre il cassa la lanterne de l'escalier. Elle est devenuë insupportable de la fierté qu'elle a de se voir encore aimée d'une maniere si vive : elle soûtient sans cesse que c'est la faute des femmes qui ne sçavent pas se faire aimer comme il faut, & que si elles avoient l'esprit de se bien servir de leurs avantages, il n'y a point d'homme à qui elles ne fissent tourner la teste. Elle se louë fort de Monsieur... à ceux qu'elle admet dans sa confidence. Elle dit qu'il a des emportements charmans, & qu'il faut connoître les ressources de passion & de tendresse qui sont en luy. Representez-vous ces discours prononcez avec une voix cassée & tremblante, & sortant d'une bouche où les dents commencent à estre rares. Elle se croit rajeunie par ces coups de canne qu'elle a heureusement attrapez, & elle insulte à toutes celles de son âge qui n'ont pas assez de merite pour se faire battre. Aussi j'en voy qui sont horriblement jalouses, & qui n'oublient rien pour diminuer le prix de ces coups qu'elle a reçûs. Une de ses Contemporaines, & de ses envieuses, m'a dit que quand... l'avoit battuë, il venoit de perdre son argent au jeu, & que la mauvaise humeur où il estoit avoit bien contribué à luy faire lever la canne sur cette charmante Personne : que pour la lanterne c'étoit un Laquais mal-adroit qui l'avoit cassée. Voyez un peu ce que c'est que l'envie, & avec quel art elle se plaist à rabaisser tout ce qui fait honneur au prochain. Il n'y a pas jusqu'aux hommes qui n'ayent reproché au pauvre... sa vivacité, comme s'il n'estoit pas permis d'en avoir avec qui l'on veut, & que l'on fust obligé de rendre compte au Public de l'âge qu'ont les personnes que l'on bat. Vous aurez battu une aimable Vieille dans un transport amoureux, & tout le monde

monde sera en droit de venir censurer ces coups de bâton, & de trouver à redire qu'il ne soient pas tombez sur un assez jeune dos ! En verité cela est estrange, & l'on est devenu de bien mauvaise humeur en ce siecle-cy. Adieu, profitez de cet exemple, usez sagement de vostre canne, & souvenez-vous qu'on n'en est plus digne passé vingt-cinq ans.

A MADEMOISELLE DE V...

LETTRE XXVI.

Lors qu'elle avoit la petite Verolle, & qu'il luy avoit enseigné un remede qui la devoit empescher d'estre marquée.

J'Apprens avec une joye incroyable que mon remede fait son effet, & je ne puis m'empescher, Mademoiselle, de vous écrire pour m'en feliciter. Je voudrois seulement qu'il me fust permis de suivre ma Lettre, & d'aller m'exposer à gagner du mauvais air auprés de vôtre lict. Il est vray que je ne risquerois pas beaucoup, je suis si accoûtumé à respirer auprés de vous un air empoisonné & tres-dangereux, que je croy que la peste ne me feroit pas de peur. Tout au plus je gagnerois la petite Verolle; assurément elle tiendroit bien, & laisseroit des marques tres-profondes, elle me causeroit des délires, & des transports au cerveau assez frequens, je n'en serois pas quitte pour des années entieres de souffrance; mais avec tout cela elle feroit le plus doux plaisir de ma vie. Du moins voilà les effets qu'a produits en moy ce que j'ay pris de vous jusqu'à present, & je ne raisonne de la petite Verolle que par comparaison à une autre maladie que j'ay gagnée. Si vous avez peine à la deviner, demandés à vostre Medecin quelle elle peut estre, il vous le

le dira bien ſur les ſimptômes que je vous mande, & ce Billet pourra ſervir de Memoire inſtructif pour une Conſultation.

A LA MESME.

LETTRE XXVII.

ENfin, Mademoiſelle, tous vos Miroirs vous aſſurent de ce que je vous avois déja prédit, & vous avez le plaiſir de voir que vous n'eſtes aucunement marquée. Songez que vous me devez le plus beau teint du monde, & que les roſes & les lis, dont il eſt composé, m'apartiennent. J'ay conſervé ces fleurs, je les ay cultivées, ſeroit ce à un autre à les cueillir? Peut-eſtre meſme vous me devez vos yeux, & tous nos cœurs ſçavent aſſez quels yeux ce ſont que les voſtres. Pour voſtre nez, il eſt certain que vous m'avez l'obligation de ce qu'il n'eſt pas groſſi, & il vaudroit autant que vous me le duſſiez entierement. Ne vous offenſez point de ce que je vous preſente un Memoire ſi exact de ce que vous me devez, vous n'êtes pas d'une generoſité qui me puiſſe diſpenſer d'une pareille exactitude, & quoy que toute voſtre Perſonne me ſoit preſentement engagée, je ne ſçay ſi je pourray faire valoir toutes mes pretentions legitimes, & ſi je ne trouveray pas bien des non-valeurs. N'allez pas dire qu'il n'y a tout au plus que le viſage qui me ſoit obligé, & que tout le reſte n'eſtoit point en peril d'eſtre endommagé par la petite Verolle. Le viſage c'eſt tout, c'eſt par le viſage qu'on eſt belle, c'eſt luy qui eſt caution pour tout ce qui ne ſe voit pas, & meſme ſa beauté ſe répand ſur tout ce qui ſe voit; il me ſemble qu'un beau bras n'eſt point beau s'il n'appartient à un beau viſage. Ainſi qui a des droits ſur le viſage, en a ſur tout, & quand meſme les miens ſe borneroient là, ou

que

que l'on m'y réduiroit, je tâcherois à prendre patience; mais aussi comme un visage est propre à bien des choses, je vous avouë que je ne le dispenserois d'aucune des fonctions dont il est capable. Mes menaces ne vous font-elles point de peur, & n'eussiez vous point mieux aimé avoir la petite Verolle tout du long? Vous en eussiez rapporté un Visage qui n'eût rien dû à personne. Cependant ne vous effrayez point, je tâcheray à vous traiter de sorte que vous n'ayez point de regret de n'avoir pas esté gastée par la petite Verolle.

Je suis si genereux que j'ay oublié à vous conter un des plus considerables articles que vous me deviez, & suis réduit à ne le mettre icy que par apostille. Je me voy chargé de la haine de toutes les Belles Femmes qui sçavent que mon remede vous a preservée d'estre marquée. Elles avoient déja fondé de grandes esperances sur vostre petite Verolle, elles pretendoient bien qu'aprés cela il n'y auroit plus rien de divin à vostre Beauté, & que vostre visage aussi bien que le leur ne seroit plus que celuy d'une Belle Mortelle, car il ne vous pouvoit arriver pis que d'en estre réduite-là. Il faudra que je me cache quand vous reparoistrez, toutes ces femmes me veulent autant de mal que si c'estoit moy qui les effaçasse, & ma condition ne seroit pas plus mauvaise quand je serois une fort jolie fille. Comment l'entendez-vous, Mademoiselle? Ne me payerez-vous pas de l'injustice de tout vôtre sexe?

A MONSIEUR D'A...

LETTRE XXVIII.

JE croy, Monsieur, que je feray bien d'en user avec vous sur la mort de Monsieur vostre Beaufrere, comme j'en ay usé avec Madame vostre Sœur. Monsieur son Mary étoit homme de grand merite, fort

fort estimé dans sa profession, elle vivoit fort bien avec luy; mais enfin elle est veuve, & tres-riche, & encore fort jeune. Je n'ay jamais pû determiner si je luy ferois un compliment de condoleance ou de conjoüissance. Selon la bienseance & la coustume, il ne pouvoit pas y avoir de doute, mais selon la verité il pouvoit fort bien y en avoir. Dans cette incertitude je luy ay envoyé pour toute chose un blanc signé. Elle m'a bien entendu, & m'a répondu en ces quatre mots fort spirituellement, à ce qu'il me semble. *Je rempliray vostre blanc signé dans un mois.* Ne voulez-vous pas bien, Monsieur, que je vous en envoye un pareil?

A MONSIEVR DES T...

LETTRE XXIX.

LE mariage de ma Niece dont vous me demandez des nouvelles, nous jette tous dans un embarras tres-ridicule, & pourtant tres-serieux. Je vous reveleray en confidence le secret de nôtre Famille. La petite creature a pris son Mary en aversion, & ne veut point absolument s'acquitter des devoirs conjugaux. Nous ne manquâmes pas le lendemain des Nopces d'aller dire au mary tout ce que la coûtume ordonne qu'on dise de sottises, il nous recût tres-froidement; elle au contraire, je ne l'ay jamais veuë si gaye. Je ne comprenois rien à cela, sinon que je croyois que le chagrin du nouveau Marié vinst des reproches secrets d'une mauvaise conscience, & que la jeune Femme luy insultast: il est pourtant certain qu'elle eust dû en ce cas-là prendre sa part du chagrin. Mais j'estois bien éloigné de la verité, c'est qu'elle estoit ravie d'avoir fait enrager son Mary pendant toute la nuit. Elle a cela d'heureux dans sa bizarrerie, que s'étant mariée contre son inclination, elle se fait un plaisir extrême

trême de s'en vanger, & le succés de ses vangeances luy donne une gayeté qni la rend encore plus aimable. Ma Sœur qui est fort devote, est au desespoir de voir sa Fille se damner, & se damner d'une façon si particuliere, que cela en est encore mille fois plus chagrinant; car assûrément vous trouverez peu de femmes sujettes au peché que fait ma Niéce. Sa Mere luy a fait venir les meilleurs Theologiens de Paris, qui l'ont gravement exhortée à faire l'acquit de sa conscience, & luy ont prouvé sçavamment & par de beaux Passages, qu'il faloit coucher avec son Mary; elle leur a toûjours répondu gayement & follement, que ce n'étoit pas là une affaire qui se dût décider par des Passages; & s'est jettée dans des raisonnemens si burlesques, que ces Messieurs avoient quelquefois de la peine à garder le serieux qu'ils estoient obligez d'avoir. A leurs doctes remonstrances succedent les tendres caresses du Mary, & elle resiste également à ces differentes sortes d'attaques. Il est vray qu'il y auroit plus de sujet d'esperer quelque chose des raisonnemens des Docteurs, que des agrémens du Mary; c'est une figure qui la raffermiroit dans sa resolution quand la Theologie l'auroit ébranlée. Il se rend le plus aimable qu'il peut; le Baigneur & le Parfumeur ont bien travaillé sur sa personne, comme les Docteurs sur l'esprit de Madame, & rien n'a encore réüssi. Au moins a-t-il cela de bon qu'il ne se décourage point, mais je doute que l'on puisse autant esperer de la constance d'un Mary que de celle d'un Amant. Ce qu'il a de plus qu'un Amant, c'est-à-dire, un certain droit à ce qu'il demande, est justement ce qui luy fait tort, il obtiendroit plus aisément ce qui ne luy seroit nullement dû. A cela prés, ne seroit-il pas heureux de se trouver engagé dans une entreprise d'amour, au lieu de languir dans un froid & tranquille mariage?

AU MESME.

LETTRE XXX.

IL faut que je vous avouë le mauvais ſuccez d'un artifice que j'avois pratiqué à l'égard de ma Niéce pour la réduire à ſon devoir. Nous ſçavions qu'elle devoit aller conſulter un certain Aſtrologue Italien, dont une femme de ſes amies luy avoit parlé. Je crus qu'il ne ſeroit pas mauvais de prendre les devans auprés de luy, pour luy faire dire ce qui nous conviendroit. J'allay donc trouver le Charlatan, qui d'abord me proteſta fort qu'il ne diroit rien qu'il ne leuſt dans les Aſtres, mais une petite gratification que je luy offris le fit réſoudre à alterer un peu le texte à l'endroit où le grand Livre du Ciel traite de la deſtinée de ma Niéce. Comme elle a de l'eſprit, je m'imaginay qu'il faloit la tromper avec adreſſe, & je dis à l'Aſtrologue de luy prédire qu'aſſurément elle auroit beaucoup d'Enfans. Je prétendois que ſur cette fauſſe Prédiction elle deſeſperaſt de pouvoir toûjours reſiſter à ſon Mary, & ſe ſoûmiſt aux ordres du deſtin, mais elle a pris la choſe tout autrement que je n'avois préveu. Elle a dit, j'auray des enfans, ce ne ſera pas aſſurément de cet homme-cy : j'en auray beaucoup, je ſeray donc bien-toſt veuve, & delà elle a conclu qu'elle n'avoit pas encore long-temps à combatre & à ſe deffendre, & eſt devenuë d'une opiniâtreté plus invincible que jamais. Cela meſme luy fournit une réponſe pour ceux qui la prennent du coſté de la conſcience, car elle les aſſure qu'elle fera quelque jour penitence de ſon peché: & quand on luy repreſente que peut-eſtre elle y mourra, puiſqu'elle peut mourir avant ſon mary, elle ne fait que ſoûrire avec un certain air de confiance fondé ſur les Aſtres. Cette penitence qu'elle fera avec un ſecond Mary luy plaiſt fort, & elle à l'ame aſſez bonne

 pour

pour avoir beaucoup d'envie d'eſtre bien-toſt en eſtat de faire ſon ſalut. Soyez ſûr que ſelon ſon compte ſa converſion ſera tres-ſincere, & qu'il n'y aura rien qu'elle ne faſſe pour la rendre irreprochable. Elle m'a confié la prédiction, & je luy ay avoüé pour l'en deſabuſer, que j'en eſtois l'autheur, je le luy ay fait dire par l'Aſtrologue même, elle croit qu'on luy veut faire prendre le change, & s'en tient avec une grande foy au premier rapport des Aſtres. Le pauvre Mary ne ſçait plus où il en eſt., & je croy qu'il ira bien-toſt conſulter auſſi quelque Devin ſur la rebellion de ſa Femme. Le Ciel & les Enfers entendront parler de cette affaire-là, je ne ſçay pas comment ils la prendront; il eſt certain que ſur la terre ou n'en feroit quaſi que rire. Les Maris ſont ridicules ſans qu'il y ait de leur faute, dés qu'il plaiſt à leurs Femmes qu'ils le ſoient. En voicy une qui deshonore le ſien par excés de chaſteté, invention toute nouvelle. Ne croyez-vous pas que ce ſont les femmes qui pour ſe vanger de certaines loix incommodes qui leur ont eſté impoſées par les hommes, en on fait d'autres par leſquelles elle tranſportent ſur les hommes le ridicule de leurs propres actions?

AU MESME.

LETTRE XXXI.

C'Eſt une ſource d'évenemens plaiſans que le mariage de ma Niéce. Elle a eſté priſe de vapeurs cruelles, qui luy font meſme avoir des viſions tres-deſagreables, comme des Teſtes de mort, & des Cercueils: tous les Medecins qu'elle a conſultez luy ont ordonné ſon Mary. Elle a d'abord rejetté l'Ordonnance bien loin, & a dit qu'abſolument on luy trouvaſt quelque autre remede. Nous luy avons fait compren-

dre

dre qu'il n'y en avoit point, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'une medecine fust agreable, & que le dégoust mesme qu'elle causoit estoit une marque du bon effet qu'elle devoit produire. Pour moy, je luy offris les soins & les hommages d'un Amant aprés ceux de son Mary, comme ou a coustume de prendre un petit morceau de sucre aprés une medecine pour en perdre promptement le goust. Les vapeurs qui redoubloient ont fortifié nos raisonnemens : & enfin aprés deux ans de mariage est venuë la nuit des Nopces. Le Mary ne se sent pas de joye, trop heureux d'avoir esté pris en medecine, & par Ordonnance de la Faculté. Tout ce qui le fâche, c'est qu'il est un trop bon remede, & que les vapeurs ont cessé trop tost ; il craint de n'estre plus necessaire, & je soupçonne que l'autre jour il s'informa serieusement à un habile Medecin s'il n'y avoit point quelque secret pour donner des vapeurs aux gens qui n'en ont point ; je m'en éclairciray. La petite Femme de son costé est honteuse d'estre guerie, elle a presque regret à la maladie qu'elle n'a plus, & elle ne seroit pas fâchée d'avoir à reprocher à son Mary qu'il ne luy auroit servy de rien ; c'est peut-estre une chose dont elle est incommodée que de le voir en estat de triompher de ses succés, & de faire l'important. De toutes les visions déplaisantes qu'elle avoit, il ne luy est resté que celle de ce Mary, qui malheureusement est plus fixe que celles qu'elle avoit dans ses vapeurs ; & plus difficile à chasser. Cependant elle se croit déja grosse, & faisant reflexion sur son avanture, elle a conçû une plus haute estime que jamais pour son Astrologue. Luy avoir prédit qu'elle auroit beaucoup d'enfans, sans luy prédire de veuvage ! Cela est merveilleux, car dans les dispositions où elle estoit, il n'y avoit nulle apparence, & sans toutes ces Testes de mort, & ces Enterremens qu'elle voyoit, jamais son Mary ne luy eust esté rien. Est-il possible que les Astres en sçachent tant ? Elle voit bien que je la trompois en luy soûte-

nant que j'eſtois l'auteur de la prédiction, & j'en conviens preſentement pour le bien de la choſe. Aſſurément elle va ſe rendre aux étoiles & à ſon Mary, il faut bien avoir des enfans pour contenter les Aſtres qui le veulent. Elle diſoit l'autre jour à une de ſes Amies en luy vantant ſon Aſtrologue, qu'il n'y avoit point d'incredulité qui puſt tenir contre les choſes particulieres & hors de toute apparence, qu'il luy avoit predites. Que cela ſe répande, il n'en faut pas davantage pour renverſer deux ou trois cens teſtes de Femmes, & faire la fortune d'un Charlatan, qui n'y aura contribué que par une fauſſeté qu'on luy a ſuggerée.

A MONSIEUR DE L...

LETTRE XXXII.

JE vous ay promis de vous apprendre des Nouvelles du Mariage de R... Je ne ſçay ſi j'eſtois prévenu, & ſi je me ſuis figuré qu'il eſtoit effectivement, comme je croyois qu'il duſt eſtre, mais je l'ay trouvé embaraſſé, & preſque honteux d'eſtre marié. Il a raiſon, il perd toute la gloire des bravades qu'il avoit faites ſur le chapitre des Femmes & d'une infinité de plaiſanteries qu'il avoit debitées contre le mariage. Il nous en a voulu faire encore quelques-unes, mais de bonne-foy il les a faites de ſi mauvaiſe grace, & d'un ton ſi humilité, que nous avons eu pitié de luy. Le voilà convaincu d'eſtre fragile, & plus fragile qu'un autre; il ruine ſa fortune pour une petite figure, jolie à la verité, mais qui n'en aura peut-eſtre pas grande reconnoiſſance. Pourquoy auſſi déclamer contre les Femmes avant ſoixante ans? encore ſeroit-il de bonne heure. Pourquoy faire profeſſion de ne les eſtimer pas quand on ſent qu'on les peut aimer? Ce n'eſt pas par l'eſtime qu'on y eſt pris ordinairement, il ne

il ne leur importe pas beaucoup ſi les reflexions qu'on fait leur ſont contraires, pourveu que le tempérament de ces Raiſonneurs là leur ſoit favorable. Si j'eſtois en la place de R... & que je me fuſſe autant engagé d'honneur que luy à ne me point marier, je haïrois bien une jolie perſonne de l'avoir épouſée. La condition du pauvre R... eſt d'autant plus fâcheuſe qu'afin qu'il puiſſe ſe ſauver à l'égard du public, il faut que la Dame ſoit une Heroïne en toutes façons. Elle a de la beauté, mais il luy faut encore bien de l'eſprit; il n'en ſera pas quitte comme les autres pour eſtre deshonoré ſi elle a des galanteries, il le ſera meſme ſi elle n'a pas de l'eſprit comme un Ange, & ſon honneur y eſt également intereſſé. Je ſerois bien faſché d'eſtre obligé à garantir tant de perfections dans une Femme. Auſſi le meſme chagrin où ſeroit un autre qui apprendroit de la ſienne quelque hiſtoire peu agreable, il l'a quand il n'entend pas loüer Madame de R... autant qu'il voudroit. Connoiſſez-vous un homme plus marié que celuy là? S'il faut qu'elle regarde d'un œil de pitié quelqu'un des Amans qu'elle ne manquera pas d'avoir, quel ridicule pour le Mary, double, triple, centuple du ridicule commun! Quelle gréle de plaiſanteries! Je fremis de la ſituation où il eſt. Mon cher Amy, ne perdons jamais le reſpect pour les Femmes en general, ny pour le Mariage, ny pour toutes les choſes auſquelles elles peuvent s'intereſſer. Nous ſommes trop expoſez à leur vangeance.

A MONSIEUR DE B...

LETTRE XXXIII.

VOyons ſi vous ne prendrez point pour une Fable ce que je vais vous conter. Un Homme dont la Femme avoit quelques galanteries, devint cruellement gou-

teux, & un beau jour il luy parla à peu prés en ces termes. *Vous ſçavez, Madame, que je ſuis aſſés aiſé à vivre, juſqu'icy je ne vous l'ay pas fait remarquer, mais c'eſt en quoy je l'ay eſté davantage. Vous jugez bien que j'ay dû voir ce qui ſe paſſoit entre vous, & tels & tels*, qu'il luy nomma. *Ah! Monſieur*, s'écria la Dame en rougiſſant & d'un air fort embaraſſé, *on vous a fait de mauvais raports. Laiſſez moy dire*, reprit-il, avec le flegme que vous voyez à Auguſte dans cette belle Scene qu'il a avec Cinna au commencement du cinquiéme Acte, & en effet celle-cy y reſſemble aſſez. *Je ſçay donc toute voſtre hiſtoire, j'y joüe un perſonnage aſſez conſiderable pour la ſçavoir: ce n'eſt pas là de quoy il eſt queſtion. Juſqu'à preſent vous avez ſuivy le grand chemin des jeunes Femmes, je ne le trouve pas étrange, je m'y eſtois bien attendu. Mais vous faiſiez grace à vos Amans lorſque vous aviez un Mary qui ne leur euſt peut-eſtre cedé ſur rien; je ne doute pas que vous ne leur ayez fait valoir cette préference que vous leur donniez, & que vous n'ayez eu l'Art de mettre dans vos faveurs un certain air de dignité qui vous attiraſt toûjours de la conſideration. Maintenant cela ne ſe peut plus, me voicy accablé de gouttes, vos Amans croiront vous eſtre devenus neceſſaires, vous n'avez plus de Mary dont vous leur puiſſiez faire un ſacrifice, ils vous manqueront de reſpect, ils vous traiteront comme la femme d'un gouteux, je ne ſçaurois vous en dire davantage. Songez-y, vous romprez ces ſortes de commerces, ſi vous m'en croyez, ils ne vous conviennent plus. Le conſeil que je vous donne ne peut jamais eſtre plus deſintereſſé; je ſuis gouteux, je ne prens plus de part aux affaires de ce monde.* Elle voulut répondre & nier encore, mais il n'en fit que rire, & l'envoya penſer bien ſerieuſement à ce qu'il luy avoit dit. Sçavez-vous ce qui en eſt arrivé? On a honneſtement donné congé à tous ces beaux Meſſieurs qui avoient pris d'autres eſperances, & effectivement je croy que c'eſt icy pour la premiere fois que la goute d'un Mary a vuidé la Maiſon d'Amans; ſelon les apparences il en alloit pleu-

voir

voir dans celle là. Voilà de ces évenemens qu'il est impossible de deviner. Les interessez ne se fussent pas avisez de faire des vœux pour la santé de ce Mary ; elle leur estoit pourtant necessaire. Si vous me demandez comment j'ay sçû cette avanture, il est certain que dans un Roman j'en serois quitte pour mettre quelqu'un derriere la tapisserie, mais quand je vous verray, je vous diray quelque chose de meilleur que je ne veux pas vous écrire. Je ne sçay quel effet cela fera sur vous, pour moy, j'admire le bon sens extraordinaire du Mary. Tant que sa Femme n'a eu à son égard que les fonctions de Femme, il a souffert qu'elle se soit partagée, elle n'en valoit pas moins ; mais il devient infirme, il a besoin que sa Femme devienne sa Garde, une Garde ne fait pas bien son devoir si elle est partagée, il trouve moyen de joüir seul de sa Femme lors qu'il la réduit à prendre cette qualité. Il s'en ressaisit, non par le caprice ordinaire de la jalousie, mais par de tres-solides raisons qu'il seroit à souhaiter que tous les Maris attendissent pour enlever leurs femmes au Monde galant. On seroit assez équitable pour les leur ceder quand ils auroient ces raisons à dire, mais en verité on ne peut pas se rendre à celles qui les font agir ordinairement ; aussi paroist-il assez par l'experience qu'on n'y a pas beaucoup d'égard. A l'heure qu'il est, la Dame dont je vous parle passe les journées au chevet du lit de son Mary, & j'ay conçû une telle estime pour luy, que je croy qu'il se fait conter par la Belle les particularitez de ses amours, & qu'il s'en réjoüit avec elle,

A MONSIEUR DE S...

LETTRE XXXIV.

JE m'eſtonne que vous ſoyez ſurpris de ma rupture avec Madame d'H... vous ne ſongez donc point à l'horrible infidelité qu'elle m'a faite, vous ne ſongez point qu'elle s'eſt miſe dans le jeu. Cette maudite Baſſette eſt venuë pour achever de dépeupler l'Empire de l'Amour qui eſtoit déja en aſſez mauvais eſtat, c'eſt le plus grand fleau que la colere celeſte luy puſt envoyer. Combien de gens qui avoient reſiſté à la maladie de l'Hombre, ſont emportez par la Baſſette? Madame d'H... eſt malheureuſement de ce nombre. Dés que ce jeu parut, mon amour s'alarma, car les Amans, comme vous ſçavez, ſont bien delicats. J'eus des preſſentimens funeſtes, je priay la Dame de me faire des ſermens qui me raſſuraſſent ſur la Baſſette, je luy fis prononcer contre elle des malédictions qui vous feroient dreſſer les cheveux á la teſte, ſi j'oſois vous les repeter, & huit jours aprés la voilà qui prend pour la Baſſette une paſſion demeſurée; on ne la trouve plus que dans un Cercle infernal, où une douzaine de Démons, & autant de Furies avec un viſage enflâmé, & des yeux ardens, ſont attentifs à une eſpece d'operation magique qui s'y paſſe devant eux; n'y euſt-il que la laideur dont elle va eſtre, il auroit bien falu l'abandonner. Vous ne reconnoiſtriez pas ſon teint qu'elle avoit ſi beau. Quinze jours de Baſſette l'ont plus broüillé, & y ont fait entrer plus de jaune que n'auroient fait quinze enfans, ou quinze années, & ce jeu-là peut eſtre appellé l'Art de vieillir en peu de temps. J'ay eſté la voir à des heures où je n'avois point à craindre de trouver la Baſſette chez elle, elle eſtoit ſeule effectivement; mais elle avoit des jeux de Baſſette devant elle, & méditoit profondement ſur la ſuite des Cartes.

Cartes. Elle me regardoit d'une veuë égarée, & il ne sortoit de sa bouche que des *Alpiou*, & des *sept & le va*; quels mots en amour! Jugez s'il y auroit une constance qui pust estre à l'épreuve de tout cela; j'aurois mieux aimé que l'on m'eust donné un Rival que j'aurois fait enrager en cent manieres, mais comment me vanger de la Bassette? Il luy faut ceder ce que j'aime sans esperer de m'en pouvoir ressentir. Voilà ce qu'il y a de plus cruel au monde. Tout ce que je puis faire, est de prendre pour mon Rival un certain homme d'assez mauvaise mine jusqu'à present inconnu, qui vient tailler chez Madame d'Her... & qui en reçoit tous les matins des Billets, par lesquels elle s'assure de luy pour l'apresdisnée. Il est bien fâcheux d'avoir à prendre cet homme-là pour son Rival. Mais enfin c'est toûjours quelqu'un à qui on peut faire un tour, quand on sera de mauvaise humeur, & cela vaut mieux que rien.

AU MESME.

LETTRE XXXV.

JE suis vangé de Madame d'H... Elle a fait de grosses pertes qui l'ont épuisée, & même elle s'est si bien échaufée la poitrine au Jeu, que son Medecin vient de la condamner au lait d'Asnesse. Malade & sans argent elle songe à me rappeller, sa maison est redevenuë fort tranquille, & si je veux, les deux personnes qui y seront les plus assiduës, seront l'Asnesse le matin, & moy le soir. Mais je délibere quelquefois si je dois renoüer; c'est une teste qui a tourné dés que la Bassette s'est presentée à elle, elle m'a planté là avec une legereté & une promptitude merveilleuse, & si je luy retrouve plus de calme dans l'esprit, elle le doit au lait d'Asnesse. En verité je suis fort blessé de cette

idée-là. Elle fuſt donc devenuë tout-à fait folle s'il n'y euſt point eu d'Aneſſes au monde. Pour ſa beauté, il eſt certain que ſans leur ſecours, c'en eſtoit fait. J'aurois aſſez d'inclination à attendre qu'elle ſe fuſt entierement rétablie, & que le lait de cette pauvre beſte ſe fuſt changé aux lis & aux roſes dont ſe compoſe le viſage d'une Déeſſe, mais s'il faut qu'elle ſe chagrine de ce que je ne retourne pas vers elle au premier ordre, le lait d'Aſneſſe ne luy profitera point; ainſi je croy aprés tout que ce ſera bien fait de travailler à la remettre de concert avec ce charitable Animal, qui n'y a pas tant d'intereſt que moy. Si nos ſoins réüſſiſſent, elle redeviendra fort aimable, ſur tout quand les idées douces le l'amour auront repris leur place dans ſon eſprit, & en auront chaſſé l'agitation ridicule que la Baſſette y produiſoit.

A MADEMOISELLE D'HER...

LETTRE XXXVI.

J'Apprens que vous eſtes bien embaraſſée, ma chere Couſine, & que vous n'avez guere de ſujet de l'eſtre. Où eſt, je vous prie, la difficulté? Mr le Marquis de la F... veut vous épouſer ſecretement, & voſtre vertu ne s'accommode pas de ce party-là. Vous voudriez qu'il y euſt trois Bans prononcez haut & clair, enſuite des Fiançailles dans les formes; & puis des Nôces où tous les Parens vinſſent dire des ſottiſes; ma foy je croy que vous vous moquez. Il y a bien d'honneſtes Perſonnes qui ſe marient ſur une ſimple Promeſſe, quelquefois ſur des Lettres aſſez ſujetes à interpretation, quelquefois ſur rien; à la maniere de l'Age d'or, où l'on ne ſçavoit ny lire ny écrire, & où il falloit bien que l'on ſe paſſaſt de Contract. Pour vous, vous aurez Contract & Preſtre,

que

que vous faut il davantage? Si l'affaire me regardoit, je trouverois que ç'en seroit trop. Voulez-vous que la ceremonie pour estre dans toute son étenduë, mette en peril dix mille livres de rente, qu'il en couteroit à Monsieur de la F... à qui sa vieille folle de Tante qui vous hait à la mort, pourra joüer un tour, si elle sçait qu'il vous ait épousée? C'est un raffinement de vertu bien surprenant que d'avoir peur d'un Mariage secret; & au contraire, avec cette vertu que vous avez, vous ne devriez jamais vous résoudre à estre timpanisée trois fois de suite à haute voix dans une Eglise, où l'on apprendroit à tout le monde, qu'en tel temps vous rendriez Monsieur tel, Maistre de vostre personne. Comment pourriez-vous vous montrer aprés cela? Comment soûtenir les regards des honnestes Gens, qui sçauroient à point nommé les actions libertines que vous auriez dessein de faire, ou que vous auriez faites? Ayez plus de pudeur, ma chere Cousine vous ne sçavez peut-estre pas de quoy il est question, & delà vient que vous auriez tant d'envie de n'en pas faire de mistere: mais si vous le sçaviez une fois, je ne croy pas que vous voulussiez que personne vous en crust capable; sur tout je ne croy pas que vous en pûssiez faire la confidence à un personnage aussi venerable qu'un Prestre, vous ne la feriez sans doute qu'à Monsieur le Marquis, parce qu'il seroit l'homme du monde le mieux disposé à vous pardonner vos foiblesses. Trouvez donc bon que l'on vous redresse un peu sur cela, & qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriez avoir d'être mariée au vû & au sçeu de tout le monde. Vous serez Madame de la F... & on vous apellera Mademoiselle d'Her... Vous serez encore de l'aimable troupe des Filles, qui paroîstront vos pareilles, & le seront peut estre. Vous pourrez n'entendre point certaines choses que des indiscrets disent quelquefois, & il vous sera permis d'en rougir: au lieu que si vostre Mariage estoit déclaré, il faudroit que vous prissiez un air un peu moins innocent, & plus

 capable.

capable. Enfin vous conſerverez toutes les minauderies de Fille ; cela ſera delicieux pour vous, car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons, & comment ne les aimeroit-elle pas ? On dit qu'aſſez ſouvent elle leur doit tout ce qu'elle eſt. Vous pourrez les mettre en uſage à l'égard de Monſieur de la F... même, vous ſerez une demy-Fille pour luy ; & tant que vous ne porterez pas ſon nom, il vous reſtera quelque ſorte de droit d'eſtre un peu plus compoſée, & plus réſervée à ſon égard. Voilà des ragouſts de vertu que je vous propoſe, qui aſſurément doivent vous tenter. Mais, ma chere Parente, ce qui décide l'affaire bien plus ſolidement, c'eſt la ſucceſſion de la vieille Tante qu'il faut conſerver ; vous aurez dix mille livres de rente de plus, pour ne point porter pendant quelque temps le nom de Marquiſe de la F... quoy que vous en faſſiez les fonctions. Je croy, Dieu me pardonne, que d'autres accepteroient ce party, meſme à condition de faire toute leur vie les fonctions de Marquiſe de la F... ſans en porter jamais le nom.

A LA MESME.

LETTRE XXXVII.

SAns mentir, ma chere Parente, je vous tiens trop heureuſe dans voſtre petit Mariage clandeſtin. De l'humeur dont vous eſtes, vous n'auriez jamais tâté de la galanterie, & en voilà pourtant une, du moins façon de galanterie, où avec toute voſtre vertu vous ne laiſſez pas de vous trouver embarquée. Vous ſçavez de quel prix & de quel agrément eſt la difficulté de ſe voir, & la neceſſité d'y apporter beaucoup de précautions. Vous avez le plaiſir de recevoir quelquefois dans voſtre chambre un homme que vous avez attendu toute la journée, que vous avez quelquefois craint

craint qui ne puſt ſe débaraſſer des obſtacles qu'il rencontreroit, à qui vous avez laiſſé une porte entre-ouverte de voſtre propre main, & ce qui me paroiſt charmant, un homme qui entre ſans bruit, qui marche doucement, & ne fait point le Maiſtre de la maiſon. C'eſt eſtre née coiffée que de ne ſe point départir de cette ſevere ſageſſe dont vous faites profeſſion, & d'éprouver ces ſortes de delices, c'eſt à dire, de raſſembler tous les agrémens de la vertu & du libertinage. Craignez ſeulement que la vieille Tante ne meure; il vous en reviendroit dix mille livres de rente; mais dix mille livres de rente ne valent pas ce que vous perdriez Mr le Marquis & vous en ceſſant d'eſtre contraints. Le Mariage clandeſtin eſt le moins Mariage, & par conſequent le meilleur; vous ne ſerez que trop toſt en plein Mariage, où vous aurez le loiſir de regréter voſtre premier eſtat: alors vous connoiſtrez la langueur, l'ennuy, les bâillemens reciproques, & tous les autres fruits de l'entiere liberté; & vous voudriez de tout voſtre cœur avoir reſſuſcité la vieille Tante. Pourroit elle jamais croire qu'elle fuſt ſi utile à une perſonne qu'elle aime auſſi peu que vous? Elle ſe pendroit ſi elle le ſçavoit. Je fais reflexion ſur cela qu'il ne faut point vieillir; quand on eſt vieux, on eſt toûjours attrapé par les jeunes gens de quelque maniere que ce ſoit. Cette pauvre bonne Femme, qui ne vous veut que du mal, vous fait entrer pendant ſa vie dans un commerce de galanterie dont vous ne meriteriez par les plaiſirs, & apres ſa mort pour continuer toûjours d'eſtre voſtre dupe, elle vous laiſſera dix mille livres de rente. La voilà bien.

A M. LE MARQUIS de la F...

LETTRE XXXVIII.

VOstre avanture, monsieur, ou plûtost celle de Madame la Marquise de la F... est toute des plus plaisantes à mon sens. On a pris tous les soins & toutes les précautions du monde pour cacher une grossesse, jamais Fille n'a plus souffert que ma pauvre Cousine; enfin la Nourrice est arrestée, le voyage se fait à la Campagne sous des pretextes qui avoient épuisé tout vostre esprit, & voilà deux Garçons qui viennent au monde, & qui déconcertent toutes vos mesures. Ils sont tous deux resolus à séjourner en ce monde-cy; une seule Nourrice ne leur peut suffire, & la necessité d'en trouver une seconde évente le secret dans tout le Village; voilà le plus burlesque malheur qui vous pust arriver. Ne deviez-vous pas songer aussi qu'un Mariage clandestin n'est pas comme un Mariage ordinaire, & que les Enfans s'y font deux à deux? Si le Roy vouloit beaucoup peupler son Royaume, il n'en permettroit pas d'autres, je croy mesme qu'on ne verroit quasi plus naistre de Filles; vous n'en aurez apparemment qu'aprés la mort de Madame vostre Tante, & alors aussi vous n'aurez qu'un Enfant à la fois, mais jusque-là il faut que la vertu du Mariage clandestin opere. Vostre secret estant en peril par la fecondité inesperée de Madame de la F... vous avez parfaitement bien fait de prendre les dévants auprés de Madame vostre Tante, & de luy faire dire qu'il estoit arrivé une petite avanture à Mademoiselle d'Her... avec le Chevalier... Elle croit ce conte d'autant plus aisément qu'elle hait beaucoup la Demoiselle, & estant une fois prevenuë, elle ne luy fera de sa vie l'honneur de croire qu'elle puisse estre mariée avec vous. Il n'y a que la pauvre Marquise qui est à plaindre, il faut que sa pudeur se fasse bien à la fatigue, Mariage clandestin, deux

deux Enfans à la fois, bruit d'une galanterie avec le Chevalier... bruit qui sera reçû peut-estre chez de certaines gens; voilà bien des affaires à soûtenir. Il y a quelque Demon malicieux qui en veut aux personnes qui se piquent de sagesse, c'est luy qui luy joüe de ces sortes de tours-là; il est vray aussi qu'il est fort redouté, & qu'on ne s'expose guere à sa colere. Que sert à ma Cousine toute sa pruderie? Ne la voilà-t-il pas deshonorée par le Chevalier... qui n'y a pas grand'-part, & qui pourtant vain comme il est, aidera de tout son pouvoir à l'Histoire quand il viendra à la sçavoir? Si j'estois en vôtre place, je craindrois que par l'experience, la Marquise de la F.., ne vinst à se dégoûter de la vertu. Il est vray pourtant que comme c'est principalement à elle qu'elle doit vostre cœur, elle aura plus de peine à cesser de l'aimer.

A MADEMOISELLE D'HER...

LETTRE XXXIX.

VOstre Mary se plaint de vous, & trés-serieusement, & il a raison. Il dit que vous ne joüez plus bien le personnage de Fille, & qu'il est aisé de s'apercevoir que vous avez eu deux enfans; qu'à d'autres qui en ont bien eu autant, il n'y paroist point du tout, & qu'il veut vous mettre à leur écôle pour vous apprendre à vivre. Je voy bien que depuis le bruit qui a couru de vostre avanture, vous estes bien-aise qu'on vous croye mariée; mais serieusement que vous importe? Vous n'avez plus d'honneur, c'est celuy de vostre Mary, & de là vient qu'il y a assez de Femmes qui ne se méttent en peine de rien, parce que ce qu'elles font est plus sur le compte de leurs Maris, que sur le leur. Mais on ne sçait si vous en avez un? On le sçaura quelque jour; & en attendant, si j'estois en vostre

tre place, je prendrois plaisir à joüir des avantages d'une réputation douteuse, à entrer également parmy les Femmes de bien qui vous croiront mariée, & parmy les Coquettes qui ne le croiront pas. Vous serez de ces deux mondes differens si vous voulez, jusqu'à la déclaration de vostre Mariage; car quand vous en serez une fois venuë là, & que vous aurez repris tous les dehors de la vertu, les Coquettes ne voudront plus de vous, & assurément vous y perdrez; leur monde est le plus joly. Si vous estiez charitable, vous songeriez qu'à l'heure qu'il est, il y a quelques personnes tendres & fragiles qui se flatent que vous n'estes point mariée, & qui sur vostre exemple se consolent d'une fecondité qui n'a peut-estre pas esté si grande que la vostre; ne leur enviez point cette consolation, en donnant trop à entendre que vous estes la Marquise de la F...? on le croit déja assez, & on est assez disposé à vous rendre justice. Le Chevalier... luy-mesme, à qui Mr le Marquis s'estoit avisé de donner les deux enfans, quoy qu'il ait esté d'abord assez flaté de ce bruit, & qu'il l'ait receu avec toute la modestie capable de le confirmer, n'a pourtant osé s'y joüer long-temps: il a fait reflexion que la chose ne seroit pas toûjours douteuse, que vous ne vous gouverniez pas de sorte que sa vanité pust tirer quelque profit de ce bruit à la faveur de l'ambiguité de vostre conduite, & qu'il viendroit quelque éclaircissement fâcheux pour ceux qui ne se seroient pas assez défendus d'adopter les enfans d'autruy; il a donc pris le party de nier de la bonne sorte, & du vray ton dont on nie ce qu'on ne veut pas qui soit crû. Reposez vous sur l'opinion qu'on a de vous, & ne vous mettez point en peine d'y aider. Vous estes bien-heureuse que malgré vos imprudences d'honneur, la vieille Tante une fois frapée, & frapée agréablement de vos pretendus amours avec le Chevalier... ne se soit pas avisée de craindre que vous fussiez sa Niéce; mais n'en faites pas trop, soyez encore quelque temps sans vous piquer trop de vertu, aprés quoy vous

vous vous en donnerez tant qu'il vous plaira. Ce ſera une belle choſe à voir quand vous aurez lâché la bride à toute voſtre ſageſſe !

A MADEMOISELLE DE V...

LETTRE XL.

DEpuis trois jours, Mademoiſelle, je ne fais que penſer à la queſtoin ſur quoy vous m'avez fait l'honneur de me conſulter, & je ne trouve que des habillemens, ou qui vous orneront, ou que vous ornerez ; mais beaucoup plus de cette derniere eſpéce. Je vous avouëray cependant qu'il y en a qui vous ſiéront mieux les uns que les autres. Je ne ſuis point d'avis qu'on vous peigne en Amazone, vous avez l'air trop doux ; je ne ſuis point d'avis non plus qu'on vous peigne en Bergere, vous avez l'air trop fier ; j'ay imaginé un habillement qui n'a aucun des inconveniens qu'on pourroit trouver aux autres, il faut qu'on vous peigne en Iroquoiſe. Si vous ne ſçavez pas quelle ſorte d'habillement c'eſt, informez-vous-en, on vous le dira. Il eſt vray que cet habillement là eſt difficile à ſoûtenir, & qu'il y auroit bien peu de Femmes qui y paruſſent avec avantage ; mais ne vous mettez pas en peine, je vous répons qu'il vous ſiéra bien. Il eſt fort galant, & en meſme temps fort ſimple, deux choſes qu'on a de la peine à faire rencontrer dans un meſme habit ; ces Iroquoiſes entendent bien comment il faut ſe mettre. Il m'eſt venu une petite imagination qui pourra ſervir à orner le Tableau, c'eſt que comme les Iroquoiſes auſſi bien que Meſſieurs leurs Maris, mangent volontiers de la chair humaine, il ne ſera pas mal de mettre devant vous une douzaine ou deux de cœurs, dont vous mangerez quelqu'un par maniere d'amuſement : cela s'accordera avec la figure d'Iroquoiſe que vous au-

rez, & avec vostre caractere. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'ay pû imaginer de plus galant & de plus convenable ; je vous avoüeray que je suis fort content de l'invention, qui est particuliere, & je croy que vous le serez aussi quand vous y aurez bien pensé.

A LA MESME.

LETTRE XLI.

JE ne disconviendray point, Mademoiselle, qu'aprés la figure d'Iroquoise que j'avois imaginée pour vous, la plus convenable ne soit celle de Flore que vostre Peintre vous donne. Vous estes bien digne de l'Empire des Fleurs, & nous autres nous serions bienheureux si vous vouliez vous en contenter, & ne regner que sur les Roses & les Violetes. Ne fera-t-on point paroistre dans le Tableau le Zephire vostre Amant ? Vous devez-vous en accommoder assez, il n'est propre qu'à des fonctions legeres & qui ne vous alarmeront pas ; le plus grand desordre qu'il vous causera, sera de mesler un peu vos cheveux, tout au plus de faire voltiger vostre Robe, & de se glisser adroitement entre elle & vous ; mais comme cela se fera sans scandale, & qu'il n'y paroistra presque pas, je ne croy pas que vous le trouviez mauvais. Enfin puisque vous dites souvent que vous n'aimez pas les Amans si solides, le Zephire sera justement vostre fait. Cependant quand vous aurez tasté quelque temps d'un Dieu si frivole, j'espere que vous en reviendrez aux simples Mortels, quoy qu'ils soient un peu plus grossiers. J'ay bien envie de sçavoir comment vostre Peintre reüssira à vostre Portrait, son entreprise est hardie ; il y a tant de graces sur vostre visage qu'il faudroit faire un Portrait de chacune en particulier : en faire un pour la douceur : un autre pour la fierté : un pour la simplicité qui

est

eſt dans voſtre air : un autre pour la fineſſe qui y brille. Mais de pretendre les peindre toutes enſemble, douceur, fierté, ſimplicité, fineſſe, & tout le reſte, je ne croy pas que cela ſe puiſſe ; je ne ſçay ſeulement par quel hazard la nature a pû faire un mélange ſi heureux, ny comment dans voſtre Perſonne, elle a ſi bien proportionné la doſe de chaque agrément. Elle ſeroit bien empeſchée à en faire autant une ſeconde fois. Un Peintre y aura encore bien plus de peine ; quand il ſongera à attraper un de ces agrémens délicats que vous avez, un autre luy échapera : ſon pinceau en laiſſera paſſer aſſeurément quelques-uns ſans les repreſenter, au lieu que mon cœur n'en laiſſe paſſer aucun qui ne ſoit vivement ſenty. Il n'y a que luy au monde qui tienne un compte exact de tous vous charmes, mais cet employ là eſt un peu dangereux.

A LA MESME.

LETTRE XLII.

NE l'avois je pas bien dit qu'il y auroit une partie des beautés de voſtre viſage qui ne ſe laiſſeroient point peindre ? Je les connois, elles ne ſont pas ſi aiſées à gouverner, & il s'en faut bien que l'on ne faſſe d'elles ce que l'on veut. Cependant on dit que voſtre Peintre vous fait extrémement valoir l'effet qu'a produit voſtre Portrait qui a eſté veu chez luy ; & qu'il prétend qu'il eſt le plus beau du monde, parce qu'en le voyant, Mr l'Envoyé de... eſt devenu amoureux de vous. Ce n'eſt pas une grande merveille, un Allemand auroit grand tort s'il ne ſe rendoit à la dixiéme partie de vos charmes, & s'il faloit que vous les employaſſiez tous contre luy. Le voilà fort aſſidu auprés de vous, & fort épris : vous n'auriez qu'à faire porter voſtre Portrait dans toutes les Cours de l'Europe, & vous

vous verriez venir de toutes parts des Envoyez qui ne seroient que pour vous ; au lieu que celuy-cy estoit venu d'abord pour des Negotiations qu'à la verité il pourra bien oublier depuis qu'il vous voit. J'entens parler de quelque dessein qu'il a de vous faire Madame l'Envoyée, je vous declare qu'en ce cas-là je feray voir vostre Portrait aux Ambassadeurs de Maroc, afin qu'ils vous demandent pour le Roy leur Maistre, & que cela fasse une diversion. Vostre beauté est si fort de tous les Païs, que je ne doute point qu'elle ne fist le mesme effet sur les Africains que sur les Allemands. Ne prendriez-vous point plaisir à aller faire enrager tout le Serrail du Roy de Maroc, & à luy rendre trois ou quatre cens Femmes inutiles ? Vous aimez à faire des malices, celle-là seroit assez jolie ; il vaudroit toûjours mieux prendre ce party-là, que d'aller se faire Allemande de gayeté de cœur.

A LA MESME.

LETTRE XLIII.

A Quoy sert de feindre ? Je ne suis point fâché du petit accident qui vous est arrivé à la Chasse. Il vous servira à vous faire voir que la chaste Diane ne veut point de vous. Il est assez honteux qu'une si sage Déesse vous rebute ; mais enfin depuis Calisto, qui fut malheureusement découverte à un bain pour n'estre pas d'une taille irréprochable, Diane a pris résolution de ne plus recevoir à sa suite de jolies Nimphes, parce qu'elle les croit toutes sujettes à caution ; elle ne vous a point acceptée, & elle vous a fait sentir que vous ne luy conveniez pas. Venus d'un autre costé, qui n'est pas si vertueuse & si farouche, vous tend les bras d'une maniere riante & agreable. Vous n'aurez point à craindre avec elle des cheutes de cheval, ny des meurtrissures

ſures univerſelles : il pourra cependant arriver qu'elle vous fera quelquefois auſſi garder le lit ; il y a de la peine par tout, mais du moins quand vous garderez le lit de par Venus, elle vous aura fourny d'avance de quoy vous conſoler ; au lieu que quand Diane vous auroit donné tous les Liévres de ſon Empire, aſſurément vous ne ſeriez pas payée de l'incommodité que vous ſouffrez preſentement. Abandonnez donc ce meſtier-là, ſi vous m'en croyez, vous y eſtes trop peu propre. Je voudrois que vous euſſiez pû voir comment vous vous prepariez à la Chaſſe, ce malheureux jour que vous y allaſtes. Vous aviez raſſemblé toutes vos graces naturelles & acquiſes ; vous aviez pris un air vif, animé, & tout-à-fait aimable ; vous aviez redoublé l'éclat de vos yeux, comme s'il euſt eſté queſtion de tout cela pour prendre un Liévre. C'eſt que vous ne connoiſſez qu'une ſorte de Chaſſe, & que vous vous imaginez que ce qui vous a réüſſi avec les hommes, vous doit réüſſir auſſi avec les beſtes. Contentez-vous de la premiere ſorte de captures, n'entendez que celle-là. D'une Converſation où vous aurez pris tout ce qu'il y aura eu de gens de merite, on ne vous rapportera point dans un Caroſſe toute meurtrie & toute briſée, comme on fit l'autre jour de cette maudite Chaſſe, où vous ne priſtes rien.

A LA MESME.

LETTRE XLIV.

JE ne doute pas, Mademoiſelle, que ce ne vous ſoit une grande conſolation dans voſtre mal d'avoir un Medecin auſſi appliqué que... Il ne s'eſt pas contenté de voir tout le coſté ſur lequel vous eſtiez tombée, il a voulu abſolument qu'on luy montraſt l'autre auſſi, pour voir s'il n'y avoit point de meur-

trisseures par contre-coup, & Dieu mercy il n'y a rien trouvé; mais enfin cela est toûjours d'une grande exactitude. Pour moy, je conseilleray à toutes les jeunes & jolies personnes de prendre ce Medecin-là. Je ne sçay quelle récompense il aura pour avoir guery vos blessures, mais je tiens que de les avoir veuës, c'est déja une récompense suffisante. Je m'informeray à luy de quelques particularitez touchant vostre personne, dont je croy qu'il n'y a point d'autre mortel qui puisse parler. Apparemment vous ne l'avez pas obligé fort étroitement au secret, vous estes trop belle pour cela; & l'y eussiez vous obligé le plus étroitement du monde, vous estes trop belle pour que le secret vous deust être gardé. Ce n'est pas pourtant que j'aye besoin de la relation d'un témoin oculaire, je n'ay qu'à voir la Venus de Medicis, & m'imaginer vos habits sur cette admirable Figure; vous voilà. J'ay appris une chose que je vous avoüe que je n'eusse jamais cruë; je ne m'attendois point, que dans les endroits écorchez, il y deust jamais revenir une aussi belle peau que celle qui y estoit, car la nature pouvoit-elle rencontrer si bien deux fois de suite à faire une peau? Cependant on m'assure que la seconde est tout aussi belle qu'estoit la premiere: vous avez une beauté bien opiniâtre, & bien à l'épreuve de toutes sortes d'accidens. Je croy, Dieu me pardonne, que si vous aviez perdu un œil, il vous en reviendroit à la place un autre aussi beau. Faites desormais tout ce qu'il vous plaira, Mademoiselle, retournez à la Chasse, montez à cheval, tombez en, il n'y a à craindre que pour vostre vie, vostre beauté est en seureté tant que vous vivrez. S'il vous estoit resté de cet accident-cy des balafres & des cicatrices, qui doute qu'elles n'eussent eu leur agrément?

A MON-

A MONSIEUR DE F...

LETTRE XLV.

J'Ay passé dans mon petit Voyage par le Gouvernement de nostre Amy Saint... & il m'a prié de vous donner de ses nouvelles. Vous allez estre surpris d'apprendre que fait comme vous le connoissez, il est l'Adonis de toute la Ville: & ce qui m'en plaist, c'est qu'il est assez naturel pour en estre surpris luy-mesme. Toutes les Femmes éblouïes de l'éclat de sa dignité, luy font les yeux doux; & comme il n'avoit point du tout esté gâté par celles de Paris, il rit de tout son cœur de se voir devenu tout à coup les delices de toutes les Belles. Il y a dans la Ville un certain homme qui fait le beau, & qui sans cela le seroit assez, il mettoit à mal tout ce qu'il trouvoit avant l'arrivée de Mr le Gouverneur: mais depuis ce temps-là on ne fait plus que médire & que plaisanter du bel homme, afin d'encourager l'affreux Gouverneur à ne le pas craindre. Il joüe dans tout cela un fort bon personnage, l'amour ne luy a jamais esté rien, sa passion dominante est la raillerie, & il ressemble autant à une Singe par dedans que par dehors. Ces Femmes font des pas vers luy, & il recule fondé sur sa laideur, qui ne luy permet pas, dit il, de porter ses regards ny ses pensées sur de si belles personnes; & il leur avouë avec une ingenuité affectée qu'il n'y a jamais eu que Madame la Gouvernante, qui est encore plus laide que luy, dont il ait pû obtenir quelque chose. Sur cela on luy tient des discours generaux contre la beauté des hommes, & on prétend mesme qu'une fort jolie Creature ayant esté assez naïve pour luy dire en rougissant & en baissant les yeux, qu'il n'estoit point si laid, il le luy soûtint, & le prouva par le dénombrement de toutes ses laideurs. Il m'a fait remarquer une Dame qui croit avoir des droits particuliers sur luy, parce qu'elle a esté

Maistresse

Maiſtreſſe du precedent Gouverneur ; il dit qu'elle a conſervé de ſon ancienne élevation des manieres hautes, & qu'elle luy fait entendre que les autres, qui ne ſont pas ſtilées comme elle aux affaires du Gouvernement, ne ſont pas dignes de luy. Mais les autres auſſi ſe ſervent de cette raiſon là-meſme pour l'exclure du rang où elle aſpire, & on inſinuë ſouvent à Mr le Gouverneur qu'elle n'a à luy donner que les reſtes de ſon prédeceſſeur. Beau combat entre toutes ces Belles pour un ſi laid Perſonnage, & qui meſme ne fait que s'en moquer ! Je voudrois que vous euſſiez eſté des converſations que nous avons euës ſur ce ſujet en beuvant enſemble. Je n'ay jamais veu ſon ſtile burleſque plus vif & plus animé. Il ne pouvoit avoir une meilleure récompenſe de ſes ſervices, que d'eſtre envoyé parmy toutes ces teſtes folles qui luy fourniſſent une ample matiere de ſe réjoüir. Il n'y a en ce pays-là que les hommes qui ſoient ſages, car je n'en ay pas veu un ſeul touché de l'honneur d'eſtre amoureux de Madame la Gouvernante, ils n'ont point cette noble ambition.

A MONSIEUR DE LA S...

LETTRE XLVI.

N'Empeſcherez-vous point voſtre Amy de faire la folie à laquelle il ſe prépare ? J'en tremble par l'intereſt que vous me faites prendre en luy. Quoy ! parce qu'il a ſurmonté tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon Mariage, & qu'il eſt enfin poſſeſſeur de la Belle... il va rompre avec le monde, &s'enfuir à la Campagne, réſolu d'y paſſer ſa vie avec elle ſeule, & jaloux de partager ſa veuë avec d'autres ! Quel tranſport eſt-ce-là ? Le plus adorab'e objet qui ſoit dans l'Univers ne ſe peut-il pas bien poſſeder au millieu de Paris ? Que... attende encore quatre ou cinq ans ; s'il trouve

trouve au bout de ce temps-là que la retraite & la solitude luy soit necessaire pour joüir pleinement de son bonheur, on souffrira qu'il se retire dans les Deserts avec sa Nimphe ; s'il veut mesme, on luy donnera un terme beaucoup plus court ; mais enfin il ne faut pas compter sur un commencement de Mariage, la suite y ressemble trop peu. Dites-moy, s'il vous plaist, ils seront deux à cette Campagne, s'ils ne sont tous deux également charmez, la Campagne ne vaudra rien. Est-il seur du goust de cette Belle qu'il vient d'épouser ? Se contentera-t-elle de ne voir toûjours que des arbres & luy ? Il faudroit pour ce qu'il fait pouvoir répondre & de soy & d'un autre : & la moitié de cela, qui est la plus aisée, est encore au dessus de la force humaine. Il ne songe pas qu'une solitude, où il sera éternellement avec ce qu'il aime sans aucune distraction, usera sa passion en moins de rien, elle sera plus épuisée d'un mois de Campagne qu'elle n'eust esté d'une année de sejour à la Ville. Ce n'est pas ainsi que les passions doivent estre conduites, il faut étendre leur durée avec adresse, & les faire filer, pour ainsi dire, autant qu'on peut, en se ménageant de petits repos, des intervalles, d'autres occupations mesme. Vostre Amy n'entend guére cet art-là. Pour moy, je m'en sers & m'en trouve bien.

AU MESME.

LETTRE XLVII.

VOus souvient-il de ce que je vous manday il y a deux mois ? Je trouvay hier vostre Amy à la Comedie. Le voilà déja revenu à Paris, & il a fait encore bien pis, il a laissé sa femme à la Campagne. Il est vray qu'il m'a dit qu'il a une petite affaire qui ne l'arrestera icy que quelques jours ; mais voulez-vous

gager que cette petite affaire ira lentement ? J'ay déja connu son refroidissement à ses manieres de parler, elles sont pourtant les mesmes qu'elles estoient il y a deux mois, mais elles ne sont pas soûtenuës du même air. Il estoit aisé de remarquer qu'il ne pouvoit trouver de termes pour exprimer son contentement, maintenant il ne se sert que par habitude de ses anciennes expressions; il dit froidement des choses vives, & en verité il ne les dit que pour se sauver du deshonneur d'un changement si prompt. Il sent luy-mesme cette difference, & évite une matiere qui estoit il y a quelque temps la seule dont il pust parler. Il me paroist tout honteux de n'estre plus si amoureux qu'il l'estoit. Il employe mesme en parlant de l'amour quelques termes peu respectueux, il luy donne les noms de folie, d'entestement, corrigez à la verité, par quelques Epithétes honorables, mais il n'importe, il ne parloit pas toûjours ainsi. Je le plains; il s'est engagé non seulement envers Madame... mais ce qu'il y a de pis, envers le public, à estre toûjours amoureux. Il faudroit bien que la Belle s'accoûtumast à la diminution de sa tendresse, & luy fist quartier; mais le public qui n'y a nul interest, ne luy en fera point, il exigera de ce pauvre Garçon qu'il demeure à sa Campagne, & s'il y manque, comme asseurément il y manquera, Dieu sçait les plaisanteries ! Il auroit bien de l'obligation à qui luy feroit dans peu quelque Procés qui l'obligeroit à venir séjourner à Paris : je luy conseillerois de s'y rétablir insensiblement en prenant d'abord un Appartement dans une Auberge, & puis comme l'affaire traineroit, une Maison. Il faudra qu'il revienne d'un air humble, & presque demandant grace. Quelle folie aussi de s'aller confiner à la Campagne en publiant par tout, *je suis amoureux pour le reste de ma vie, je n'ay plus besoin du commerce des hommes !*

A MA-

A MADEMOISELLE DE V...

LETTRE XLVIII.

NE doutez point, Mademoiselle, que je n'aye esté charmé de la meniere dont vous vous tirâtes hier, de la perilleuse conversation que vous eûtes avec cette Demoiselle qui venoit vous livrer un assaut de bel esprit. Je croy bien qu'elle sortit persuadée d'avoir eu l'avantage, parce que vous aviez beaucoup moins parlé qu'elle, mais je vous en estime davantage d'avoir sçû remporter sur elle une Victoire qui ne l'ait pas blessée. Il y eut de vostre part la plus ingenieuse malice du monde à luy laisser avoir de l'esprit tant qu'elle voulut, & à ne placer de tems en tems que des choses simples & pourtant fines, qui auroient dû la rappeller de ses hautes idées, si elle vous eût bien entenduë. Sans mentir, je ne vous ay jamais trouvée plus spirituelle, ny même plus belle, parce qu'une crainte secrette de vous laisser surpasser anima vos yeux & vostre visage, & que l'application que vous aviez à jetter du ridicule sur de si beaux discours, rendit vôtre air plus fin. Jusqu'à present quand j'ay été touché de quelqu'un, je luy ay toûjours donné dans mon imagination ce qui lui manquoit; j'avois regret à laisser imparfaite une belle idée qui devoit regner dans mon esprit, & je l'achevois de ma pure liberalité: mais de bonne foy, je ne vous donne rien, vous étes la premiere personne que j'aye aimée telle qu'elle étoit, & qui ne m'ait rien dû de ses charmes. Aussi je ne pourray me vanger de vous comme j'ay fait de beaucoup d'autres, que je remettois dans leur état naturel, & à qui je retranchois toutes les faveurs de mon imagination, lors que je n'étois pas content. Vôtre merite tiendra toujours bon contre mes ressentimens, & je ne m'attens point à avoir jamais la consolation de vous trouver moins aimable, quand même j'auray le plus

d'envie de ne vous point aimer. Il me ſemble qu'il y a de l'imprudence dans l'aveu que je vous fais ; mais enfin je vous ay promis de ne vous dire jamais rien que de vray. Rien que de vray en amour ! Cela n'eſt preſque pas concevable ; il faloit que je fuſſe déja bien fou quand je vous fis une ſemblable promeſſe. Si jamais vous permetiés à ma raiſon de revenir un peu, je vous declare que je pretendrois bien recommencer à mentir ſelon la coûtume de la vraye galanterie : Juſque-là, je ne ſçay combien de petits artifices d'amour que je puis avoir appris, me demeureront inutiles. Je ſçavois aſſez bien jouer une de ces langueurs qui touchent, ou prendre de ces manieres vives qui ſéduiſent, & j'ay veu plus d'une aimable perſonne ſe paſſionner à mes repreſentations ; mais je renonce avec vous à tout mon acquis, & je vous aime comme un homme qui n'a jamais aimé que vous. Le peu qu'il s'en faut que cela ne ſoit vray, ne vaut pas la peine d'en parler. Il feroit beau voir mes autres paſſions ſe comparer à celle-cy ?

A LA MESME.

LETTRE XLIX.

JE n'ay point encore éprouvé d'empire ſi rude que le vôtre. Quoy, vous dites qu'il n'eſt pas poſſible que je ne vous trompe, parce que j'ay marqué juſqu'à preſent trop de plaiſir à être avec vous, & qu'il n'a pas paru que je me ſois ennuyé un ſeul moment ? Vous pretendez que cela n'eſt pas naturel, & qu'il y a de l'art dans mes manieres. En verité je ſuis bien malheureux ; il ne me ſera point permis de ne me point ennuyer, lors qu'effectivement je ſuis le plus content du monde ! Comment voudriez-vous que je fiſſe ? Il n'y a que trois ans que j'ay l'honneur de vous voir,

voir, tous vos agrémens me sont encore nouveaux, & de la maniere dont vous les sçavez renouveller, & les faire succeder les uns aux autres, vous en avez encore pour plus de vingt ans, sans tomber dans aucune repetition de charmes. Attendez que ce tems-là soit passé, je tâcheray de faire alors ce que vous souhaitez de moy, je m'ennuyeray; il me semble que c'est là se mettre à la raison. Je sçay bien que ce qui rend l'amour de si peu de durée, c'est qu'on le pousse toûjours au delà du naturel. On veut être, par exemple, dans une extase perpetuelle auprés de ce qu'on aime, toûjours également ravi, & enchanté. La nature ne comporte point cela, & apparemment vous voulez menager ma tendresse, en luy accordant la permission de de se relâcher quelquefois. Le motif est obligeant, & vous pouvez croire que j'en sens bien le prix; mais enfin, Mademoiselle, il n'est pas possible d'avoir la complaisance de s'ennuyer avec vous. Cherchez qui vous fasse sa Cour à ce prix-là. Je doute que Des... même, Personnage si ennuyé & si ennuyeux, pût vous contenter.

A M. LE CHEVALIER de L.

LETTRE I.

VOus estes donc sur le point d'épouser l'aimable Devote, à qui vous faites la Cour depuis si long-temps, & vous renoncez pour elle à l'Ordre de Malte? Vous alliez vous faire un bon Religieux, & vous avez changé ces pensées pieuses en des desseins de Mariage. Voilà comme les belles Devotes sont dangereuses pour les meilleurs Religieux. Je m'étonne qu'elle ne fasse pas conscience de vous ôter à la Chrestienté, dont vous eussiez soûtenu les interests toute vostre vie contre les Othomans; car vous ne vous souvenez plus qu'il y

ait des Turcs au monde, & il ne tiendra pas à vous desormais qu'ils ne fassent bien des conquestes. Peut-estre n'a-t-elle pas songé à cela ; mais si je vous voulois du mal, je luy representerois combien vous estes brave & vaillant, & combien l'Alcoran gagne par vostre Mariage. Peut-être aussi croit-elle en vous épousant, & en vous convertissant, faire une Caravanne aussi glorieuse à la Chrestienté, que toutes celles que vous eussiez faites contre les Turcs. Mais dites-moy, ne seriez-vous pas bien embarassé, si au lieu qu'on vous demandoit à Malte vos preuves de Noblesse, pour vous recevoir Chevalier, Mademoiselle de G... vous demandoit vos preuves de devotion, avant que de vous recevoir pour son Mary ? Je ne croy pas que vous en ayez d'autre jusqu'à present que vostre tendresse pour elle : mais apparemment elle se contente de cette preuve-là, & en attendant qu'elle vous inspire un amour devin, elle s'accommode toûjours de l'amour profane qu'elle vous a inspiré. Les Devotes sçavent bien aller à leurs fins, je gage que celle-cy, sous pretexte de vouloir vous convertir, vous aime ; & que dans tous les sermons qu'elle vous fera, la vertu de fidelité conjugale ne sera pas oubliée. Au fond comme elle aura esté l'instrument de vostre conversion, il sera juste qu'elle en ait le profit. Je vous asseure qu'aucune conversion n'eut jamais un instrument plus agreable, & qu'il y auroit dans le monde bien plus de Devots qu'il n'y en a, s'il y avoit beaucoup de Devotes comme elle. Adieu, mon cher Chevalier, hastez-vous d'empêcher qu'on ne puisse vous donner ce nom.

A MONSIEUR D. L...

LETTRE LI.

LA nouvelle que vous m'apprenez est fort plaisante. Quoy ? Mademoiselle de S. P. est mariée ?

Je

Je ne la croyois point faite pour le Sacrement. L'amour, à ce que je voy, en uſe en grand Seigneur, il marie les Filles qui l'ont ſervy. Cela va donner courage aux autres, peut eſtre y en aura-t-il, qui ſur l'exemple de Mademoiſelle de S. P. negligeront un peu leur conduite, & croiront prendre le chemin de faire fortune. Un homme qui par ſa ſeule valeur ſera devenu Maréchal de France, en va faire tuer dix mille autres qui aſpireront à la meſme élevation; & la Belle dont nous parlons va faire autant de Demoiſelles de bonne volonté, qui ſe flateront d'attraper à la fin un Mary. Il faut qu'elle ait eu de l'eſprit pour choiſir juſte entre tous ſes Amans, celuy qui eſtoit capable de l'épouſer. Elle ne s'eſt point amuſée à avoir de la vertu inutilement, elle n'en a eu qu'une fois, mais à propos: il y a bien des perſonnes dont elle n'eſt pas trop eſtimée, qui n'auroient pas l'adreſſe d'en faire autant. Ce pauvre Monſieur... eſt à plaindre d'avoir eſté le ſeul qu'elle ait jugé digne de ſa vertu; il eſt vray pourtant qu'il ſe l'eſt attiré par ſa ſottiſe naturelle, & qu'il méritoit bien qu'elle le diſtinguaſt. Je ris quand je ſonge à ce que vous me dites, qu'avec un Billet de quatre lignes, elle le mettoit dans des raviſſemens de deux mois, & qu'un jour qu'il ſe hazarda à luy baiſer le bras, cette fiere Perſonne le menaça de le bannir pour jamais de ſa préſence. Je ſuis bien perſuadé préſentement qu'il ne faut que ſçavoir placer les choſes; ces rigueurs-là eſtoient aſſez ridicules, mais bien placées, elles ont fait leur effet. Je ne doute pas qu'aprés le Sacrement meſme, elle n'ait eu bien de la peine à ſe ſoûmettre au rigoureux devoir d'une Femme, & qu'elle n'ait rendu ſon Mary le plus heureux de tous les Conquérans par la difficulté de la conqueſte. Elle aura bien fait; & le bonheur qu'elle luy pouvoit donner, avoit beſoin d'aſſaiſonnement.

A MADEMOISELLE DE V...

LETTRE LII.

JE vous vis hier ſi ſenſible à l'*Opera*, Mademoiſelle, & hors de là vous me le paroiſſiez ſi peu, que je ne puis m'empeſcher de vous le reprocher. Apparemment vous laiſſez agir voſtre cœur à l'*Opera*, parce qu'il n'y a rien de vray, & vous vous contraignez avec moy, parce qu'il y a trop de verité dans tout ce que je vous dis: je ne ſçay comment vous l'entendez, mais ce devroit eſtre tout le contraire. J'ay beau vous dire des choſes touchantes, elle ne vous font point tirer voſtre mouchoir de voſtre poche; ſi du Mény les diſoit, il y auroit bien des larmes verſées. Eſt-ce qu'on ne pourra vous toucher ſans vous tromper? Ce ſeroit une diſtinèe aſſez fâcheuſe pour vous & pour moy, & peut-eſtre encore plus pour moy, qui perdrois toute eſperance à voſtre égard. La plus jolie choſe du monde eſt une jolie perſonne comme vous, qui eſt vivante, c'eſt-à-dire qui a des ſentimens, car les ſentimens & la vie c'eſt une meſme choſe, & qu'eſt-ce à voſtre avis, de n'eſtre vivante qu'à l'*Opera*? Songez que vous ne vivrés que trois fois la ſemaine, trois heures à chaque fois, & en payant tribut à Monſieur de Lully. Cela s'appelleroit ne vivre que par machines, & comme ces perſonnes infirmes qui ne ſubſiſtent qu'à force de remedes. Il faudroit aſſembler un grand nombre de gens, préparer de la Muſique avec beaucoup d'art & de peine; faire retentir à vos oreilles je ne ſçai combien d'Inſtrumens, & tout cela, pour vous faire avoir quelque petit ſentiment; pour moy ſi j'eſtois en voſtre place, j'en voudrois avoir plus naturellement & à moins de frais. Un homme ſeul ſuffiroit pour cela, & pourveu que vous apportaſſiez de voſtre part de certaines diſpoſitions, vous ſeriez plus

vivante

vivante en voyant & en écoutant cet homme là, que vous ne l'estes à l'*Opera* mesme. Enfin la vie ne consiste pas à prendre de l'air dans ses proûmons, & à le rendre : elle consiste à prendre dans son cœur, & à rendre des sentimens. C'est par là que la vie de l'*Opera* est tres-imparfaite ; vous prenez quelque chose, il est vray, mais vous ne le redonnez point : du Mény vous a touchée, mais je vous déclare qu'il ne se soucioit point de vous. Il faut vivre d'une meilleure maniere, puisqu'enfin cela se peut.

A LA MESME.

LETTRE LIII.

JE vis hier, Mademoiselle, un homme qui avoit assisté à un des plus agréables spectacles du monde. Vous estiez à vostre Toilette, & il dit que dés que vous eûtes osté un petit bonnet, & lâché quelques cordons, il vit tout d'un coup le plancher couvert d'une forest de cheveux noirs. Il ne sçavoit d'abord d'où tant de cheveux pouvoient venir, il voulut remonter jusqu'à leur origine, & aprés qu'il eut fait des yeux un assez long chemin, il remarqua qu'ils tenoient tous à vostre teste. Il n'eust pas crû que de vostre teste il eust pû rien partir qui fust arrivé jusqu'au plancher. Mais ce qui le surprit encore davantage, c'est que parmy tous ces cheveux il en apperçut un d'une blancheur tres-éclatante. Peut-estre dans cette effroyable quantité que vous en avez, il faut qu'il s'en trouve de toutes les façons, que sçait-on si en cherchant bien on n'en découvriroit pas de rouges & de verds ? Dans un si grand nombre rien n'est impossible. Cependant, je croirois plus volontiers que ce cheveu blanc auroit quelque cause particuliere, & qu'il faudroit l'attribuer à quelques soucis qu'on vous auroit

donnez. Et quels ſoucis? Je vous demande pardon, mais franchement je n'en connois que d'une eſpece qui puiſſe faire blanchir les cheveux d'une ſi belle Brune. Il y a quelqu'un caché dans la foule de vos adorateurs, à qui vous voulez plus de bien que vous ne dites. O trois & quatre fois heureux l'Auteur de ce cheveu blanc! Je mourrois ſatisfait ſi j'en avois fait autant en toute ma vie. Cependant je doute fort que j'y puiſſe réüſſir, quand meſme vous prendriez en moy tout l'intereſt poſſible. Je ſerois ſi ſoûmis, ſi aſſidu, ſi fidéle, que mon procedé ne vous pourroit jamais donner aſſez d'inquiétude pour blanchir un ſeul de vos cheveux, & s'il ne tenoit qu'à cela, vous les auriez encore avec moy à l'âge de quatre-vingts ans auſſi bruns que vous les avez. Aimez-moy, Mademoiſelle, ſi vous m'en croyez, pour la conſervation de leur belle couleur, ou ſi ce party ne vous plaiſt pas du moins aimez avec un peu plus de moderation celuy que vous aimez. Ne ſçauriez vous avoir un peu de paſſion ſans blanchir auſſi-toſt? Tachez de vous y prendre un peu moins violemment. L'amour eſt fait pour mettre un nouveau brillant dans vos yeux, pour peindre vos joües d'un nouvel incarnat, mais non pas pour répandre des neiges ſur voſtre teſte. Son devoir eſt de vous embellir, ce ſeroit grand pitié qu'il vous vieilliſt, luy qui rajeunit tout le monde. Arrachez de voſtre teſte ce cheveu blanc, & en meſme temps arrachez en la racine qui eſt dans voſtre cœur, & prenez des affections plus gayes.

A LA MESME.

LETTRE LIV.

NE vous plaignez point, Mademoiſelle, que ce cheveu blanc qui devoit naturellement, dites-vous, paſſer pour une marque de ſageſſe, n'ait paſſé

chez

chez moy que pour une marque d'amour, c'est-a-dire de folie, selon vostre interprétation. Telle est la condition des jeunes & jolies personnes, elles peuvent par quelque grand hazard estre sages ; mais on n'est pas obligé de le croire. Qu'elles en donnent tant de preuves qu'il leur plaira, il y a toûjours des incrédules. Vous vous estes peut-estre blanchy ce cheveu à méditer profondément sur la vanité des choses de ce monde, sur la briéveté de la vie, sur l'inutilité de tout ce qui nous occupe ; mais ne prétendez pas, s'il vous plaît, vous faire honneur d'avoir élevé vos pensées si haut, vos cheveux en fussent-ils devenus plus blancs que ceux de Madame...... qui n'a pourtant jamais eu de ces sortes de pensées, cela ne serviroit de rien à vostre réputation. Renoncez à la Morale, Mademoiselle, ou renoncez à l'aimable figure que vous avez, ce sont deux choses incompatibles, on ne vous les permettra point toutes deux ensemble : & quand il s'agira de deviner la cause de vostre cheveu blanc, on l'attribuëra plûtost à une infidelité qu'on vous aura faite, qu'à la sagesse de vos reflexions. Ce seroit pourtant une chose incroyable qu'on vous fist une infidelité, mais il le seroit encore davantage que vous fissiez des reflexions.

A MADEMOISELLE DE V...

LETTRE LV.

JE rentre au Logis, Mademoiselle, aprés avoir couru toute la matinée pour trouver....... Il a eu de la peine à me promettre trois visites la semaine pour vous, & je ne sçay, quoy que je les aye obtenuës, si je l'ay pressé avec toute la chaleur possible de me les accorder. Je ne contribuë pas trop volontiers à vous faire avoir de nouveaux charmes, vous n'en avez déja que trop, & s'il ne tenoit qu'à moy,

je retrancherois plûtoſt que d'ajoûter. Je tremble quand je ſonge que vous ſçaurez chanter, & qu'aſſûrément vous chanterez bien, car vous le voudrés. Voſtre bouche, qui n'eſt encore que je ne ſçay quoy d'incarnat & de façonné, ſçait déja me troubler quand je la regarde, & que ſera-ce quand il ſortira de là des ſons tendres, & doux? Je vous avouëray pourtant que ce ſeroit toute autre choſe, ſi ces ſons tendres & doux n'eſtoient point notez, ſi vous les preniez dans vôtre cœur, & non ſur un papier, & ſi c'eſtoit un Maiſtre à aimer plûtoſt qu'un Maiſtre à chanter qui vous les euſt appris.

A MONSIEUR de B...

LETTRE LVI.

CRoiriez-vous bien que j'ay une querelle ſur les bras, moy qui n'en ay point encore eu depuis que je ſuis dans le ſervice? J'avois dîné l'autre jour bien tranquillement dans mon Auberge, & au ſortir de table je me promenois dans la Cour avec quatre ou cinq Cavaliers. Les Nouvelles avoient eſté épuiſées pendant le dîné. Dequoy s'entretenir aprés les Nouvelles? Il ne reſtoit que les Dames. Une converſation d'Auberge ne pouvoit pas rouler ſur des matieres de galanteries auſſi fines & auſſi délicates qus les Converſations de Clélie; on ne parla point des differences de l'amour & de l'amitié, ny de l'art de démêler le procedé de l'eſprit d'avec celuy du cœur; il fut ſeulement queſtion de ſçavoir, leſquelles ſont les plus belles des groſſes perſonnes, ou des maigres. Puiſqu'il falloit choiſir une extrémité, je me déclaray pour les maigres. Il y avoit là un Capitaine Reformé, qui commença à ſoûtenir le party contraire avec chaleur. Il falut que j'élevaſſe mon ton naturel, pour répondre au ſien. Je tour-

tournay en redicule la majesté qu'il attribuoit aux grosses personnes, & le fis si heureusement, que les Rieurs se mirent de mon costé. Quand il voulut se moquer des maigres, on ne rit point; voilà mon homme au desespoir. J'avouë que le triomphe des maigres m'enfla le cœur, & que je pris un air victorieux. Il voulut s'en vanger par quelques paroles, qui s'adressoient personnellement à moy, mais ces autres Messieurs crurent qu'il estoit de leur prudence de faire finir la conversation. Ils m'ont dit que ce qui l'avoit mis dans les intérests de l'embonpoint, est une tres-grosse personne qu'il adore, mais ils eussent dû me faire quelque signe pour m'en avertir; & comme je ne suis amoureux d'aucune femme qui soit maigre, j'eusse cedé aussi-tost. Il y a peut-estre quinze jours que cela s'est passé. J'ay fait des avances à Mr le Capitaine pour luy faire oublier nostre dispute, mais il ne me paroît pas disposé à entendre parler d'accommodement. Je croy qu'il veut avoir ce mérite-là auprés de sa Maistresse, & que dans les tendres protestations qu'il luy fait, il y mêle des sermens de ne pardonner jamais aux Ennemis de l'embonpoint. Hier je voulois aller à une certaine heure précise chez une assez jolie femme; le temps me pressoit, on n'avoit pas trouvé mes porteurs, j'y allois à pied, & fort viste. Je poussay un peu quelqu'un en passant dans une ruë, justement c'estoit le Capitaine, qui me dit fiérement; *Morbleu, Monsieur, prenez garde à ce que vous faites.* Comme je n'avois pas un moment à perdre, je luy répondis d'un air chagrin, & sans regarder, *Je n'ay pas le loisir de me battre contre vous, j'ay autre chose à faire*, & je passay outre. Il eust esté ravy d'avoir une occasion de ferrailler, mais franchement je n'eus pas assez d'honneur dans ce temps-là pour luy tenir teste. Je ne sçay ce qui arrivera de tout cecy, il seroit plaisant que la question de la grosseur ou de la maigreur des Dames, nous envoyast devant Messieurs les Maréchaux de France. Je remarque que mon Ennemy va par les Maisons, animant &

ſoûlevant toutes les groſſes perſonnes contre moy ; & depuis quelques jours je trouve qu'elles me regardent de fort mauvais œil. Que feray-je, mon pauvre Amy, dans un péril ſi preſſant ? Je croy n'avoir pas d'autre reſſource, que d'armer toutes les Maigres pour ma defenſe.

A MADEMOISELLE de L...

LETTRE LVII.

JE demande pardon au Roy, & à ma Patrie, du regret que j'ay de partir pour les Païs-Bas, & d'aller trouver mon Regiment ; mais en verité, Mademoiſelle, vous eſtes bien aimable, & je vous laiſſe avec un Rival. Dés que vous ne me verrez plus, vous oublirez combien je vous ay aimée, & vous croirez que mon Rival vous aime aſſez ; mais prenez, je vous prie, un état de mon amour, pour le pouvoir toûjours comparer au ſien. Helas ! Il va repreſenter ſur voſtre cœur, tout ce que nous allons faire dans les Païs-Bas, aſſauts, embuſcades, ſurpriſes, *&c.* Que ſera-ce, s'il réüſſit, comme nous réüſſirons ſans-doute ? Quand nous aurons bien pris des Villes, j'y ſuis peut-eſtre pour la vingt milliéme partie de la gloire ; mais quand à mon retour je trouveray voſtre cœur pris, j'y ſuis pour tout. Je tâcheray à mériter que la Gazette parle de moy, pour vous faire ſouvenir de mon nom ; mais le malheur eſt que je ne pourray pas faire mettre mes ſoûpirs dans la Gazette, & mon nom ſans mes ſoûpirs, c'eſt bien peu de choſe. Il me ſemble qu'il y a un fort mauvais ordre pour les Amans qui vont à la guerre. Le Roy donne à ceux qui ont des affaires & des dettes, de certaines Lettres d'Etat, par leſquelles les pourſuites que leurs Creanciers feroient contr'eux, ſont arreſtées tandis qu'ils ſont en Campag-

ne

ne pour le service de Sa Majesté ; autrement il seroit bien cruel qu'ils trouvassent à leur retour, qu'on se seroit servy de leur absence pour renverser tout chez eux. Et ne devroit il pas y avoir aussi pour les Amans des Lettres d'Etat, qui empêcheroient pendant qu'ils sont à l'Armée, qu'on profitast de leur éloignement, pour leur enlever le cœur de leurs Maistresses ? On revient chez soy, aprés avoir exposé sa vie pour son Prince, & on trouve une Infidelle de la façon d'un Homme de Robe, ou d'un Citadin. C'est-là un grand desagrément dans le service, & quand Messieurs les Ministres y auront pensé, je croy qu'ils y remedieront. Il n'y aura que les Belles qui voudront peut-estre s'y opposer, à cause de la trop grande fidelité qu'on exigeroit d'elles ; ou de l'inutilité de vie où elles seroient réduites pendant toutes les Campagnes ; mais il n'importe, le bien public le doit emporter sur tout ; le Roy seroit assurément mieux servy. Je vais tâcher d'inspirer cette pensée à ceux qui approchent les Puissances, & si je puis, je vous obligeray bien à m'estre fidelle en vertu d'une Déclaration du Roy, puisque vous ne voulez pas l'estre naturellement.

A MADAME...

En luy envoyant du Vermillon pour une de ses Amies.

LETTRE LVIII.

VOus m'honorez beaucoup, Madame, de m'avoir choisi pour me confier les besoins du teint d'une de vos Amies. Je vous envoye le meilleur Vermillon de Paris ; je souhaite que la Dame pour qui vous me l'avez demandé, & que je croy deviner, en soit contente, & que Mr. le Comte de... y soit trompé ; mais je crains que son Vermillon ne luy soit assez inutile,

tile, si l'on vous voit toûjours toutes deux ensemble, comme à l'ordinaire: vostre teint enlaidit plus le sien que mon rouge ne pourra l'embellir. Si vous vouliez estre Amie genereuse, vous prendriez un peu de ce que je vous envoye, pour avoir le teint moins beau, & n'effacer pas celuy de Madame de... avec tout le secours qu'il pourra avoir. Peut-estre mesme le devriez vous faire par vostre propre intérest; car parce que vous aurez un incarnat plus vif que Madame de... on croira qu'il sera emprunté, & que le sien sera naturel. Au reste, Madame, soyez sûre du secret que vous me demandez, j'ay une égale discrétion pour les cœurs, & pour les teints qui ont de la confiance en moy, & vous verrez que quand je rencontreray vôtre Amie, je seray le premier à admirer ce que j'ay acheté.

F I N.



TABLE

TABLE DES SUJETS

des Lettres contenuës en ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

LET.

SECON-

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.

POESIES PASTORALES.

Avec un Traité ſur la Nature de l'Eglogue, & une Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes.

Par M. DE FONTENELLE
de l'Academie Françoiſe.

Nouvelle Edition augmentée.



A LONDRES,

Aux depens de PAUL & ISAAK VAILLANT, Marchands Libraires, chez qui l'on trouve un aſſortiment general de toute ſorte de Muſique

M. D. CCVII.

A MADAME
LA DAUPHINE.
EGLOGUE.

DAns un Bois qu'arrose la Seine,
Je marchois sans tenir une route certaine,
Et révois presque sans objet ;
Un beau jour, un ruisseau, les fleurs de nos Prairies,
Suffisent pour causer nos douces rêveries,
Quelquefois nous révons avec plus de sujet.
J'entendis quelques voix que je crus reconnoitre ;
C'estoient Lise & Cloris, qui toutes deux font naistre
De nos hameaux les plus tendres amours,
J'écoutay sans vouloir paroistre,
Trahison qui se fait toujours
Aux Belles dont on peut surprendre les discours

Non, disoit Cloris, j'en suis sure,
C'estoit une Déesse, & tu luy fais injure
D'estre d'un avis different.

D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans cet air qui touche & qui ſurprend;
Liſe as-tu donc veu des Mortelles
Avoir l'air ſi noble & ſi grand?

Tu ne peux à ſa veuë avoir eſté frapée
D'un reſpect plus profond que moy,
Répondoit Liſe, & cependant je croy,
Ma Cloris, que tu t'es trompée,
Et que j'en juge mieux que toy.
Les Déeſſes toûjours fieres & mépriſantes
Ne raſſureroient point les Bergeres tremblantes
Par d'obligeans diſcours, des ſoûris gracieux;
Mais tu l'as veu, cette auguſte Perſonne
Qui vient de paroiſtre en ces lieux
Prend ſoin de raſſurer au moment qu'elle étonne.
Sa bonté deſcendant ſans peine juſqu'a nous,
Sembloit par ſes regards nous faire des careſſes.
Cloris, as-tu veu des Déeſſes
Avoir un air ſi facile & ſi doux?

Alors je me preſente aux yeux des deux Bergeres,
Qui ne traitoient point ces myſteres
Que des témoins cachez ſont ravis d'écouter;
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup de gloire,
En devinant icy qui vous fait diſputer,
Ce ne peut eſtre que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en croy,
Je ſuis, je l'avoüëray, du ſentiment de Liſe,
Mais

Mais Cloris, car il faut parler de bonne foy,
Cloris ne s'est guere méprise.

Comment en sçais-tu tant, toy qui n'es qu'un Berger,
Dit Cloris, à quel droit prétens-tu nous juger?
Bergere, je consens, repris-je, a vous l'apprendre.
Quoy que simple Berger, j'ay voulu voir la Cour,
Cette Cour, d'où LOUIS prend plaisir à répandre
Les biens dont est comblé ce rustique séjour.
N'attendez pas de moy que je vous represente
Combien de ces beaux lieux la pompe est éclatante,
Je fus à leur aspect interdit, ébloüi,
Cent prodiges divers ont troublé ma memoire,
Et de plus, tout doit bien s'en estre évanoüi,
Mes yeus furent long-temps attachez sur VICTOIRE.

Car le croiriez-vous bien? on me vit là chantant
Ces Airs d'une Muse champestre,
Ces mêmes Airs que vous connoissez tant,
VICTOIRE le voulut, se delassant peut-estre
De ces Airs plus polis que sans cesse elle entend;

Je tremblois devant elle, & je chantay pourtant ;
O Ciel! qu'elle fit bien connoiſtre
Juſqu'où va ſon eſprit, juſqu'où ſon goût s'étend!
Les endroits dont je croy qu'on peut eſtre content,
Un ſouris fin qui venoit à paroiſtre,
Les marquoit dans le même inſtant.
Quand un Berger qui vous adore
Chante des Vers qui furent faits pour vous.
Vous devez bien ſçavoir s'ils ſont touchans & doux,
VICTOIRE le ſcait mieux encore.

Puiſqu'elle daigne m'écouter,
Toûjours mes chants ſeront jugez par elle
Et pourquoy ne la pas chanter,
Me direz-vous? la matiere eſt ſi belle.
Je le ſcay bien, mais un ſimple Hautbois,
A voſtre avis, y pourroit-il ſuffire?
Phœbus luy-même avec ſa Lire
Y penſeroit plus d'une fois.

POE-

POESIES PASTORALES.

ALCANDRE.

I. EGLOGUE.

A MONSIEUR.....

QUAND je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de Chasteaux forcez, de Geans pourfendus,
De Chevaliers occis, d'Enchanteurs confondus,
Je n'ay point de regret que ce soient-là des Fables.
Mais quand je lis l'Astrée où dans un doux repos
L'Amour occupe seul de plus charmans Heros,
Où l'Amour seul de leurs destins décide,
Où la sagesse mesme a l'air si peu rigide,
Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan,
Jusque dans Adamas le Souverain Druide,
Dieux, que je suis fâché que ce soit un Roman!

J'irois vous habiter, agréable Contrée,
Où je croirois que les Esprits
Et de Celadon & d'Astrée
Iroient encore errans, des mesmes feux épris;
Où le charme secret produit par leur presence,
Feroit sentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs,
Et les plaisirs de l'innocence.

O rives de Lignon, ô plaines de Forez,
Lieux consacrez aux amours les plus tendres,
Montbrison, Marcilli, noms toûjours pleins d'attraits,
Que n'estes-vous peuplez d'Hilas & de Silvandres!
Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,
Ces Silvandres, & ces Hilas,
Remplissons nostre esprit de ces douces chimeres,
Faisons-nous des Bergers propres à nous charmer,
Et puis que dans ces champs nous voudrions aimer,
Faisons-nous aussi des Bergeres.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains
Nostre raison seduite avec plaisir s'égare,
Elle-mesme jouit des objets qu'elle a feints,
Et cette illusion pour quelque tems repare
Le defaut des vrais biens que la Nature avare
N'a pas accordez aux Humains.

Ami dans ce dessein je t'offre cet Ouvrage,
Nous avons eu du Ciel l'un & l'autre en partage
Le mesme goust pour les Bergers.
Nous n'imiterons pas du Heros de Cervantes
Dans de ridicules dangers
Les proüesses extravagantes;
Sans doute nos esprits ne seront point blessez
Du fol entestement de la Chevalerie,
Jamais par nous des torts ne seront redressez,
Mais pour cette puissante & douce rêverie,
Qui fit errer Lisis dans les plaines de Brie,
Avec quelques moutons à peine ramassez,
Rétablissant la Bergerie
Dans l'éclat des siecles passez,
Cher ami, sans plaisanterie,
N'en sommes-nous point menacez?

LEs Bergers d'un Hameau celebroient une Feste
Chacun d'eux plus paré meditoit sa conqueste,
Ne respiroit qu'amour, & n'estoit appliqué

Qu'au

Qu'au ſoin de voir, de plaire, & d'eſtre remarqué.
Ce ſoin, mais plus ſecret, occupoit les Bergeres,
On avoit pris conſeil des Ondes les plus claires,
On avoit dérobé des fleurs aux Prez naiſſans,
Rien n'eſtoit oublié des ſecours innocens
Qu'en ces lieux la nature & ſi ſimple & ſi belle
Peut recevoir d'un art preſqu'auſſi ſimple qu'elle.
Icy, ſous des Rameaux exprés entrelaſſez,
Où joüoient les rayons dont ils eſtoient percez,
On formoit tour à tour des danſes differentes,
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs amantes!
Là, dans une campagne on diſputoit un prix;
L'amour plus que la gloire anime les eſprits,
Les Belles aux Bergers inſpirent de l'adreſſe,
Heureux qui met le prix aux pieds de ſa maîtreſſe!
Tout l'air retentiſſoit du bruit confus & doux
Des Flûtes, des Hautbois, & des Oiſeaux jaloux.
Il naiſſoit mille amours, ce temps les favoriſe,
Ils eſtoient moins craintifs, ce temps les autoriſe,
De toutes parts enfin par mille jeux divers,
A la joye, au plaiſir, les cœurs eſtoient ouverts;
Alcandre, Alcandre ſeul n'en eſtoit point capable,
A peine il reconnut un jour ſi remarquable,
En voyant ce ſpectacle, il s'en trouva ſurpris,
Triſte, mais tendre effet de l'abſence d'Iris.
Il ſe dérobe, il fuit une importune foule,
Par des chemins couverts en ſecret il ſe coule;
Auſſi-toſt qu'il arrive au milieu d'un coſteau,
D'où les yeux aiſément découvrent le Hameau,
Il y voit l'allegreſſe en tous lieux répanduë,
Pour un amant qui ſouffre inſuportable vûë!
Il s'arreſte, & preſſé de ſes vives douleurs;
Tout rit, tout eſt en joye, & moy, dit-il, je meurs.
Dix fois du ſein des eaux la lumiere eſt ſortie,
Depuis que du Hameau ma Bergere eſt partie;
Je faiſois de la voir le plus doux de mes ſoins,
Si je ne la voyois, je la cherchois du moins,

L'amour me conduiſoit, & je ne manquois guere
A découvrir les lieux qui cachoient la Bergere ;
Mais maintenant, helas! j'erre en ces meſmes lieux,
Plein d'elle, & ſans eſpoir qu'elle s'offre à mes yeux.
Ciel! que le Soleil marche à pas lents ſur nos teſtes!
Quels jours! quelle triſteſſe! & l'on ſonge à des
Feſtes!
On danſe en ce Hameau! que je me tiens heureux,
D'eſtre icy ſolitaire, éloigné de ces jeux!
Et qu'y ferois je? quoy? je pourrois voir Doride
De loüanges toûjours & de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loüé ſes appas,
Y briller en ſa place, y triompher de joye?
Goûtez bien le bonheur que le ſort vous envoye,
Bergeres, joüiſſez de mille vœux offerts,
Dans l'abſence d'Iris les momens vous ſont chers.
Qu'elle euſt orné les jeux! que d'yeux tournez ſur
elle!
Et qu'on m'euſt rendu fier en la trouvant ſi belle!
Elle euſt mis cet habit qu'elle-meſme a filé,
Chef-d'œuvre de ſes doigts qu'on n'a point égalé;
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée
Il ſembloit de mon chant qu'elle fuſt moins touchée,
Il eſt vray cependant que pour mieux m'écouter
La belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds ſa longue chevelure,
La Jonquille à ces nœuds euſt ſervi de parure,
Elle eſt jaune, Iris brune, & ſans doute l'employ
De cueillir cette fleur ne regardoit que moy.
Peut-eſtre dans les jeux elle euſt bien voulu prendre
Le moment d'un regard myſterieux & tendre
Qu'avec un air timide elle m'euſt adreſſé,
Et de tous mes tourmens j'eſtois recompenſé.
Peut-eſtre qu'à l'écart ſi je l'euſſe trouvée
D'une troupe jalouſe un peu moins obſervée,
Elle m'euſt en fuïant dit quelques mots tout bas,
Avec ſa douce voix & ſon doux embarras;

Elle

Elle l'a déja fait aux Noces de Silvie,
Ce plaisir impréveu pensa m'oster la vie,
Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir;
Quel moment! ah! grands Dieux, s'il pouvoit revenir!
Alcandre, que dis-tu? La Bergere est absente,
Peut-estre pour long-temps, peut-estre peu constante,
Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir?
Tu serois trop heureux seulement de la voir.

SILVANIRE
ET
DELPHIRE.

II. EGLOGUE

ATIS, LICIDAS.

ATIS.
Ou vas-tu, Licidas?

LICIDAS.
Je traverse la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.

ATIS.
La course est assez longue.

LICIDAS.
Ah! s'il estoit besoin,
Pour le sujet qui me mene,
J'irois encor bien plus loin.

ATIS.
Il est aisé de t'entendre,
Toûjours de l'amour.

LICIDAS.

Toûjours.
Que faire sans les Amours ?
Qui viendroit me les défendre,
Je finirois là mes jours.
Au Hameau d'où je suis tout le monde s'engage,
En aucun autre lieu l'Amour n'est mieux servi,
Bergeres & Bergers nous lui rendons hommage,
Il n'est point parmi nous d'usage,
Plus ancien ni mieux suivi.

ATIS.

Et n'est-ce pas chez nous la même chose ?
Un Berger rougiroit de n'estre pas Amant,
Au doux peril d'aimer de soi-même on s'expose;
Qu'il arrive un évenement,
Il n'en faut pas chercher bien loin la cause,
C'est l'amour, c'est luy sûrement.
Par nos Iris & nos Silvies
Tous nos destins sont decidez,
Les Troupeaux, il est vray, sont assez mal gardez,
Mais les Belles sont bien servies.

LICIDAS.

Dans tout nostre Hameau nous ne pouvions compter
Qu'une jeune Beauté qui fust indifferente;
Maintenant c'en est fait, Silvanire est amante,
L'amour n'a point voulu qu'on la pust excepter.

ATIS.

Dis-moy, Berger, par quelle voye
Il l'a soûmise à son pouvoir;
Je suis curieux de sçavoir
Les divers moyens qu'il employe.
Aussi bien je suivray la route que tu tiens,
Pendant un assez long espace;
Dans de semblables entretiens
Tu sçais comme le temps se passe.

LICIDAS.

Mais, Berger, tu me conteras

De ton Hameau quelque Histoire pareille.

ATIS.

J'y consens, ce seroit une grande merveille
S'il ne nous en fournissoit pas.

LICIDAS.

Silvanire vivoit sans avoir de tendresse,
Elle perdoit le temps d'une aimable jeunesse,
Et ce qui meritoit de plus grands châtimens,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois Amans.
Souvent contre l'Amour, même contre sa Mere,
Contre l'aimable Troupe adorée en Cithére,
Elle tint des discours offensans & hardis;
Je serois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle,
Non sur de nouveaux soins qu'un Amant eust pour elle,
L'Amour n'en fit pas tant, & la réduisit bien,
Toute cette fierté cessa presque sur rien.
Un jour elle épia Miréne avec Zelide;
Tandis que le Soleil brûloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces Amans retirez
Du reste des Mortels se croyoient délivrez.
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire,
D'un entretien d'Amans elle eut dessein de rire,
Plaisir, qui luy devoit sans doute estre interdit.
Cieux! quels discours charmans Silvanire entendit!
Devine-les, Atis, toi qui sçais comme on aime,
C'étoient de ces discours dictez par l'Amour même,
Que les indifferens ne peuvent imiter,
Qu'un Amant hors de là ne sçauroit repeter.
Ils étoient quelquefois suivis par un silence;
Au défaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondoient des regards vifs, quoique languissans,
Et craintifs & flateurs, doux ensemble & perçans.
Zelide en rougissoit, & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour veritable,
Et Miréne charmé lisoit dans sa rougeur
Des secrets, qu'à demi cachoit encor son cœur.

Tantost

Tantoſt de leurs amours l'hiſtoire eſt retracée,
La rencontre où d'abord leur ame fut bleſſée,
Le lieu, même l'habit que Zelide avoit pris,
Rien n'eſt indifferent à des cœurs bien épris,
Les premieres rigueurs qu'eut à ſouffrir Miréne,
Dont la Bergére alors ne convenoit qu'à peine,
Mille riens amoureux pour eux ſeuls importans,
Quels ſujets d'entretien à des Amans contens !
Ils s'occupent tantoſt d'un ſimple badinage
Qui des tendres amours eſt le charmant partage,
Que le reſpect pourtant accompagne toûjours,
Doux reſpect qui lui-même aide aux tendres amours.
Mais pour les amuſer ce qui pouvoit ſuffire;
Par quel art, cher Atis ſe pourroit-il décrire ?
Quelque débat entre eux ſurvenu pour un chant
Que chacun croyoit rendre encore plus touchant,
Quelque fleur que Miréne arrachoit à la Belle,
Et dans le mouvement que cauſoit la querelle
Une main de Zelide, ou bien un bras baiſé,
Un vain couroux d'Amante auſſi-tot appaiſé,
Que ſçay-je ? mille jeux que l'Amour autoriſe,
Une innocente offenſe, une feinte ſurpriſe,
D'une liberté douce effets pleins d'agrémens,
Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens.
Silvanire conçut qu'elle eſtoit moins heureuſe,
De ce lieu ſolitaire elle ſortit réveuſe;
Les plus beaux de ſes jours, quoy qu'exempts de ſouci,
Tranquilles, fortunez, ne couloient point ainſi.
Elle croyoit toûjours voir Zelide & Miréne,
Toûjours de leurs diſcours ſa memoire eſtoit pleine,
Préſage d'une ardeur qui s'alloit allumer;
Elle ſentit enfin qu'il luy manquoit d'aimer.
Bien-toſt de ſes Amans Liſis le plus aimable
A ſes vœux empreſſez la trouva favorable,
Bien-toſt... mais qu'ay-je encore, Atis, à te conter ?
Silvanire en chemin ne doit pas s'arreſter;
Bien-toſt ſur tous les ſoins que la tendreſſe inſpire
On ne diſtingua plus Zelide & Silvanire.

De l'Amour cependant admire les attraits,
Le mal se prend à voir deux Amans de trop prés.

ATIS.

Licidas, tu ne sçaurois croire
Quel plaisir m'a fait ton histoire.
Je suis ravi lorsque j'entens
Que nostre commun Maistre obtient une victoire,
Viens m'en redemander le détail dans vingt ans,
Et tu verras si j'ay bonne memoire.
Je pourrois bien les soirs oublier quelquefois
Combien on a mené de mes Moutons au bois,
J'oubliray bien des secrets qu'on m'enseigne
Pour guerir un Troupeau qui perit chaque jour,
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une histoire d'amour.

LICIDAS.

Puisque ta memoire est si bonne,
Acquite-toy, Berger, de ce que tu me dois.

ATIS.

Tu ne perdras rien de tes droits,
Voy si je sçay payer les plaisirs qu'on me donne.

Trois jours s'estoient passez, trois jours qu'avoient perdus,
Et Delphire & Damon qui ne s'estoient point veus;
Leurs Troupeaux jusqu'alors confondus dans la plaine,
Tristement separez ne paissoient qu'avec peine;
Tandis que le Berger ne songeoit qu'à choisir
Les lieux, les sombres lieux où l'on réve à loisir,
La Bergere affectoit de paroistre suivie
Des plus jeunes Bergers dont elle fust servie;
Mais elle estoit distraite, & des soûpirs secrets
Alloient aprés Damon jusqu'au fond des Forests.
Voy de quelle rigueur estoit cette Bergere.
Damon luy déroba quelque faveur legere,
Delphire le bannit dans un premier couroux,

Peut

Peut eſtre un peu plus tard l'ordre euſt eſté plus doux.
Un ſoir que les Troupeaux ſortant du pâturage
D'un pas tardif & lent marchoient vers le Village,
Et que tous les Bergers chantoient à leur retour
Les douceurs du repos qui ſuit la fin du jour,
Delphire qui malgré l'ombre déja naiſſante
Vit Damon d'auſſi loin que peut voir une Amante,
S'arreſta ſur ſa route, & prit ſoin d'y chercher
L'endroit le plus obſcur où l'on ſe pût cacher.
Réveur, plein d'une triſte & ſombre nonchalance,
Tel qu'on peut ſouhaiter un Amant dans l'abſence,
Il laiſſoit ſes Brebis errer en liberté,
Et ſon Hautbois oiſif pendoit à ſon coſté.
Delphire en fut touchée, & pour eſtre apperçûë.
Elle fit quelque bruit, il detourna la veuë,
Et quand vers la Bergere il adreſſa ſes pas,
Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
Que ne luy dit-il point ? les Nimphes du Bocage
N'entendirent jamais de plus tendre langage,
L'Echo qui des Bergers connoiſt tous les Amours,
Ne repeta jamais de plus tendres diſcours.
Tantoſt il condamnoit luy-même ſon audace,
D'un ton de ſuppliant il demandoit ſa grace,
Et tantoſt moins ſoûmis il trouvoit trop cruel
Qu'un leger attentat l'euſt rendu criminel.
Par quels ſoins aſſidus, & par quelle conſtance
Avoit-il prévenu cette amoureuſe offenſe,
Et combien voyoit-on d'Amans moins empreſſez,
Moins ardens qu'il n'eſtoit, & mieux recompenſez ?
A la fin cependant il revenoit à dire
Qu'il eſtoit trop content, puis qu'il aimoit Delphire,
Et que ſans ſes faveurs, ſans cet heureux ſecours,
Il conſerveroit bien d'éternelles amours.
Plein de ſa paſſion alors Damon luy jure
Que la ſimple amitié ne ſeroit pas plus pure,
Il ſemble que ſes yeux le jurent à leur tour,
L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'Amour;
Et dans le même inſtant qu'avec tant de tendreſſe
Il

Il tâche à reparer ſon trop de hardieſſe,
Au milieu des ſermens de ne prétendre rien,
Pouſſé par un tranſport qu'il ne connoiſt pas bien,
Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
Il s'approche, il avance, il embraſſe Delphire.
On dit que le Berger, lors qu'on l'avoit banny,
Pour un moindre ſujet avoit eſté puny,
Et ſans ſçavoir pourquoy, Delphire moins ſevere
Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

LICIDAS.

Je te l'avouë, Atis, tu t'es bien acquité,
J'aime Delphire, & ſa fierté,

ATIS.

Ton gouſt eſt aſſez raiſonnable,
Berger, & je ne doute pas
Que l'on ne te prépare une fierté ſemblable
Aux lieux où tu tournes tes pas.
Mais je t'y laiſſe aller, il faut que je te quitte,
Adieu.

LICIDAS.

Je voy d'ici ce que ton cœur medite,
Ton voyage, Berger, reſſemble aſſez au mien.

ATIS.

A dire vray, cela ſe pourroit bien.
Va, puiſſes-tu jamais ne trouver de Cruelles.

LICIDAS.

Les Cruelles ne me ſont rien,
Je ne crains que les Infidelles.

DE LIE.

III. EGLOGUE.

A MAD...

QUittons, mes chers Moutons, le cours de la
Riviere,
L'Herbe sera meilleure aux lieux que j'apperçoy,
Vous m'allez desormais occuper toute entiere,
Mirtille qui m'aimoit ne songe plus à moy.

Helas! j'allois l'aimer, je n'en suis que trop seure;
Déja je prononçois son Nom avec plaisir,
Déja je pensois moins à vous qu'à ma parure?
Déja pour vous garder je manquois de loisir.

Moy, qui fus toûjours rigoureuse
Je ne l'estois presque plus que par art,
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse;
Puisqu'il m'a deu quitter, Ciel! que je suis heureuse,
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard!

Encore quelques soins, il n'estoit plus possible
Que mon cœur ne se rendist pas,
J'en eusse esté touchée; & maintenant, helas!
Ce cœur regretteroit d'avoir este sensible,
J'éprouverois mille chagrins jaloux;
Quel peril j'ay couru! cependant abusée
Par des commencemens trop doux,
Je ne soupçonnois pas que j'y fusse exposée.

Je tremble encore, en songeant aujourd'huy
Que j'ay pensé dire à Mirtille
La chanson que je fis pour luy,
Quoy qu'à faire des vers je ne sois pas habile.

La

La crainte que j'avois qu'elle ne fuſt pas bien
Peut-être encore une autre honte,
Empeſcha que ma langue alors ne fuſt trop prompte,
Et par bonheur je ne dis rien.
J'en mourrois ſi je l'avois dite ;
Quoy donc, il la ſçauroit, & pour mieux m'inſulter.
Celle pour qui l'Ingrat me quitte,
Corinne, oſeroit la chanter ?

Je connois maintenant ce que l'Amour prépare,
Aux foibles cœurs dont il s'empare,
Je connois ce que c'eſt qu'un tendre engagement ;
Mais lors que mon Printemps à peine encor commence,
Faut-il avoir acquis par mon premier Amant,
Une ſi triſte experience ?

Profitons-en pourtant, évitons les Paſteurs,
Leurs Danſes, leurs Chanſons, leurs Fêtes dangereuſes,
Mais ſur tout leurs diſcours flateurs ;
Fuyons auſſi les Bergeres heureuſes ;
Si d'un pareil bonheur je formois le ſouhait,
Mon cœur en diviendroit plus facile à ſurprendre.
Et ne dois-je pas bien comprendre,
Que ce n'eſt pas pour moy qu'un ſort ſi doux eſt fait ?

Inutile & vaine Jeuneſſe,
Toy qui devois m'amener de beaux jours,
Qu'ay-je affaire de toy pour ſentir la triſteſſe
De vivre loin des jeux, des plaſirs, des amours ?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne ſçaurois voler avec trop de viteſſe.

Venez remplir ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma Bergerie, amuſemens utiles,
Vous n'eſtes pas touchans, mais vous eſtes tranquilles ;
Ah! ne me laiſſez pas le loiſir de ſonger
Que l'on puiſſe avoir un Berger.

Fontaines,

Fontaines, Fleurs, Oiſeaux, charmes pleins d'innocence,
Aidez à m'occuper, j'auray recours à vous,
Sauvez-moy de l'Amour; helas! pour ma défenſe
Sera-ce aſſez que vous conſpiriez tous?

D'où vient que je ſuis effrayée
Des efforts qu'il me va coûter?
N'en ſeray-je pas bien payée,
Et le repos peut-il trop s'acheter?
Les plus tendres Bergers, & Mirtille luy-même
N'ébranleroient pas mon deſſein;
Non, Mirtillie à mes pieds l'entreprendroit en vain,
Quand on a le cœur tendre il ne faut point qu'on aime.

AInſi parla Delie, alors du Dieu du jour
Le Char panchoit un peu vers la fin de ſon tour;
Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris ſa place,
Que Delie à Mirtille avoit déja fait grace.
Il n'eſtoit point volage, il avoit ſeulement
Eprouvé ſa Bergere, & feint un changement,
Crime qu'avec plaiſir on pardonne au coupable,
Aprés que d'un plus grand on l'a jugé capable.
Mirtille en peu de tems ſe vit aſſez aimé
Pour ſçavoir le deſſein que l'on avoit formé.
Il ne demeura pas tout à fait inutile,
Quelquefois il fit rire & Delie, & Mirtille.

CE preſent Paſtoral doit-il eſtre pour vous?
Helas! je ne vous trouve aucun trait de Bergere,
Vous n'avez point ce tendre caractere,
Des Belles de nos Bois l'agrément le plus doux;
Mais vous avez en recompenſe
Dans l'air, dans le viſage aſſez de majeſté,
Dans l'humeur aſſez de fierté,
Et peut-eſtre un peu d'inconſtance;
Enfin vous eſtes Nymphe, à ce que font juger

Vos

Vos appas, vos defauts, trop bisare mélange,
Et trop capable encor de plaire & d'engager;
Vous estes Nimphe, & moy qui sous vos loix me range,
Je ne suis qu'un simple Berger.
Tendresse qui jamais n'etale ses services,
Délicatesses sans caprices,
Soins plus amoureux que brillans,
Timidité flateuse, ardeurs toujours égales,
Transports qui sont ensemble & doux & violens,
Respect, constance, enfin les vertus pastorales,
Voila quels sont tous mes talens.
Mais toute Nimphe que vous estes,
Que vous faut-il de plus que des flammes parfaites?
Un Berger fidele a dequoy
Payer le cœur des Nymphes même,
Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
Ne voit rien au dessus de soy.
Je ne croy pas qu'on vous irrite,
En vous tenant ce superbe discours,
Chacun, autant qu'il peut, fait valoir son merite,
Les Bergers ne sçauroient vanter que leurs amours.

DAPHNÉ.

IV. EGLOGUE

ARCAS, PALE'MON, TIMANTE,

ARCAS & Palémon, tous deux d'un âge égal,
L'un pour l'autre tous deux concurrents redoutables,
Se répondant tous deux par des chansons semblables,
Formoient un combat Pastoral.
Ce n'estoit point la méprisable gloire
Ou du chant ou des Vers qui piquoit leurs esprits,
Ils disputoient un plus illustre prix,
Chacun prétendoit la victoire

Pour

Pour la Beauté dont il estoit épris.

Timante les jugeoit, Timante
Qui dans ses jeunes ans enflâma tant de cœurs,
Qu'une experience sçavante
Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Pasteurs,
Et dont la vieillesse galante
Souvent par ses avis se plaisoit à former
Quelque Beauté simple & naissante,
Qui n'eust sçeu qu'estre aimable, & non se faire aimer.

Le Berger qui devoit trouver le sort contraire
Ne devoit point payer deux Chevreuils & leur Mere
A son Rival victorieux,
Dans des temps plus grossiers peine assez ordinaire;
Il falloit, ô Loi plus severe!
Et que n'eust-il pas aimé mieux?
Que du Berger vainqueur il chantast la Bergere.

Aussi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins!
Quels efforts des deux parts! O toi! Muse Rustique,
Qui laissant à tes Sœurs la Trompette heroïque
N'enfles qui des Pipeaux assemblez de tes mains,
Toy, qui du superbe Parnasse
Negligeant les Lauriers sacrez,
Te couronnes le front avec autant de grace,
Des simples fleurs qui naissent dans les Prez,
Redis moy le combat ardent, quoique paisible,
Que se livrerent les Bergers,
Tu n'as jamais connu de combat plus terrible,
Tes Heros n'ont jamais couru d'autres dangers.

ARCAS.

AU parti de Philis tu dois la préference,
Amour, elle n'a point de mépris pour tes loix.

PALEMON.

Si Daphné n'aime pas, tu sçais en recompense,
Amour, combien Daphné fait aimer dans ces bois.

AR-





ARCAS.

De Venus quelquefois avez-vous veu l'image ?
Elle a les cheveux blonds, & ma Bergere aussi.

PALEMON.

Avec ses cheveux noirs Daphné plaist davantage,
Pardonne-moy, Venus, mon cœur en juge ainsi.

ARCAS.

Quand Philis a meslé des fleurs dans sa coiffure,
Quel charme pour les yeux ! quel peril pour les cœurs !

PALEMON.

Quand Daphné se fait voir sans aucune parure,
Elle sçait mieux charmer, qu'une autre avec des fleurs.

ARCAS.

L'enjoüement de Philis la rend encor plus belle,
Et de Jeux & de Ris une Troupe la suit.

PALEMON.

Daphné dans sa langueur a les Graces pour elle,
Et les Graces toûjours ne font pas tant de bruit.

ARCAS.

D'une foule d'Amans Philis est entourée,
Et je voy que mon choix s'est trop fait approuver.

PALEMON.

Daphné fuit ses Amans, elle vit retirée ;
Heureux qui luy pourroit fournir dequoy réver !

ARCAS.

Pour gagner tous les cœurs le Ciel fit ma Bergere,
Sa beauté, sa douceur, tout plaist au même instant.

PALEMON.

Lors que l'on voit Daphné douce ensemble & severe,
On n'oseroit l'aimer, mais on l'aime pourtant.

ARCAS.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent,
S'il vient en ce hameau des Pasteurs étrangers ?

PALEMON.

Oüy, pendant leur séjour autour d'elle ils s'empressent,
Daphné n'est pas si propre aux Amans passagers.

ARCAS.

Dans le Cristal des eaux souvent Philis se mire,

Et là contre mon cœur elle apreste des traits ;
Ruisseaux, peignez-luy bien la beauté qui m'attire,
Philis en croira mieux les sermens que je fais.
PALEMON.
Daphné ne cherche point le cristal des fontaines,
Le soin de sa beauté ne l'inquiéte pas.
Soupirs que j'ay poussez, doux tourmens, tendres peines,
Vous seuls vous instruisez Daphné de ses appas.
ARCAS.
Souviens-toy de quel air Philis entre en la danse,
D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumez,
Il brille sur son front une aimable assurance,
Elle sçait que les cœurs vont tous estre charmez.
PALEMON.
Daphné danse encor mieux, & n'en est pas si sure,
Soudain elle rougit, sa rougeur luy sied bien,
De loüanges en vain elle entend un murmure,
Tous les cœurs sont charmez, seule elle n'en sçait rien.
ARCAS.
Aux soupirs d'Alcidon Philis estoit sensible,
Mais quel est mon bonheur, de voir que chaque jour
Je détruis auprés d'elle un rival si terrible!
J'y perdroits, si Philis n'avoit point eu d'amour.
PALEMON.
Je n'ay point le plaisir de rendre méprisable
Un Rival pour qui seul on avoit eu des yeux,
Daphné n'aima jamais, elle en est plus aimable,
Je puis mesme esperer qu'elle en aimera mieux.
ARCAS.
Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule.
Prit la main de Philis qu'il serroit tendrement;
Soudain sans qu'il me vist, prés d'elle je me coule,
Elle me donna l'autre; & soûrit finement.
PALEMON.
En ma faveur Daphné ne s'est point declarée,
J'espere cependant avoir un jour sa foy,
Non pas que j'en jurasse encor par Cithérée,
Mon

Mon cœur me le promet, c'eſt mon cœur que j'en croy.

ARCAS.

Ma Philis fait des Vers d'un tendre caractere,
Elle en fera pour moy, je l'ay trop merité ;
C'eſt toûjours le Berger qui chante la Bergere,
Quel plaiſir que luy-meſme en ſoit auſſi chanté !

PALEMON.

De la voix de Daphné que le doux ſon me touche !
Je ne puis plus ſouffrir les hoſtes de ces bois,
On ſent aller au cœur ce qui ſort de ſa bouche,
O Dieux ! & j'entendrois, *j'aime*, de cette voix !

ARCAS.

Tu dois bien t'offenſer, Philis, on te compare ;
Philis, c'eſt à Daphné, quel étrange rapport !
Se peut-il juſque là que Palemon s'égare ?
Moy qui prens ton parti, ne t'ai-je point fait tort ?

PALEMON.

Daphné, quoy qu'en ces lieux nulle autre ne l'égale,
Ne viendroit pas plûtoſt à ſçavoir nos debats,
Qu'elle voudroit ceder le prix à ſa rivale,
Mais Timante ; je croy, ne le permettroit pas.

ARCAS.

Punis de Palemon l'inſupportable audace,
A t'aimer ſans eſpoir fais qu'il ſoit condamné,
Philils, je te connois des regards pleins de grace,
Qui détruiroient ſoudain l'empire de Daphné,

PALEMON.

Daphné, n'entreprens pas une telle vangeance,
Laiſſe Arcas comme il eſt, & mes vœux ſont remplis ;
Sa Philis luy fera ſentir ſon inconſtance,
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en eſt aſſez, je voy que voſtre zele
Pouſſeroit trop loin la querelle,
Vous ne parleriez bien-toſt plus
Du merite de l'une & de l'autre Begere ;
Vous perdriez le temps en diſcours ſuperflus ;
Concluſion trop ordinaire.

Écoutez-moy, Bergers, voicy mon jugement,
Philis est la plus agreable.

PALEMON.

Ah, Timante!

TIMANTE

Ecoutez, Berger, tranquillement.
Mais je croy Daphné plus aimable.

ARCAS.

Et c'est ainsi...

TIMANTE.

Bergers, je me sers de mes droits,
Et mon autorité doit estre icy suivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois,
Et Daphné pour toute sa vie.
Vous, Arcas, preparez quelqne chant pour Daphné;
Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage,
Je veux que de la main du Berger qu'elle engage,
A Philis sa Rivale un Bouquet soit donné.
L'Air sera tendre & doux, les Fleurs seront nouvelles;
Les Fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un Air qui veut du temps, de la peine, & des soins,
Ce partage convient assez juste aux deux Belles.

ERASTE.

V. EGLOGUE.

A MONSIEUR.....

*LE Berger * qui jadis herita le Hautbois*
Du grand † Pasteur de Siracuse,
Et dont mesme aujourd'huy la Muse
De l'aimable Mantouë enorgueillit les bois,
Vouloit que des Forests la demeure sauvage

Fust

* Virgile. † Théocrite.

Fust digne qu'un Consul y fist quelque séjour.
J'entreprens un plus grand ouvrage,
Moy qui voudrois rendre digne d'un Sage
Des Forests où regne l'Amour.

Pourquoy non cependant? ces Sages de la Grece,
Ces Thalés, ces Bias, grands & superbes noms,
L'emportent-ils pour la sagesse
Sur nos Tirsis & nos Damons?
J'en doute; dans nos champs la Vertu toute pure
Agit sans dessein d'éclater,
Tout l'art de la raison ne sçauroit imiter
De nos Bergers l'innocente droiture;
Ils ne se laissent point flater
Aux plaisirs remplis d'imposture
Que sans l'aveu de la Nature
L'Opinion ose inventer.
Ce n'est point chez eux qu'on achete
Un bien imaginaire aux dépens d'un vray bien:
Mais pour la sagesse parfaite
Il leur manque des mots, un severe maintien,
Et par malheur ils ont une Hoülette.

Encore un grand défaut, ils sont toûjours amans;
De je ne sçay quels feux qui leur semblent charmans
Leur ame est sans cesse remplie;
Mais quoy tous les Humains sont fous par quelque endroit,
Et l'amour n'est-il pas la plus sage folie
Dont on puisse payer le tribut que l'on doit?

Vous donc que la Sagesse admet dans ses Misteres,
Qui simple spectateur des passions vulgaires
De leurs ressorts en nous considerez le jeu,
Prenez des yeux qui ne soient pas austeres
Pour un Berger qui vous ressemble peu.
Ne riez pas de voir sa raison égarée
Par tant d'états divers passer en un seul jour,
Un Amant est chose sacrée,

Et qui par un vray Sage est toûjours reverée,
Le Sage tant qu'il vit est en prise à l'Amour.

LES Oiseaux qui du jour annoncent la naissance,
Laissoient encor les champs dans un profond silence,
Lors qu'Eraste s'éveille, & croit qu'à son réveil
Déja Thetis s'apreste à rendre le Soleil.
Il court de sa Cabane ouvrir une fenestre,
Il regarde le Ciel, mais il ne voit paroistre
Ny les vives couleurs que l'Aurore produit,
Ny ce douteux éclat qui se joint à la nuit:
La Mere des Amours à peine renaissante
Commençoit à jetter sa lumiere perçante,
Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant;
Eraste entre en couroux contre le jour trop lent;
Iris luy vouloit bien parler dans un bocage,
Quand le soir renvoyeroit les Troupeaux au Village,
Et pour ce rendez-vous Eraste est éveillé
Avant que sur les Monts le Soleil ait brillé.
Quelques momens aprés il appelle Titire;
Depuis que le Berger pour son Iris soupire,
Titire a pris le soin des Troupeaux du Berger,
Ils alloient tous perir sans ce Maistre étranger.
Eraste ose luy faire un injuste reproche,
Vous dormez, luy dit-il, lors que le jour approche,
Les Troupeaux devroient estre aux plaines d'alentour,
Partez. En le hastant, il croit haster le jour.
Le jour est loin encore, aux yeux d'Eraste mesme,
Il ne découvre rien; quelle lenteur extréme,
Quel siecle jusqu'au soir! il mesure des yeux
Le tour que le Soleil doit faire dans les Cieux,
Il faut que sur ces Monts ce grand Astre renaisse,
S'éleve lentement, & lentement s'abaisse,
Et se perde à la fin derriere ces grands bois,
Il mesure ce tour, & fremit mille fois.
Le jour si souhaité, le jour enfin arrive;
Mais son inquietude en est encor plus vive,

Ses desirs, ses transports, ses divers mouvemens,
Luy font de tout ce jour sentir tous les momens,
Souvent pour moderer cette ardeur empressée
Il voudroit éloigner Iris de sa pensée,
Tantost de ses Troupeaux tâchant à s'occuper,
Tantost dans ses vergers s'amusant á couper
D'un Arbre trop chargé l'inutile branchage,
Tantost de joncs tissus commençant quelque ouvrage;
En vain; toûjours Iris, toûjours cet heureux soir
L'agitent malgré luy par un trop doux espoir.
Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne,
Il prend ce doux Hautbois qui sans cesse resonne
De l'excés de sa flâme, & des beautez d'Iris;
Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris,
Il repasse des airs qu'il a faits pour la Belle;
Imprudence d'Amant! il se remplit trop d'elle,
Le jour en est plus long, il en souffre, mais quoy?
Peut-il en l'attendant se faire un autre employ?
A peine le Soleil commençoit à descendre,
Au Bocage déja le Berger va se rendre,
Il se flate qu'Iris conduite par l'amour
Y pourra bien venir avant la fin du jour,
Et quelquefois il craint que trop indifferente
Iris, la mesme Iris, ne trompe son attente.
Elle vient à la fin, il n'estoit point trop trad,
Son air marque à demy qu'elle vient par hazard,
Elle vient, mille Amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle
D'un desir curieux avoient esté touchez;
Les uns prés des Amans sous un Buisson cachez,
Prestent à leurs discours une oreille attentive;
D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur des Arbres toufus montez de toutes parts,
Pour sçavoir ce qu'on dit observent les regards.
Dans le Bocage alors Eraste & la Bergere
Respirerent cet air qu'on respire à Cythere,
Et par les doux transports dont ils furent atteints,
Sentirent les Amours dont ces lieux estoient pleins.

Combien en se voyant, Dieux ! combien ils s'aimerent !
Ils ne s'aimoient pas moins quand ils se separerent,
Mais Iris appliquée à déguiser son feu,
Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu.

LIGDAMIS.

VI. EGLOGUE.

ADRASTE. HILAS.

ADRASTE.

Tu connois Ligdamis ?

HILAS.

Qui ne le connoist pas ?
C'est luy qui de Climene adore les appas.

ADRASTE.

Luy-mesme.

HILAS.

Quel Berger ! il est du caractere,
Dont un Amant m'eust plu si j'eusse esté Bergere ;
Il ne connoist nul art en aimant, que d'aimer,
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflamer,
Il aime, mais forcé par les yeux d'une Belle,
Et son amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'estre aimé n'est pour luy qu'un bonheur,
Il en sent le plaisir, & renonce à l'honneur,
Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace,
Les faveurs qu'on luy fait sont toûjours une grace.

ADRASTE.

As tu veu de ses Vers ?

HILAS.

Je les sçay presque tous.
O Ciel ! qu'il en chantoit de tendres & de doux,

Quand

Quand Climene à la Ville alloit faire un Voyage!
Je n'en sçais point de luy que j'aime davantage.

ADRASTE.

Moy, je ne les sçais point, j'estois alors absent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoissant,
Si tu prenois la peine, Hilas, de me les dire!

HILAS.

Je t'obeis, écoute un Amant qui soupire.

Vous allez donc quitter pour la premiere fois
De nos Hameaux la demeure tranquille!
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climene, vous partez, vous allez à la Ville,
Climene, il vous sera peut-estre difficile
De retrouver du plaisir dans nos Bois.

Là, d'illustres Amans vous rendront leurs hommages,
Leur rang ou leur adresse à vous faire la cour,
Tout vous ébloüira dans ce nouveau séjour.
Que deviendray-je, helas! au fond de nos bocages,
Moy qui n'ay pour tous avantages
Qu'une Musette & mon amour?

Ils vous mettront sans doute au dessus de leurs Belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux;
Leurs éloges sont doux, mais souvent infidelles;
Cependant vous viendrez à mépriser pour eux
Ces loüanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ay dit, Climene,
Mais ils vous le diront d'un air plus assuré,
Avec un art flateur des Bergers ignoré,
Moy, je ne vous l'ay dit qu'en trouble, qu'avec peine,
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ay dit, & j'ay soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire,

Les manieres qu'on prend dans nos petits hameaux ;
Rapportez-moy jusqu'à cet air severe
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts,
D'une jeune & simple Bergere ;
Rapportez-moy jusqu'à cet air severe
Que vous avez pour moy comme pour mes rivaux.
Vous verrez à la Ville un exemple contraire ;
Mais de vostre rigueur je ne veux vous défaire
Que par la pitié de mes maux.

J'ay veu la mesme Ville où vous allez paroistre,
Pour la belle Climene elle a veu mes langueurs ;
Parmy tous les plaisirs qui flatoient tant de cœurs,
J'y regrétois nostre séjour champestre,
Et vostre veuë, & mesme vos rigueurs.

Non, je n'ay garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuieux ;
Mais de quelque costé que vous tourniez les yeux,
Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre,
Et dites, s'il se peut, d'une maniere tendre,
C'est icy que l'on aima mieux
S'occuper de moy, que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

ADRASTE.

O Pan, ou si c'est toy qu'il faut que l'on implore,
Phœbus, ou toy plûtost que l'un & l'autre adore,
Amour, donne à mes vers cet air doux, naturel,
Et je vais de mes dons enrichir ton Autel.

HILAS.

Il peut t'en coûter moins, & Ligdamis luy-mesme
N'offre rien aux Autels de l'amour, mais il aime ;
Il aime, & fait ces Vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

Ce charme ne suit pas tous les Vers des Amans.
Ligdamis mesme en fit au retour de Climene,
Qui cedent à ceux cy, quoy qu'ils cedent à peine.

Peut-estre

Peut-estre on chante mieux un départ qu'un retour ;
Peut-estre un air content ne sied pas à l'Amour.

HILAS.

Et ces Vers là, Berger, tu les sçais ?

ADRASTE

Oüy, sans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ay dits.

ADRASTE

Ecoûte.

MA Bergere revient, c'est demain que ces lieux
S'embellissent par sa presence ;
J'iray m'offrir le premier à ses yeux.
Ah, Ciel ! si de quelque distance
Elle me reconnoist à mon impatience,
Que mon sort sera glorieux !

Oüy, je séray le seul dont la joye éclatante
Par d'assez vifs transports marquera ce beau jour ;
J'auray seul une ardeur digne de son retour ;
Elle ne pourra plus paroistre indifferente,
Je luy prepare trop d'amour.

Que dis-je ? cette ardeur est-elle donc nouvelle ?
N'ay-je encor rien senty d'aussi vif en aimant ?
Quand j'estois une heure, un moment,
Un moment seul, éloigné de la Belle,
Pour me retrouver auprés d'elle
N'avois-je pas le mesme empressement ?

Vous n'aurez que mes soins, mes transports ordinaires,
Mais maintenant, Climene, ils devroient vous charmer,
Vos yeux depuis long-temps n'ont veu d'Amans sinceres,
Et pourroint-ils jamais s'en desaccoûtumer ?
Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflammer,
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours legeres,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.

La Ville est pleine de contrainte,
De faux sermens, & de vœux indiscrets,
Que ne l'avez-vous veuë exprés
Pour sçavoir de quel prix est cet amour sans feinte
Qui se trouve dans nos Forests,
De quel prix sont nos Bois pour s'y parler sans crainte,
Et ma voix pour chanter une amoureuse plainte,
Et mon cœur pour sentir vos traits ?

Revenez plus Bergere encore
Que vous n'estiez en nous quittant,
Songez qu'il est au monde un cœur, qui vous adore
Une Belle au milieu des soûpirs qu'elle entend,
Au milieu d'une Cour dont sa fierté s'honore,
N'en peut pas toûjours dire autant.

HILAS.

ADraste, j'avoüeray que ma surprise est grande,
Que contre de tels Chants Climene se deffende.

ADRASTE.

Et pourquoy le crois-tu ? les Vers par leurs attraits
Ont soûmis les Lyons, entraisné les Forests,
Aprés cela, je croy, le moins qu'ils puissent faire
C'est d'adoucir le cœur d'une jeune Bergere.
L'Amour les a fait naistre, & les Vers à leur tour
Ne manquérent jamais à bein servir l'Amour.

HILAS.

Mais Climene, dit-on, est fiere, inexorable.

ADRASTE.

Mais, Berger, Ligdamis est amoureux, aimable.

HILAS.

N'a-t-on jamais poussé de soûpirs superflus !

ADRASTE.

Et bien, je te diray quelque chose de plus.
Nous estions l'autre jour sous l'Orme de Silene
Une assez grosse Troupe où se trouva Climene,
On loüa Ligdamis, chacun en dit du bien,
Prens bien garde, Berger, seule elle n'en dit rien.

Dés que d'un tel discours on eut fait l'ouverture,
Elle se détourna rajustant sa coëffure,
Où je ne voyois rien qui fust à rajuster,
Et feignit cependant de ne pas écouter.

HILAS.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire!
Une Belle est sensible, & tu veux bien le croire.

THAMIRE.

VII. EGLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SILVIE.

AMARILLIS.

LES Bergers tous les jours font entre
eux des Combats.
Et de Chansons, & de Musettes,
Lors que vous vous trovez seules
comme vous estes,
Pourquoy ne les imiter pas?
Quoy? les graces du chant sont-elles necessaires
A des Bergers plûtost qu'à vous?

FLORISE.

Et quel sujet chanterions-nous?

AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un seul pour de jeunes Bergeres.

SILVIE.

Nos Amours?

AMARILLIS.

Et quoy donc?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux,

Que quelques Bergers curieux,
N'écoutent des recits peut-estre trop sinceres.

SILVIE.

Ne craignez point ces dangers
Dans des lieux si solitaires.

FLORISE.

Je crains par tout les Bergers.

AMARILLIS

Chantez sans tarder davantage;
Voyons qui de vous deux sçait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage,
Mon experience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.
Que sans feinte avec moy vostre cœur se declare,
Entre Belles, je sçay que la franchise est rare,
Mais elle doit icy regner dans vos discours.
Par un combat tel que le vostre
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos Amours.
Quand on y destine sa vie,
On ne s'y peut trop exercer;
Allons agreable Silvie,
Je le voy bien, vous voulez commencer.

SILVIE.

Licas brûle pour moy de l'amour le plus tendre;
Que faire, Amarillis? quel party puis-je prendre?
Je n'y sçais que d'aimer Licas.

FLORISE.

Il n'est fidelle Amant que mon Amant n'efface,
J'aime, mais j'en voudrois voir quelque autre en ma place,
Elle ne se'n sauveroit pas.

SILVIE.

Aimer est un plaisir, mais il ne peût suffire,
Il y faut joindre encor le plaisir de le dire,
J'aime Licas, Licas le sçait.

FLORISE

Ce plaisir est bien-doux, mais je me le refuse,

Je

Je sçay trop qu'il n'est point de Berger qui n'abuse
D'un bonheurr qu'on rend trop parfait.

SILVIE.

Je suis simple & naïve, & de feindre incapable,
Et je croy ma franchise encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.

Je pourrois comme vous estre simple, & naïve,
Mais ce n'est pas ainsi qu'un Amant se captive,
Et mon Amant m'est precieux.

SILVIE.

Si l'on cache le feu dont on se sent éprise,
Ce n'est pas à l'Amant du moins qu'on le déguise,
Qui le cause, s'en aperçoit.

FLORISE.

Je consens qu'avec soin un Amant m'examine,
Mais il est plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'est de celuy qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour ose se peindre,
Mes yeux, vous dites tout, mais je ne puis m'en plaindre,
On vous répond trop tendrement.

FLORISE.

Quand mon Berger paroist trop vif & trop sensible,
Détournez-vous de luy, mes yeux, s'il est possible,
Détournez-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque temps moins par art que par honte,
Mais je trouvay Licas si tendre un certain jour,
Un jour qu'on celebroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je dissimulois moins hier qu'à l'ordinaire;
Si l'on ne fust venu troubler nostre entretien,
Je ne sçay plus comment Thamire avoit sçû faire,
Mon secret ne tenoit à rien.

SILVIE.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendresse,
La

La Feste de Venus estoit un temps heureux,
Je m'en suis apperçûë, & grace à la Déesse,
Il n'en est que plus amoureux.

FLORISE.

Je sçay bien dans mon cœur que je suis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit,
Du peril où j'estois je me vis dégagée;
J'en eus cependant du dépit.

SILVIE.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous touche,
Et mon Berger & moy, l'Amour juge entre nous,
Et je dis en moy-mesme, à prendre un air farouche,
J'y perdrois des combats si doux.

FLORISE.

Lors qu'avec des regards attentifs, pleins de flâme,
Thamire cherche en moy ce qu'ont produit ses soins,
Je triomphe, & je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

SILVIE.

J'imagine toûjours quelques faveurs nouvelles,
Des presens que l'Amour a soin d'assaisonner;
Licas aura bien-tost jusqu'à mes Tourterelles,
Je ne sçay plus que luy donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une mesme conduite,
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal,
Je le prens à danser deux ou trois fois de suite,
Mais aprés je prens son Rival.

SILVIE.

Voyez jusqu'à quel point va ma douceur extréme,
Un jour Licas & moy nous caressions mon Chien,
Nous le baisions ensemble, il me baisa moy-mesme,
Je feignis de n'en sentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire,
Il tomba l'autre jour un Oeillet de mon sein,
Il y fut replacé de la main de Thamire,
Quoy qu'il conduisist mal sa main.

SILVIE alloit encor reprendre aprés Florise,
Quand l'une & l'autre fut surprise
D'entendre un Buisson qui trembla.
Que tu sçais bien, Amour, estre un guide fidelle
Pour conduire un Amant sur les pas d'une Belle!
Licas & Thamire estoient là.

L'agreable combat que celuy des Bergeres,
Pour les témoins cachez qui vinrent l'écouter,
Pour Thamire sur tout, que par de longs misteres,
On avoit voulu tourmenter!
Florise fut confuse, & d'une prompte course
Hors de ce lieu précipite ses pas,
Derniere, mais foible ressource.
Dans de semblables embarras.

Thamire la suivit, que pouvoit-elle faire?
Refuser de le voir, marquer de la colere
Qu'il surprist un secret si long temps renfermé;
Encor quelle colere, & quelle foible cause
D'accuser un Amant aimé!
Elle le fit, & ce fut peu de chose.
Bien-tost son cœur se fut rendu;
Thamire qu'animoit sa fortune presente
Payoit par les transports d'une flâme contente,
Tout ce qu'il avoit entendu.

Mais Amarillis que fit-elle?
Personne ne prit garde à ce qu'elle devint,
Sans doute, Amarillis se tint
Peu necessaire à vuider la querelle.

ISMENE.

VIII. EGLOGUE.

A MADEMOISELLE....

VOUS qui par vos treize ans, à peine encor fournis,
Par un éclat naissant de charmes infinis,
Par la simplicité compagne de vôtre âge,
D'un rustique Hautbois vous attirez l'hommage.
Vous dont les yeux déja causeroient dans nos champs,
Mille innocens combats & de vers & de chants,
Pour des Muses sans Art convenable Heroïne,
Ecoutez ce qu'icy la mienne vous destine.
Voyez comment un cœur va plus loin qu'il ne croit,
Comment il est mené par un Amant adroit,
Quels piéges tend l'amour à ce qui vous ressemble;
Ce n'est pas mon dessein que vostre cœur en tremble,
Ni qu'à vos jeunes ans ces piéges presentez
Avec un triste soin soient toûjours évitez.
Ce n'est pas mon dessein non plus de vous les peindre
Si charmans, que jamais vous ne les puissiez craindre,
Ils ont quelque peril, je ne déguise rien.
Et que prétens-je donc? je ne le sçay pas bien;
En termes generaux, sous des Histoires feintes,
Vous parler de desirs, de tendresse, de plaintes.
Ces mots plairoient toûjours, n'eussent-ils que le son.
Du reste, point d'avis, moins encor de leçon:
Aimer, ou n'aimer pas est une grande affaire,
Que sur ces deux partis vostre cœur delibere,
On les peut l'un & l'autre & loüer & blâmer,
Quand tout est dit pourtant, on prend celuy d'aimer.

SUr la fin d'un beau jour, aux bords d'une Fontaine,
Corilas sans témoins entretenoit Ismene,

Elle

Elle aimoit en ſecret, & ſouvent Corilas
Se plaignoit de rigueurs qu'on ne luy marquoit pas.
Soyez content de moy, luy diſoit la Bergere,
Tout ce qui vient de vous eſt en droit de me plaire.
J'aime avec paſſion les airs que vous chantez,
J'aime à garder les fleurs que vous me preſentez,
Si vous avez écrit mon nom ſur quelque Heſtre,
Aux traits de voſtre main j'aime à vous reconnoiſtre,
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux;
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne ſeroit l'Amour que vous pourriez prétendre:
Nous paſſerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos Troupeaux me ſeront auſſi chers que les miens,
Si de vos fruits pour moy vous cueillez les premices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices;
Noſtre amitié peut-eſtre aura l'air amoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

Dieux! diſoit le Berger, quelle eſt ma récompenſe!
Vous ne me marquerez aucune préference,
Avec cette amitié dont vous flatez mes maux.
Vous vous plairez encore aux chants de mes Rivaux.
Je ne connois que trop voſtre humeur complaiſante,
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens, & ces ſoûris flateurs
Que devroient ignorer tous les autres Paſteurs.
Ah! plûtoſt mille fois... Non, non, répondit-elle,
Iſmene à vos yeux ſeuls voudra paroiſtre belle,
Ces legers agrémens que vous m'avez trouvez,
Ces obligeans ſoûris, vous ſeront reſervez;
Je n'écoûteray point ſans contrainte & ſans peine
Les chants de vos Rivaux, fuſſent-ils pleins d'Iſmene,
Vous ſerez ſatisfait de mes rigueurs pour eux,
Mais n'ayons point d'Amour, il eſt trop dangereux.

Et bien, reprenoit-il, ce ſera mon partage
D'avoir ſur mes Rivaux quelque foible avantage.
Vous ſçavez que leurs cœurs vous ſont monis aſſurez,
Moins acquis que le mien, & vous me preferez,
Toute autre l'auroit fait; mais enfin dans l'abſence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience,
Tout vous pourra fournir un aſſez doux employ,
Et vous trouverez bien la fin des jours ſans moy.
Vous me connoiſſez mal, ou vous feignez peut eſtre,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connoiſtre;
Croyez-moy, Corilas, je n'ay pas le bonheur
De regretet ſi peu ce qui flatoit mon cœur;
Vous partiſtes d'icy quand la moiſſon fut faite,
Et qui ne s'apperçut que j'eſtois inquiete?
La jalouſe Doris pour me le reprocher
Parmy trente Paſteurs vint exprés me chercher
Que j'en ſentis contre elle une vive colere!
On vous l'a raconté, n'en faites point miſtere;
Je ſçay combien l'abſence eſt un temps rigoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

Qu'auroit dit davantage une Bergere Amante?
Le mot d'amour manquoit, Iſmene eſtoit contente.
A peine le Berger en eſperoit-il tant,
Mais ſans le mot d'amour, il n'eſtoit point content.
Enfin pour obtenir ce mot qu'on luy refuſe,
Il ſonge à ſe ſervir d'une innocente ruſe;
Il faut vous obéïr, Iſmene, & dés ce jour,
Dit-il en ſoûpirant, ne parler plus d'amour,
Puis qu'à voſtre repos l'amitié ne peut nuire,
A la ſimple amitié mon cœur va ſe reduire,
Mais la jeune Doris, vous n'en ſçauriez douter,
Si j'eſtois ſon Amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois Corilas quitte Iſmene,
Viens icy, Corilas, qu'un doux eſpoir t'amene.
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vainement,
J'aimois Iſmene alors comme un fidelle Amant.
Maintenant cet Amour que voſtre cœur rejette,

Ces ſoins trop empreſſez, cette ardeur inquiete,
Je les porte à Doris, & je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien ? Iſmene à ce langage
Demeuroit interdite, & changeoit de viſage.
Pour cacher ſa rougeur, elle voulut en vain
Se ſervir avec art d'un voile ou de ſa main,
Elle n'empeſcha point ſon trouble de paroiſtre,
Et quels charmes alors le Berger vit-il naître!
Corilas, luy dit-elle, en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'Amour, & ç'euſt eſté le mieux,
Mais puis que l'amitié vous paroiſt trop paiſible,
Qu'à moins que d'eſtre Amant vous eſtes inſenſible,
Que la fidelité n'eſt chez vous qu'à ce prix,
Je m'expoſe à l'Amour, & n'aimez point Doris.

TIRSIS, ET IRIS.

IX. EGLOGUE.

DANS le fond d'un Valon eſt un lieu ſolitaire,
Proche cependant d'un Hameau,
Rarement un Berger y mena ſon Troupeau,
Mais un Berger ſouvent y ſuivit ſa Bergere.
D'arbres épais il eſt environné,
Il s'y conſerve un ombre, il y regne un ſilence,
Qui font que ce ſéjour ſemble eſtre deſtiné
A recevoir la confidence
D'un cœur tendre & paſſionné.

Un clair ruiſſeau tombant d'une colline.
Y roule entre les fleurs qu'il y vient abreuver,
Et quoy qu'il ſoit encor prés de ſon origine,
Déja ſes petits flots peuvent faire réver.
La beauté de ces lieux toute inculte & champeſtre

Ne permet point que l'Art ose y paroistre,
L'Art mesme leur nuiroit s'il les vouloit parer ;
Telle en est l'aimable imposture,
Que quand on s'y vient retirer,
On se croit seul dans toute la nature.

Là, sortant du Hameau prochain,
Par differens chemins deux Amans se rendirent,
Sans en estre d'accord l'un & l'autre ils comprirent
Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
Quand ils se virent seuls, une joye amoureuse
Mieux que dans leus discours éclata dans leurs yeux,
Seulement la Bergere en fut un peu honteuse,
Mais sans songer à sortir de ces lieux.
Ils s'assirent tous deux sur une douce pente
Que revestoit l'herbe tendre & naissante
Iris un peu plus haut, Tirsis un peu plus bas,
L'amour aux pieds d'Iris marquoit toûjours sa place,
Et voicy leurs discours, dont le charme & la grace
Aux cœurs indifferens ne se montrera pas.

TIRSIS, IRIS.

TIRSIS

ON aime en ces Hameaux, on songe assez à plaire,
Cependant cherchez-y quelque Berger sincere,
Et je veux bien, Iris, vous rendre vostre foy,
Si vous en trouvez un sincere comme moy.

IRIS.

Il est quelques Beautez que l'on trompe, ou qu'on quitte,
Mais il en est plus d'une aussi, qui le merite.
Et quoy, voulez-vous donc qu'avec fidelité
On aime Cleonice, & son air affecté ?
Voulez-vous que l'on soit fidelle pour Madonte,
Qui toûjours sur ses ans nous impose sans honte ?

Mais

Mais Climene, mais Lise ont de vrais agrémens,
Et je répondrois bien, Berger, de leurs Amans.

TIRSIS.

Ne vous y trompez pas; pour estre jeune, & Belle,
On n'en a pas toûjours un Amant plus fidelle.
Vous parlez de Climene, il n'est pas d'air plus doux,
Et mesme elle a, dit-on, quelque chose de vous;
Mais si je vous disois que Climene est trahie?
Menalque qui devroit l'aimer plus que sa vie,
Qui souvent la voit seul prés d'un certain Buisson,
Menalque pour une autre a fait une chanson.
Et Lise, à vostre avis, est-elle plus heureuse,
Elle que ses beaux yeux rendent si dedaigneuse?
Elle osa l'autre jour devant d'autres Pasteurs
Choisir son Licidas pour luy donner des fleurs,
A l'amour du Berger elle les crut bien deuës;
Helas! le lendemain il les avoit perduës.

IRIS.

Tirsis, je vous entens, vous n'aimez pas ainsi,
Mais ne me puis-je pas faire valoir aussi?
Croyez-vous que pour estre & fidelle & sincere,
On en trouve toûjours autant dans sa Bergere?
Damon y gagneroit; nous sommes tous témoins
Combien à Timarete il a plû par ses soins,
L'autre jour cependant elle vint par derriere
Au fier & beau Thamire oster sa pannetiere,
Damon estoit present, elle ne luy dit rien;
Pour moy, de leurs amours je n'auguray pas bien,
Ces tours-là ne se font qu'au Berger que l'on aime,
Vous vous plaindriez bien si j'en usois de mesme.
On croit que Lisidor a lieu d'estre content,
J'ay veu pourtant Alphise, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettoit ses longs cheveux en tresse;
La Belle avoit un air de langueur, de paresse,
Au contraire Daphnis d'un air vif, animé,
S'acquitoit d'un employ dont il estoit charmé,
Alphise en ce moment rougit d'estre surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

TIR-

TIRSIS.

Iris, qu'avez-vous dit? on se fust figuré
Que le fidelle amour, des Villes ignoré,
S'estoit fait dans nos Bois des retraites tranquilles,
Mais on l'ignore icy comme on fait dans les Villes!
Ah! qui pourroit souffrir Menalque & Licidas?
Charmé de leurs Chansons, je suivois tous leurs pas,
Maintenant que je sçay qu'ils ne sont pas fidelles,
Je les fuis, & leurs voix ne me semblent plus belles.

IRIS.

Alphise & Timarete ont l'entretien charmant.
Je les cherchois toûjours avec empressement,
Mais depuis que je sçay qu'Alphise & Timarete
N'ont point pour leurs Amans la foy la plus parfaite,
J'évite de les voir, & les jours les plus longs
J'aime mieux les passer seule avec mes Moutons.

TIRSIS.

Puis que dans ce Hameau les Amours dégenerent.
Car tous nos vieux Bergers, on sçait comme ils aimerent,
Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
On y verra du Ciel éclater le couroux.

IRIS.

Non, vivons en des lieux où je seray charmée
Parmy tant de Beautez d'estre la plus aimée,
Où par mes tendres soins Tirsis sera nommé
Parmy tant de Pasteurs l'Amant le plus aimé.
Qu'il ne soit point icy de feux tels que les nostres,
Joüissons du plaisir d'aimer plus que les autres,
Et voyons en pitié tant de foibles amours,
Qui souffrent le partage, & changent tous les jours.

TIRSIS

Si je change jamais, si mon cœur se partage,
Puissay-je en aucun jeux n'obtenir l'avantage,
Puisse déplaire à tous mon plus doux Chalumeau,
Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau.

IRIS.

IRIS.

Ruisseau qui murmurez, Bois chargez de verdure,
Ecoutez mon Berger, écoutez ce qu'il jure.
S'il trouve en son Iris un amour moins constant,
Je veux que tous mes traits changent au mesme instant,
Et que sans ressentir une secrete peine
Je ne puisse jamais rencontrer de fontaine.

TIRSIS.

O vous, Dieu des Pasteurs, Déesse des Amans,
Ecoutez ma Bergere, écoutez ses sermens.

IRIS.

Bergers, qu'en ces Hameaux on trouve redoutables,
Vous tâcheriez en vain de me paroistre aimables,
Ne songez pas qu'Iris voye encore le jour;
Pour Iris dans le monde il n'est qu'ún seul amour.

TIRSIS.

Bergeres, qui causez tant de soupirs, de larmes,
Ne comptez plus sur moy pour admirer vos charmes,
Ne comptez plus sur moy pour ressentir vos traits,
Mes yeux à vos appas sont fermez pour jamais.

Alors de mille voix ensemble confonduës,
Et dans ce lieu tout à coup répanduës,
Des deux Amans l'entretien fut suivy;
Les Nimphes, les Silvains, dans leurs Grottes obscures.
Témoins de ces ardeurs si fidelles, si pures,
Leur applaudissoient à l'envi.

L'Ouvrage qui ſuit a eſté fait pour eſtre mis en Muſique.

ACTEURS.

DIANE.
PAN.
ENDIMION, *Berger.*
ISMENE, *Bergere.*
LICORIS, *Confidente de Diane.*
CHOEUR *de Satires & de Faunes.*
CHOEUR *des Nimphes de Diane.*
CHOEUR *de Bergers.*
CHOEUR *des Heures.*
CHOEUR *de Ceux qui ont eſté métamorphoſez en Etoiles.*

ENDIMION.

PASTORALE.

ACTE PREMIER

Le Theatre represente un Bois.

SCENE PREMIERE.

PAN, un SATIRE, LICORIS.

LICORIS à PAN.

Cessez, cessez d'estre Amant d'une ingratte.

LE SATIRE.

Choisissez mieux l'objet de vos desirs.

LICORIS.

Dans vostre amour il n'est rien qui vous flatte.

LE SATIRE.

Ne perdez point de precieux soûpirs.

LICORIS.

Diane est belle & charmante,
Mais elle est indifferente,
Sa froideur ne doit-elle pas
Vous la faire vôir sans appas?

LE SATIRE.

Elle a contre l'Amour armé tout son courage,
Un soupir amoureux, un seul regard l'outrage,
Avec si peu d'espoir pourquoy vous embarquer?
Laissez-luy sa fierté, c'est un triste avantage,

On ne peut mieux punir un vertu ſauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

LE SATIRE & LICORIS.

Ceſſez, ceſſez d'eſtre Amant d'une ingratte,
Choiſiſſez mieux l'objet de vos deſirs,
Dans voſtre amour il n'eſt rien qui vous flatte,
Ne perdez point de precieux ſoupirs.

PAN.

La froideur & l'indifférence
Ne ſont qu'une fauſſe apparence
Qui ne doit pas décourager.
Prés d'un Amant fidelle,
Eſt-il une cruelle
Qui ne ſoit en danger ?

LICORIS.

Quittez une vaine eſperance.

LE SATIRE.

Du moins vous courez le hazard
De ſoupirer ſans recompenſe.

LICORIS.

Quittez une vaine eſperance.

LE SATIRE.

Duſſiez vous eſtre heureux, vous le ſeriez trop tard.

PAN.

Je ne ſens point mon cœur effrayé des obſtacles,
Pour les ſurmonter tous il eſt d'heureux momens;
Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'eſt pas en faveur des timides Amans.

Pan ſort avec le Satire, & Licoris demeure ſeule pendant quelques momens.

SCE-

SCENE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS *à Diane qu'elle voit arriver.*

QUel bonheur vous conduit dans ce Bois ſolitaire,
Sans y trouver un Amant odieux?
Pan vient de ſortir de ces lieux:

Malgré voſtre humeur ſevere,
Le moins aimable des Dieux
A fait deſſein de vous plaire,
Rien ne marque mieux
Que la raiſon ne tient guere
Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laiſſons à cet Amant une audace ſi vaine,
Elle aura le ſuccés qu'elle peut meriter.
Mais que me veut Iſmene?
Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMENE.

DEeſſe, à vos genoux qu'avec reſpect j'embraſſe,
Je viens tâcher d'obtenir une grace.
Mon cœur s'eſt dégagé d'un malheureux amour,
Souffrez que déſormais je vous ſuive à la chaſſe,
Recevez-moy dans voſtre Cour.
L'Amour n'oſe ſur vous étendre ſa puiſſance,
Je connois ſes rigueurs, je crains encor ſes coups,
Je ne puis eſtre en aſſurance
Si je ne ſuis auprés de vous.

DIANE.

Quels malheurs, quels deſtins contraires
De l'Amour pour jamais vous font rompre les nœuds ?
Endimion toûjours neglige-t'il vos vœux ?

ISMENE.

Il redouble pour moy ſes mépris ordinaires,
Il renonce au projet qu'avoient formé nos Peres
De nous unir tous deux.

Trop funeſte projet, où je crus tant de charmes,
Combien m'as-tu couſté de larmes!
Helas! tu n'as fait qu'exciter
Un feu qu'il faut éteindre;
Tu me donnois, pour l'augmenter,
De vains ſujets de me flater,
Et le triſte droit de me plaindre.

DIANE.

Quand l'Amour eſt en couroux,
Son couroux n'eſt pas durable.
Endimion eſt aimable;
S'il revient jamais vers vous
Serez-vous inébranlable?

Vous ne répondez point, je voy voſtre embarras.

ISMENE.

Daignez me preſſer moins, il n'y reviendra pas.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore,
Vos liens ne ſont pas rompus.

ISMENE.

Non, non, mes liens ſont rompus.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore.

ISMENE.

Si j'aime encor, j'implore
Voſtre ſecours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous dont je ſuis la Souveraine,

Nim-

Nimphes, qui ſur mes pas vous plaiſez à chaſſer,
Recevez parmy vous Iſmene,
A l'Amour comme vous elle veut renoncer.

SCENE IV.

DIANE, NIMPHES DE DIANE. ISMENE.

CHOEUR DES NIMPHES.

NOus goutons une paix profonde,
Venez, venez parmy nous.
Que l'Amour au reſte du monde
Faſſe reſſentir ſes coups,
Ils n'iront point juſqu'à vous.
Venez, venez parmy nous;
Nous goutons une paix profonde
Venez, venez parmy nous.

Danſes des Nimphes.

UNE NIMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs,
Viennent s'offrir à nous ſans nous couter de larmes.
L'amour le plus heureux a toûjours ſes allarmes,
Aux innocens plaiſirs il oſte leurs douceurs,
Les chanſons des Oiſeaux, les ombrages, les fleurs,
Les doux Zephirs, ont pour nous tous leurs charmes.

SCENE.

DIANE, NIMPHES, ISMENE, BERGERS AMANS D'ISMENE.

DEUX BERGERS.

BErgere, quel chagrin loin de nous vous entraîne?
Pourquoy voulez-vous nous quitter?
N'eſtoit-ce pas le mon d'Iſmene

Que sans cesse aux Echos nous faisions repeter ?
N'estions-nous pas toûjours occupez à chanter
Et vos appas, & nostre peine ?
Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraine ?
Pourquoy voulez-vous nous quitter ?

Danses des Bergers qui tâchent à fléchir Ismene.

CHOEUR DES BERGERS.

Voyez nostre douleur sincere,
Rendez-vous à nos soupirs.

CHOEUR DES NIMPHES.

Dans les Amans rien n'est sincere,
N'écoutez point leurs soupirs.

CHOEUR DES BERGERS.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Suivez du moins ses plaisirs.

CHOEUR DES NIMPHES.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Fuyez mesme ses plaisirs.

ISMENE.

Je sçay ce que je dois, Bergers, à vostre zele ;
Mais mon dessein est pris ; allez, oubliez moy.

CHOEUR DES BERGERS.

Ah ! qu'elle injuste loy !
Pour vous-mesme, & pour nous que vous estes cruelle !

Ils sortent.

DIANE à ISMENE.

Puisque rien desormais n'ébranle vostre choix,
Recevez de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHOEUR DES NIMPHES.

Joüissez de l'heureux partage
Qui vous est presenté.
L'amour de toutes parts fait un affreux ravage,
Goutez en davantage
Le prix de la tranquillité.
Quand tout gémit dans l'esclavage,
Qu'il est doux d'estre en liberté !

Elles sortent avec Ismene.

SCENE

SCENE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE.

QUe tu prens un ſoin inutile,
Iſmene! qu'elle erreur conduit icy tes pas!
Tu veux auprés de moy rendre ton cœur tranquille,
Et le mien ne l'eſt pas?
Tu fuis Endimion. Helas!
Que tu choiſis mal ton azile!

LICORIS.

Sans ſçavoir de quel trait voſtre cœur eſt atteint.
Elle ſe plaint à vous d'une flâme fatale;
Avec plaiſir on voit une Rivale
Qui ſouffre, & qui ſe plaint.

DIANE.

En écoutant ſes maux ma honte eſtoit extrême,
D'impoſer à ſes yeux par un calme apparent;
J'ay bravé de l'Amour la puiſſance ſuprême,
Et l'on me croit toûjours la même;
Mais je ne joüis plus des honneurs qu'on me rend,
Et l'on me reproche que j'aime,
Quand on vient me vanter mon cœur indifferent.

LICORIS.

Banniſſez l'Amour de voſtre ame,
Son Empire pour vous auroit trop de rigueur,
Toûjours voſtre fierté combattroit voſtre flâme;
L'Amour ne répand point ſes douceurs dans un cœur,
S'il n'en eſt paiſible vainqueur.

Dégagez-vous, ſongez que vous eſtes Déeſſe,
Et daignez voir quel choix vous avez fait.

DIANE.

Je rougis de ma tendreſſe,
Et non pas de ſon objet.
L'aimable Berger que j'adore

N'a pas besoin d'un rang qui s'attire les yeux,
Il a mille vertus que luy-mesme il ignore,
Et qui feroient l'orgueil des Dieux :

L'Amour luy paroist méprisable ;
Et mesme en n'aimant rien il en est plus aimable.
Que sa fierté dure toûjours,
Que toûjours à l'Amour elle soit plus rebelle.
Helas ! pour soutenir la mienne qui chancelle,
Il me faut ce triste secours.

LICORIS.

Mais s'il ne sort jamais de son indifference.....

DIANE.

Je sçay trop à quels maux je dois me préparer.

Un éternel silence
Cachera cet amour dont ma gloire s'offense,
En secret seulement j'oseray soupirer,
Je languiray sans esperance ;
Et craindray mesme d'esperer.

DIANE & LICORIS.

Ah ! faut-il que les cœurs sensibles à la gloire,
Soient capables de s'attendrir ?
On ne peut de l'Amour empescher la victoire,
Il faut luy ceder, & souffrir.

ACTE II.

Temple Rustique que les Bergers ont élevé pour Diane, & qui n'est pas encore consacré.

SCENE I.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

QUel jour, quel heureux jour je vais voir celebrer !
Nos Bergers pour Diane ont secondé mon zele,

Ce

Ce Temple par mes ſoins eſt élevé pour elle,
Et nous allons le conſacrer.

Jamais par des ſoupirs mon amour ne s'exprime,
Du moins par des Autels je le marque ſans crime;
Ce détour, ce déguiſement,
Convient à mon reſpect extréme,
Et mon cœur pour cacher qu'il aime,
Feint qu'il adore ſeulement.

EURILAS.

Cachez moins un amour fidelle;
Vous n'eſtes qu'un Berger,
Diane eſt immortelle;
Mais des appas d'une Belle
Tous les yeux peuvent juger,
Et tous les cœurs ont droit de s'engager.

ENDIMION.

Si j'eſtois immortel, & Diane Bergere,
Je craindrois encor ſa colere.
Mes feux n'oſent paroiſtre au jour,
Je gemis ſous les Loix que le reſpect m'impoſe,
Mais ſa Divinité n'en eſt pas tant la cauſe
Que ſes appas & mon amour.

EURILAS.

Que peut prétendre un Amant dont la peine
Ne doit jamais ſe découvrir?
Que n'avez-vous pris ſoin de vous guerir
Par l'Himen de l'aimable Iſmene?

Prés d'un objet dont on eſt adoré,
On oublie à la fin une Beauté cruelle,
D'une funeſte flâme un cœur n'eſt délivré
Que par une flâme nouvelle;
Et contre les Amours
Les Amours ſeuls ſont un ſecours.

ENDIMION.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre,
Je ne puis eſperer, & je n'oſe me plaindre;

Cependant un plaisir qui ne peut s'exprimer ;
Adoucit en secret des peines si cruelles,
Au milieu de mes maux je m'applaudis d'aimer
La plus fiere des Immortelles.

EURILAS.

La fierté plaist lors que l'on est flaté
Du doux espoir de la victoire ;
Mais vous ne pouvez croire
Que Diane jamais perde sa liberté,
Quel charme a pour vous sa fierté ?

ENDIMION.

Elle redouble sa gloire,
Et le prix de sa beauté.
Je voy de nos Bergers la Troupe qui s'avance,
Eurilas, il est temps que la Feste commence.

SCENE II.

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS.

ENDIMION.

ECoutez ces Bergers qui parlent par ma voix,
Déesse, daignez quelquefois
Visiter ce Temple rustique ;
On vous éleve ailleurs, des Temples éclatans ;
Mais dans un lieu plus magnifique
On n'offre pas des vœux plus purs ny plus constans.

Danses des Bergers.

I. BERGER.

Brillant Astre des nuits, vous reparez l'absence
Du Dieu qui nous donne le jour ;
Vostre Char, lors qu'il fait son tour,
Impose à l'Univers un auguste silence,
Et tous les feux du Ciel composent vostre Cour.

II. BERGER.

En descendant des Cieux vous venez sur la Terre
Regner dans les vastes Forests,

Vostre

Voſtre noble loiſir ſçait imiter la guerre,
Les Monſtres dans vos Jeux ſuccombent ſous vos traits.

III. BERGER.

Juſque dans les Enfers voſtre pouvoir éclate,
Les Manes en tremblant écoutent voſtre voix,
Au redoutable nom d'Hecate.
Le ſevere Pluton rompt luy-meſme ſes Loix.

CHOEUR.

Que le Ciel, que la Terre, & le ſombre rivage,
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux differens elle doit recevoir!
Chantons ſa puiſſance ſuprême,
Le Maiſtre des Dieux même
N'étend pas ſi loin ſon pouvoir.

ENDIMION.

Vos Eloges, Bergers, touchent peu la Déeſſe.
Songeons pluſtoſt à vanter
Son cœur exempt de foibleſſe,
Et nos chants pourront la flatter.
Faites-vous un effort pour elle,
Malgré l'Amour dont vous ſuivez la Loy,
Celebrez la gloire immortelle
D'un cœur toûjours maiſtre de ſoy.

CHOEUR.

Vous avez ſur l'Amour remporté la victoire,
Que ce triomphe eſt beau! qu'il eſt digne de vous!
Vous avez ſur l'Amour remporté la victoire,
Les plus grands Dieux ont reſſenti ſes coups,
La gloire de l'amour ne ſert qu'à voſtre gloire,
Que ce triomphe eſt beau! qu'il eſt digne de vous!

SCENE III.

Diane deſcend du Ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION, BERGERS.

DIANE.

BErgers, juſqu'en ce lieu voſtre hommage m'attire,
De ſinceres reſpects ſçavent charmer les Dieux,
Mais je veux arreſter des chants audacieux
Que trop de zele vous inſpire.

Il ſuffit de fuir les Amours,
Et d'éviter leur eſclavage;
Mais par de ſuperbes diſcours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il ſuffit de fuir les Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirez-vous, c'en eſt aſſez,
Vos encens & vos vœux ſeront recompenſez.
Tous les Bergers ſortent.

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

CIel! quel étonnement de mon ame s'empare!
Quoy? voſtre noble orgueil ſe dément en ce jour?
Diane hautement declare
Qu'elle eſt moins contraire à l'Amour?

DIANE.

Endimion ordonnoit cette Feſte,
Luy dont mon cœur eſt la conqueſte,

En outrageant l'Amour, il croyoit me flater.
Excuſe ma foibleſſe,
Son erreur bleſſoit ma tendreſſe.
Et je n'ay pû la ſupporter.

LICORIS.

Ne me déguiſez rien, vous luy voulez apprendre
Que juſqu'à vous il peut lever les yeux.
Vous prenez pour parler un tour miſterieux,
Mais vous voulez qu'il oſe vous entendre,

DIANE.

Pourrois-je le vouloir? Ciel! quelle honte! helas!
Du moins, ſi je le veux, ne le penetre pas.

ACTE III.

SCENE I.

PAN, un SATIRE, ENDIMION, EURILAS.

PAN.

Bergers, croiray-je un bruit qui vient de ſe repandre?
Diane a-t-elle protegé
L'Amour dans vos chants outragé?

ENDIMION, & EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir deffendre.

PAN.

Ah! j'obtiendray le prix que merite ma foy.
A l'Amour deſormais Diane eſt moins rebelle,
J'oſe ſeul ſoupirer pour elle,
Ce changement ne regarde que moy.
Avec bien de l'amour on eſt toûjours aimable.
La beauté que je ſers eſtoit impitoyable,
Je ſçay que je dois peu compter ſur mes appas;
Mais mon cœur m'aſſuroit d'un ſuccez favorable,
Je l'ay crû ſur ſa foy, je ne m'en repens pas.
Avec bien de l'amour on eſt toûjours aimable.

LE SATIRE.

Aimez, aimez, j'approuve enfin vos feux,
Puisqu'ils vont estre heureux.

Quand on porte sans fruit une chaîne éternelle,
Quand on aime à languir pour les yeux d'une Belle,
Avec le cœur on a l'esprit blessé;
Mais il n'est rien de plus sensé
Que d'este Amant, & même Amant fidelle,
Quand on est bien recompensé.

PAN.

Je veux, je veux marquer ma joye à la Déesse,
Que les Faunes s'assemblent tous,
Qu'ils viennent remplis d'allegresse
L'applaudir dés ce jour d'un changement si doux.

ENDIMION.

Quoy? déja vostre amour s'apreste
A faire éclater sa conqueste?

EURILAS.

L'Amant d'une fiere beauté
Doit ménager sa vanité;
S'il fait des progrés, il doit feindre
De ne pas s'en appercevoir,
Il faut qu'il ait l'art de se plaindre
Au milieu du plus doux espoir.

PAN.

Et bien sans montrer que j'espere
Rendons hommage à ses attraits,
Et par des soins qui ne peuvent déplaire
Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

SCENE II.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

Quel coup affreux, quel coup terrible,
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon cœur?

Je

Je me flattois d'aimer une insensible,
Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane estoit Belle!
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle!
Si ses appas me faisoient soupirer,
Sa gloire me charmoit plus que ses appas même,
Et je pers le plaisir extrême
Que je sentois à l'admirer.

EURILAS.

Suivez moins un transport que la raison condamne,
Ce n'est point un indigne choix
Que le puissant Dieu de nos bois.

ENDIMION.

Non, ce c'est point à luy d'oser aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne luy sont pas connus.
Elle n'en reçoit point les vœux qui luy sont dûs.

EURILAS.

Toûjours remply de confiance,
Peut-estre il en croit trop une foible apparence,

ENDIMION.

Diane a de l'amour, & vient nous l'annonçer;
Quand un autre que Pan auroit pû la forcer
A quitter son indifference,
Ce n'est pas moy du moins, on ne le peut penser.

Vangeons-nous, vangeons-nous d'une injure mortelle;
Il ne me reste plus que ce funeste bien,
Ostons à l'infidelle un cœur tel que le mien.

EURILAS.

Quelle fidelité Diane vous doit-elle?
Vos cœurs n'ont pas esté dans un même lien.

ENDIMION

Elle devoit m'estre fidelle
Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi-même tu m'as dit qu'en épousant Ismene,
Et son amour, & mon devoir

Se fuſſent oppoſez au panchant qui m'entraîne,
Je veux eſſayer leur pouvoir
Je veux redemander Iſmene à la Déeſſe,
Heureux ſi de ſes mains je pouvois recevoir
Ce qui doit vanger ma tendreſſe.

EURILAS.

Oubliez-vous qu'on ignore vos feux ?
Vous parlez toûjours de vangeance.

ENDIMION.

Helas ! de mes tranſports quelle eſt la violence !
Que me dis-tu ? que je ſuis malheureux !

D'où vient que mon ardeur ne s'eſt pas découverte
Aux yeux qui m'avoient enflâmé ?
Peut-eſtre que Diane euſt reſſenti ma perte
Bien qu'elle ne m'euſt pas aimé.

EURILAS.

La vangeance eſt inutile,
C'eſt aſſez de ſe guerir.
Pourveu que vous ſoyez tranquille,
Qu'importe qu'une ingrate ait peine à le ſouffrir ?
La vangeance eſt inutile,
C'eſt aſſez de ſe guerir.

ENDIMION.

Si je ne ſuivois pas ce conſeil ſalutaire,
Tous les Dieux devroient m'en punir.
La Déeſſe paroiſt, je vais te ſatisfaire,
A mon repos Iſmene eſt neceſſaire,
Je vais tâcher de l'obtenir.

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

DEeſſe, mon audace eſt peut-eſtre trop grande,
De croire avoir le droit d'implorer vos bontez ;
Si

Si je merite peu ce que je vous demande,
Les bien-faits des Divinitez
Ne peuvent eſtre meritez.

DIANE.

Parlez, vous me verrez répondre à voſtre attente.

ENDIMION.

Iſmene a le bonheur d'eſtre de voſtre Cour,
Je ne ſçay cependant ſi ſon ame eſt contente;
Daignez ſouffrir ſon retour
Si j'obtiens qu'elle y conſente,
Daignez la rendre à mon amour.

DIANE.

Quoy? vous l'aimez? vous dont l'indifference.
Rejettoit ſes vœux & ſes ſoins?

ENDIMION.

Quand on y penſe le moins,
Souvent l'Amour prend naiſſance.

La pitié, le repentir,
Tout, vers Iſmene me rappelle,
Sa retraite m'a fait ſentir
Combien je perdrois en elle.

DIANE.

Berger, ce que vous ſouhaitez
N'eſt pas une legere grâce.

ENDIMION.

Si jamais des mortels les vœux ſont écoutez...

DIANE.

Allez, je reſoudray ce qu'il faut que je faſſe,
Et vous ſçaurez mes volontez.

SCENE IV.

DIANE.

OU ſuis-je? Endimion pour Iſmene ſoupire,
Et moy, je me livrois au charme qui m'attire,
Déja

Déja je trahiſſois le ſecret de mon feu !
Aprés une foibleſſe inutile & honteuſe,
Aprés avoir en vain commencé cet aveu,
Quelle vangeance rigoureuſe.....
Mais quoy ? ne dois-je pas me croire trop heureuſe
Que l'ingrat m'entende ſi peu ?

En me cauſant une douleur extrême,
Il met du moins ma gloire en ſeureté,
S'il ne m'euſt ſoûtenuë, helas ! contre luy-même,
J'oubliois toute ma fierté.

Mais qu'il ne penſe pas que je luy rende Iſmene,
Qu'il n'attende pas mon ſecours
Pour former une indigne chaîne;
Je redeviens Diane, & veux l'eſtre toûjours;
Je reprens ma premiere haine
Pour tous les coeurs eſclaves des Amours.

Je voi le Dieu des Bois, faut-il que je l'entende ?
Ma peine, ô Ciel ! n'eſt donc pas aſſez grande ?

SCENE V.

DIANE, PAN, FAUNES, & SILVAINS.

PAN.

DEeſſe, ſouffrez qu'en ce jour
Tous les Demy-Dieux de ma Cour
Se ſoûmettent à voſtre Empire,
Mes ſoins ne peuvent ſeuls ſuffire
A vous marquer tout mon amour.

Que les Foreſts, que les Monts applaudiſſent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Foreſts,
Que les Antres les plus ſecrets

Sans

Sans ceſſe retentiſſent
De Diane & de ſes attraits
Que tous les autres Chants finiſſent.
On ne doit celebrer qu'un objet ſi charmant
Dans tous les lieux où regne ſon Amant.

CHOEUR.

Que les Foreſts, que les Monts applaudiſſent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Foreſts.
Que les Antres les plus ſecrets
Sans ceſſe rentiſſent
De Diane & de ſes attraits,
Que tous les autres Chants finiſſent.
On ne doit celebrer qu'un objet ſi charmant
Dans tous les lieux où regne ſon Amant.

Danſes des Faunes.

DIANE à PAN.

A recevoir vos ſoins j'ay voulu me contraindre,
Peut-eſtre en les fuyant j'aurois paru les craindre,
Quand on eſt trop ſevere, on ſe croit en danger,
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille
Que voſtre amour eſt inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

Elle ſort.

SCENE VI.

PAN, FAUNES & SILVAINS.

PAN.

AY je bien entendu? c'eſt ainſi qu'on m'outrage!
O Ciel! où me vois-je réduit?
J'avois pris de l'eſpoir, il eſt ſoudain détruit,
Ah! quelle honte? quelle rage?

CHOEUR DES FAUNES.

Gueriſſez-vous d'un feu ſi mal recompenſé,
Des Faunes vos Sujets l'honneur en eſt bleſſé.
On ne voit point entre eux paroiſtre
Des malheureux Amants.

Ah ! verra-t-on leur Maiſtre
Soupirer dans de longs tourmens ?

P A N.

Soins qu'on a mépriſez, vains efforts de mon zele,
Ne ceſſez point de vous offrir à moy ;
Vous n'avez pû toucher une ame trop cruelle,
Servez du moins à m'inſpirer contre elle
Tout le couroux que je luy doy.

ACTE IV.

SCENE I.

ISMENE.

Sombres Foreſts qui charmez la Déeſſe,
Doux aſile où coulent mes jours,
Plaiſirs nouveaux qui vous offrez ſans ceſſe,
Pourquoy ne pouvez-vous ſurmonter ma triſteſſe ?
Ah ! j'attendois de vous un plus plus puiſſant ſecours.

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiete ?
J'aimois un inſenſible, & ce que j'ay quitté
Ne doit pas eſtre regreté.
Cependant ſans ſçavoir ce que mon cœur regrette,
Je le ſens toûjours agité.
Sombres Foreſts qui charmez la Déeſſe,
Doux aſile où coulent mes jours,
Plaiſirs nouveaux qui vous offrez ſans ceſſe,
Pourquoy ne pouvez-vous ſurmonter ma triſteſſe ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puiſſant ſecours.

SCENE II.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

DIANE.

Ismene, parlez moy ſans feinte.
Endimion vous redemande à moy.

D'une

D'une tendre douleur j'ay veu ſon ame atteinte ;
Iſmene, parlez-moy ſans feinte,
Voulez-vous renoncer à vivre ſous ma loy ?
ISMENE.
O Ciel ! que ma ſurpriſe eſt grande !
Quoy ? cet ingrat..... non, non je ne le puis penſer.
DIANE.
A ſon amour il veut que je vous rende,
Répondez, je vous le commande,
A vivre ſous ma loy voulez-vous renoncer ?
ISMENE.
Vous ſçavez qu'à jamais je m'y ſuis aſſervie,
Rien ne peut ébranler ma foy.
A ſuivre d'autres loix ſi l'Amour me convie,
L'Amour ſans voſtre aveu ne peut plus rien ſur moi.
DIANE.
J'entens ce que vous n'oſez dire,
J'uſeray bien de mon empire,
Je verray voſtre Amant, allez, attendez-vous
A recevoir les ordres les plus doux.

SCENE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.
AInſi vous permettez qu'Iſmene ſoit contente,
Voſtre cœur à jamais reprend ſa liberté ;
J'ay veu par ſon amour ce grand cœur agité,
Mais la gloire a vaincu, Diane eſt triomphante.
DIANE.
Ceſſe de preſenter ce triomphe à mes yeux,
Il me coûte trop cher pour eſtre glorieux.
DIANE & LICORIS.
Qu'on eſt foible quand on aime !
Qu'il eſt difficile, helas !
De vaincre un Amour extrême !

Aprés

Aprés la victoire même
On rend encor des combats.

DIANE.

Je sçay qu'Endimion ne me fait point d'outrage,
Cependant son Amour m'irrite malgré moy,
Je ne prétends point à sa foy,
Et ne puis souffrir qu'il l'engage
Je me reproche à tout moment
Cet aveugle caprice,
J'ay honte de mon injustice,
Et je m'en punis en formant
Des nœuds qui font tout mon tourment.

LICORIS.

C'est une peine affreuse
De rendre une rivale heureuse,
C'est un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lors que la gloire est contente,
Songez quelle douceur charmante
Doit gouter un cœur genereux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître,
Mon dessein va s'exécuter,
Je vais.... mais quoy ? je sens mon feu se revolter,
Je sens ma foiblesse renaistre,
Par des nouveaux combats faut-il la surmonter !
Dans quel desordre je retombe !
Que je crains qu'à la fin ma raison ne succombe !
Cruel Amour, es tu content ?
Seule je te bravois dans la Troupe Celeste,
Mais sur mon cœur enfin ton Empire s'étend.
Tu vois ce cœur si fier interdit & flotant.
Le peu de force qui me reste
Peut me quitter en un instant.
Suis-je pour toy dans cet état funeste
Un triomphe assez éclatant ?
Cruel Amour es-tu content ?

LICORIS.

Je vois Endimion, paroiſſez plus tranquile,
Prononcez un aveu qui vous fait ſoupirer;
Plus cet effort eſt difficile,
Moins vous devez le differer.

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION.

DIANE.

VEnez, Endimion, tout vous eſt favorable;
J'accorde Iſmene à vos deſirs.

ENDIMION.

Ah! que mon ſort eſt déplorable!

DIANE.

Que dites-vous, d'où naiſſent ces ſoupirs?

ENDIMION.

Juſque dans vos bontez le deſtin m'eſt contraire.
Que ne rejettiez-vous des vœux trop mal conçûs?

DIANE.

Quelle plainte oſez-vous me faire?
Quoy? c'eſt ainſi que mes dons ſont reçûs?

Que devient dés ce jour cette flâme nouvelle,
Qu'Iſmene en vous fuyant a ſçû vous inſpirer?

ENDIMION.

Helas! pouvez-vous ignorer
Que je ſuis ſans Amour pour elle?

Mon trouble, mes vœux incertains,
Ces ſoupirs échapez, mes bizares deſſeins,
Tout ne vous dit-il pas qu'un autre Amour m'enflâme,
Que j'ay voulu l'arracher de mon ame,
Et que tous mes efforts ſont vains?

DIANE.

Vous voulez ſortir d'eſclavage,
Suivez voſtre projet avec plus de courage.

On ne ſurmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne,
Ce n'eſt pas un premier effort
Qui briſe une amoureuſe chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conſerver un malheureux Amour.
Que vous importe-t-il que j'en perde le jour?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'eſt poſſible,
Etablir la tranquillité.
Il n'eſt rien de plus doux pour une ame inſenſible,
Que de voir en tous lieux regner la liberté.

ENDIMION.

Pourquoy, Déeſſe impitoyable,
A combattre mes feux voulez-vous m'engager?
Je ſçay que je ne ſuis qu'un mortel, qu'un Berger,
Mais lors que j'oſe aimer un ſujet adorable,
Du moins je ne ſuis pas coupable
D'un temeraire aveu qui devroit l'outrager.
De mon crime ſecret la peine eſt aſſez grande,
J'étouffe mes ſoupirs & mes gemiſſemens.
Déeſſe, par pitié laiſſez-moy mes tourmens,
C'eſt tout le prix que je demande.

DIANE.

Qu'entens-je? quoy, Berger....

ENDIMION.

Qu'ay-je dit? quel tranſport?
Ciel! ay-je rompu le ſilence?
L'amour à mon reſpect a-t-il fait violence?
Ah! vos yeux irritez m'inſtruiſent de mon ſort,
J'y vois tout mon forfait, & toute mon offenſe,
Mon feu s'eſt découvert, j'ay merité la mort.

SCENE V.

DIANE, ENDIMION, LES HEURES.

UNE DES HEURES *à Diane*,

DU grand Aſtre des jours la mourante lumiere
Va dans quelques momens s'éteindre au fond des Mers,
Commencez voſtre carriere,
Et conſolez l'Univers.

DIANE.

Que mon Char en ces lieux deſcende.
Vents, c'eſt moy qui vous le commande.

Danſes des Heures tandis que le Char deſcend, Diane y monte.

CHOEUR DES HEURES.

Répandez, répandez voſtre douce clarté.
Diſſipez de la nuit l'obſcurité profonde.
Vous devez la lumiere au monde,
Lors que le Soleil l'a quitté.

Diane part.

SCENE VI.

ENDIMION.

ELle part, & me laiſſe en ce lieu ſolitaire.
Elle n'a pas daigné m'exprimer ſa colere,
Il luy ſuffit de me livrer
Au deſeſpoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement! tranſport que je deteſte!
Tout eſt perdu pour moy, vous m'avez fait parler.
J'ay rendu criminel par un aveu funeſte
Le plus beau feu dont on puiſſe brûler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'enchantent,
Je faisois de les voir mon bonheur le plus doux,
Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent,
Je verrois leur juste couroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes;
Deserts, qui desormais aurez pour moy des charmes,
Ouvrez vos Antres tenebreux
Pour recevoir un malheureux.

ACTE V.

Le Theatre represente une Caverne du Mont Latmos, où Endimion s'est retiré.

SCENE I.

ENDIMION *endormi*, CHOEUR D'AMOURS.

CHOEUR.

Prestez vostre secours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-luy le repos,
Il cede au tourment qui l'accable,
Dieu du Sommeil rendez-luy le repos.
Un Amant miserable
A besoin de tous vos pavots.
Prestez vostre secours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-luy le repos.

DEUX AMOURS.

Quelle est cette clarté naissante
Au milieu de l'obscurité?
Peut-estre une Déesse Amante
Descend dans cet Antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'est Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore,
Cachons-nous à ses yeux.
Taisons-nous, il faut qu'elle ignore
Que les Amours sont en ces lieux.

SCE-

SCENE II.

DIANE.

Puis-je encore me reconnoiſtre ?
L'Amour du haut des Cieux me force à diſparoître,
Je refuſe aux mortels ſaiſis d'un juſte effroy
La lumiere que je leur doy.

Le Berger que renferme un Antre ſi ſauvage,
Par ſa vive douleur a trop ſçû m'allarmer.
Nobles ſoins, que le ſort m'a donnez en partage,
N'attendez rien de moy, je ne ſçay plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir icy ce que j'aime,
Le ſommeil ſuſpend ſon ennuy,
Ce temps m'eſt precieux puiſqu'il ne peut luy-même
Sçavoir ce que je fais pour luy.

Mais quoy ? faut-il toûjours ſoupirer & me taire ?
Ses vertus, ſon reſpect ſincere,
Ses tourmens, & tous mes combats,
Pour me juſtifier ne ſuffiroient-ils pas ?

Je ſens en ſa faveur que tout me ſolicite,
L'Amour m'apprend ce qu'il merite,
Et ma raiſon même à ſon tour
Ne m'en dit pas moins que l'Amour.

Qu'il ſorte d'un ſommeil, où ſa douleur mortelle
Peut eſtre encore agite ſes eſprits,
Qu'il ſçache... ô Ciel ! quel deſſein ay-je pris ?
Non, reprenons mon cours, l'Univers me rappelle.
Quel charme me retient ? fuyons. Quoy ? je ne puis?
Ah ! fuyons, je ſens trop le peril où je ſuis.

Mais helas ! qu'ay-je fait ?

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui se réveille*

QUe vois-je ? quoy, Déesse !
Vous venez pour punir un Amour qui vous blesse,
Ah ! mon trépas estoit certain,
Il alloit vous vanger de ma coupable audace,
Mais je tiendray pour une grace
Que de si justes coups partent de vostre main.

DIANE.

Comment dans mes regards voyez-vous de la haine ?

ENDIMION.

Contentez le couroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas vanger du haut des Cieux ?

ENDIMION.

Par ce discours obscur vous redoublez ma peine,
Je ne veux que mourir, & mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut, il faut enfin cesser d'estre incertaine.

Apprenez vostre sort, je ne puis plus cacher
Que mon superbe cœur soupire ;
Vos vertus m'avoient sçu toucher,
Vostre respect me contraint à le dire.

ENDIMION.

Qu'ay-je entendu ? non, non, mes sens sont abusez,
Et ce songe va disparoistre.

DIANE.

Quoy ? mon Amour me fait-il méconnoistre
Par vous-même qui le causez ?

ENDIMION.

Déesse, est-il donc vray ? quelle ardeur... quel hommage..
Tout mon cœur.... de mon trouble entendez le langage,
Je ne suis pas digne d'un sort si doux
Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnez

Pardonnez aux ſoupirs qu'un Berger vous adreſſe,
Du moins je ne ſens point mon cœur ſe partager,
Ce ſont vos charmes ſeuls qui ſçavent m'engager,
Je ne voy point que vous eſtes Déeſſe.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ay donné ma tendreſſe,
Je ne voy point que vous eſtes Berger.

ENDIMION.

Ce ſont vos charmes ſeuls qui ſçavent m'engager.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ay donné ma tendreſſe.

ENDIMION.

Je ne voy point que vous eſtes Déeſſe.

DIANE.

Je ne voy point que vous eſtes Berger.

Mon cœur ſe croyoit invincible,
Mais vous l'avez deſarmé.

ENDIMION.

Sans vous j'eſtois inſenſible,
Sans vous je n'euſſe point aimé.

DIANE & ENDIMION.

Mon cœur ſe croyoit invincible,
Mais vous l'avez deſarmé.
Sans vous j'eſtois inſenſible,
Sans vous je n'euſſe point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformez en Etoiles,
Dérobez-vous des Cieux,
Des Nuages obſcurs vous preſteront leurs voiles,
Deſcendez en ces lieux.

SCENE VI.

DIANE, ENDIMION. Tous ceux qui ont eſté changez en Etoiles, CASTOR & POLLUX, PERSÉE, ANDROMEDE, ORION, ERIGONE, &c.

DIANE.

O Vous, qui compoſez ma Cour,
Vous qui des ſecrets de l'Amour

Eustes toûjours la confidence,
Ecoûtez, & gardez un éternel silence.

Diane a de l'Amour ressenti les attraits.

CHOEUR.

Quelle surprise! ô Ciel! Diane est moins severe!
Diane a de l'Amour ressenti les attraits!

DIANE.

Endimion a sçû me plaire
Cachez au Monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachez sous vos voiles épais
Un important mistere.

CHOEUR.

Quelle surprise! ô Ciel! Diane est moins severe!
Diane a de l'Amour ressenti les attraits!

DIANE.

Pour venir desormais
Dans ce lieu solitaire,
L'ombre me sera necessaire.
Seuls vous serez témoins de mes vœux satisfaits.
Dans tout l'Empire de Cithere
On ne vous revela jamais
Une secrete ardeur que vous deviez mieux taire.
Cachez sous vos voiles épais.
Un important mistere.

CHOEUR.

Cachons sous nos voiles épais
Un important mistere.
De ces tendres Amours favorisons la paix.
Non, non, il ne faut point que le jour les éclaire.
Cachons sous nos voiles épais
Un important mistere.

Danses, &c.

DIS-

DISCOURS
SUR
LA NATURE
DE L'EGLOGUE.

DISCOURS SUR LA NATURE DE L'EGLOGUE.

LOrs que je fis les Eglogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées ſur la nature de cette ſorte de Poëſie, & pour aprofondir encore plus la matiere, je m'engageay à faire une reveuë de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées ; & la critique de ces Auteurs, compoſent tout le Diſcours que je donne icy.

Je le mets à la ſuite des Eglogues, & cela repreſente l'ordre dans lequel il a eſté fait. Les Eglogues ont précedé les Reflexions ; j'ay compoſé, & puis j'ay penſé, & à la honte de la raiſon, c'eſt ce qui arrive le plus communément ; ainſi je ne ſeray pas ſurpris ſi l'on trouve que je n'ay pas ſuivy mes propres regles, je ne les ſçavois pas bien encore quand j'ay écrit. De plus, il eſt bien plus aiſé de faire des regles que de les ſuivre, & il eſt étably par l'uſage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'eſpere que quand on verra la critique que je fais aſſez librement d'un grand nombre d'Auteurs, on ne me ſoupçonnera pas d'avoir voulu inſinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé ſupprimer ce Diſcours, que de faire naiſtre cette penſée dans les Eſprits avec quelque fondement ; mais je declare que pour avoir quelque-

sois apperçu en quoy les autres se sont mépris, je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre, même sur les choses où j'auray apperçu leurs fautes. La censure que l'on exerce sur les ouvrages d'autruy, n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne soit amere, chagrine, & orgueilleuse, comme celle des Satiriques de profession. Mais la Critique qui est un Examen, & non pas une Satire, qui a de la liberté, mais sans fiel & & sans aigreur, & sur tout que l'on accompagne d'une reconnoissance sincere de son peu de capacité, laisse la liberté de faire encore pis, si on veut, que tout ce qu'on s'est mélé de reprendre. C'est cette derniere espece de critique que j'ay choisie, & je l'ay prise avec ses privileges, que je me flate qui ne me seront pas contestez.

La Poësie Pastorale est apparemment la plus ancienne de toutes les Poësies, parce que la condition de Berger, est la plus ancienne de toutes les conditions. Il est assez vray-semblable que ces premiers Pasteurs s'aviserent, dans la tranquillité & l'oisiveté dont ils joüissoient, de chanter leurs plaisirs & leurs amours, & il estoit naturel qu'ils fissent souvent entrer dans leurs Chansons, leurs Troupeaux, les Bois, les Fontaines, & tous les objets qui leur estoient les plus familiers. Ils vivoient à leur maniere dans une grande opulence, ils n'avoient personne au dessus de leur teste, ils estoient pour ainsi dire, les Rois de leurs Troupeaux, & je ne doute pas qu'une certaine joye qui suit l'abondance & la liberté, ne les portast encore au Chant, & à la Poësie.

La societé se perfectionna, ou peut-estre, se corrompit; mais enfin les hommes passerent à des occupations qui leur parurent plus importantes; de plus grands interests les agiterent; on bâtit des Villes de tous costez, & avec le temps il se forma de grands Etats. Alors les Habitans de la campagne furent les esclaves de ceux des Villes, & la vie Pastorale estant devenuë le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspira plus rien d'agreable.

Les

Les agrémens demandent des Esprits qui soient en état de s'élever au dessus des besoins pressans de la vie, & qui se soient polis par un long usage de la societé; il a toûjours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Pasteurs dont nous avons parlé, étoient dans un assez grande abondance, mais de leur temps le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se polir. Il eût pû y avoir quelque politesse dans les siecles suivans, mais les Pasteurs de ces siecles là estoient trop miserables. Ainsi & la vie de la campagne, & la Poësie des Pasteurs, ont toûjours dû estre fort grossieres.

Aussi est-il bien seur que de vrais Bergers ne sont point entierement faits comme ceux de Theocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puisse dire; *Dieux! comme elle perdit toute sa raison au moment qu'elle le vit! comme elle se precipita dans les abismes de l'amour!*

Qu'on examine encore les traits qui suivent.

Plust au Ciel, Amarillis, que je fusse une petite Abeille, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en passant au travers des Lierres qui t'environnent! Je sçay maintenant ce que c'est que l'Amour. C'est un Dieu bien cruel, il faut qu'il ait sucé le lait d'une Lionne, & que sa Mere l'ait nourry dans les Forests.

Clearisté me jette des Pommes, lors que mon troupeau passe auprés d'elle, & elle murmure en même temps je ne sçay quoy de tres-doux.

Par tout on voit le Printemps, par tout les pâturages sont plus fertiles, par tout les Troupeaux sont en meilleur état aussi-tost que ma Bergere paroist; mais du moment qu'elle se retire, les herbes sechent & les Bergers aussi.

Je ne souhaite point de posseder les richesses de Pelops, ny de courir plus viste que les Vents, mais je chanteray sous cette Roche, te tenant entre mes bras, & regardant en même temps la Mer de Sicile. Je croy que l'on trouvera dans tout cela & plus de beauté & plus de délicatesse d'imagination, que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne sçay pourquoy Theocrite ayant quelquefois élevé ses Bergers d'une maniere si agreable, au dessus de leur genie naturel, les y a laissé retomber tres-souvent; je ne sçay comment il n'a pas senty qu'il falloit leur ôter une certaine grossiereté qui sied toûjours mal. Lors que Daphnis, dans la premiere Idille, est prest à expirer d'amour, & qu'il est environné d'un grand nombre de Dieux qui sont venus le visiter, on luy reproche au milieu de cette belle compagnie, qu'il est comme les Chevriers qui envient les amours de leurs Boucs, & en sechent de jalousie, & l'on peut assurer que les termes dont Theocrite s'est servy, répondent fort bien à l'idée.

Dans une autre Idille, Lacon & Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flûte de Lacon. Lacon a dérobé à Comatas la peau qui luy servoit d'habit, & l'a laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grécs, mais qui ne sont assurément pas trop honnestes; & enfin aprés que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de sentir mauvais, ils commencent un combat de Chant, qui auroit dû plus naturellement étre un combat à coups de poings, vû ce qui avoit precedé: Et ce qui est assez plaisant, c'est qu'aprés avoir débuté par de tres-vilaines injures, lors qu'ils en sont à chanter l'un contre l'autre, ils font les délicats sur le choix du lieu où ils chanteront, chacun en propose un dont il fait une description fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fust bien assorti. Il se trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où entre des choses qui regardent leurs amours, & qui sont jolies, Comatas fait souvenir Lacon qu'il le battit un certain jour, & Lacon répond qu'il ne s'en souvient pas, mais qu'il se souvient d'un jour qu'Eumaras, Maistre de Comatas, luy donna bien les étrivieres. Quand on dit que Venus, & les Graces, & les Amours ont composé les Idilles de Theocrite, je ne croy

croy pas qu'on prétende qu'ils ayent mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Theocrite des choses qui n'ont pas tant de bassesse, mais qui n'ont guere d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatriéme de ses Idilles est toute de ce caractere. Il ne s'agit que d'un Egon, qui estant allé aux Jeux Olympiques, à laissé son Troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le Troupeau est bien maigry depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de son mieux, & qu'il le mene dans les meilleurs pasturages qu'il connoisse. Battus dit que la flûte d'Egon se gâtera pendant son absence. Coridon répond que non, qu'elle luy a esté laissée, & qu'il sçaura bien en faire usage. Ensuite Battus se fait tirer une épine du pied par Coridon, qui luy conseille de n'aller point à la montagne qu'il ne soit chaussé, &, ce que ne croiroient peut-estre pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les Anciens, voilà toute l'Idille.

Lors que dans un combat de Bergers, l'un dit, *Hay, mes Chevres, allez sur la pente de cette colline;* l'autre répond, *Mes Brebis, allez paître du costé du Levant.*

Ou, *Je hay les Renards qui mangent les figues*, & l'autre, *Je hay les Escarbots qui mangent les raisins.*

Ou, *Je me suis fait un lit de peaux de Vaches auprés d'un Ruisseau bien frais, & là je ne me soucie non plus de l'Esté, que les Enfans des remontrances de leur Pere & de leur Mere;* & l'autre, *J'habite un antre agreable, j'y fais bon feu, & ne me soucie non plus de l'Hyver, qu'un homme qui n'a point de dents, se soucie de noix, quand il voit de la boüillie.*

Ces discours ne sentent-ils point trop la campagne, & ne conviennent-ils point à de vrais Païsans, plûtost qu'à des Bergers d'Eglogues?

Virgile qui ayant eu devant les yeux l'exemple de Theocrite, s'est trouvé en état d'encherir sur luy, a fait ses Bergers plus polis & plus agreables. Si l'on veut

veut comparer sa troisiéme Eglogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier & de surpasser ce qu'il imitoit. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Theocrite, lors qu'il perd quelques Vers à faire dire à ses Bergers.

Mes Brebis, n'avancez pas tant sur le bord de la Riviere, le Belier qui y est tombé, n'est pas encore bien seché.

Et, *Titire empesche les Chevres d'approcher de la Riviere, je les laveray dans la Fontaine, quand il en sera temps.*

Et, *Petits Bergers, faites rentrer les Brebis dans le Bercail, si la chaleur dessechoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien.*

Tout cela est d'autant moins agreable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galans, qui ont fait perdre au Lecteur le goust des choses purement rustiques.

Calpurnius, Auteur d'Eglogues, qui a vécu prés de trois cens ans aprés Virgile, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'avoir quelque beauté, paroist avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par le mot, *Novimus & qui te*, les injures que Lacon & Comatas se disent dans Theocrite, encore ce trait auroit-il esté meilleur à supprimer tout-à-fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étenduë, & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que se disent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prests à chanter l'un contre l'autre, de quoy celuy qui les devoit juger est si effrayé, qu'il les laisse là, & s'enfuit. Belle conclusion!

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des Bergers si rustiques, que Baptiste Mantoüan, Poëte Latin du siecle passé, que l'on a comparé à Virgile quoy qu'assurément il n'ait rien de commun avec luy que d'estre de Mantoüe. Le Berger Faustus en faisant le portrait de sa Maistresse, dit qu'elle avoit un gros boursouflé & rouge,

rouge, & que quoy qu'elle fust à peu prés borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un assez long discours; & qui sçait si le Mantoüan ne s'applaudissoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidellement?

Je conçoy donc que la Poësie Pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossiere que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la campagne. Entendre parler de Brebis & de Chevres, des soins qu'il faut prendre de ces Animaux, cela n'a rien par soy-même qui puisse plaire; ce qui plait, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des Brebis & des Chevres. Qu'un Berger dise, *Mes Moutons se portent bien, je les mene dans les meilleurs pasturages, ils ne mangent que de bonne herbe*, & qu'il le dise dans les plus beaux vers du Monde, je suis seur que vostre imagination n'en sera pas beaucoup flatée. Mais qu'il dise, *Que ma vie est exempte d'inquiétude! dans quel repos je passe mes jours! tous mes desirs se bornent à voir mon Troupeau se porter bien; que les pasturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse estre jaloux, &c.* Vous voyez que cela commence à devenir plus agreable; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oisiveté dont on y joüit, & ce qui est le principal, sur le peu qu'il en couste pour y estre heureux.

Car les hommes veulent estre heureux, & ils voudroient l'estre à peu de frais. Le plaisir, & le plaisir tranquille est l'objet commun de toutes leurs passions, & ils sont tous dominez par une certaine paresse. Ceux qui sont les plus remuans, ne le sont pas precisément par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter.

L'ambition, parce qu'elle est trop contraire à cette paresse naturelle, n'est ny une passion generale, ny une passion fort délicieuse. Assez de gens ne sont point ambi-

ambitieux, il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'étre que par des engagemens qui ont precedé leurs reflexions, & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles; & ceux enfin qui ont le plus d'ambition, se plaignent assez souvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la paresse n'est pas étouffée, pour luy avoir esté sacrifiée; elle s'est trouvée plus foible, & n'a pas emporté la balance; mais elle ne laisse pas de subsister encore, & de s'opposer toûjours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'est point heureux tant que l'on est partagé par deux inclinations qui se combattent.

Ce n'est pas que les hommes pussent s'accommoder d'une paresse, & d'une oisiveté entiere, il leur faut quelque mouvement, quelque agitation: mais un mouvement & une agitation qui s'ajuste, s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possede, & c'est ce qui se trouve le plus heureusement du monde dans l'amour, pourvû qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas estre ombrageux, jaloux, furieux, desesperé; mais tendre, simple, délicat, fidelle, & pour se conserver dans cet état, accompagné d'esperance. Alors on a le cœur rempli, & non pas troublé; on a des soins, & non pas des inquiétudes; on est remüé, mais non pas déchiré: & ce mouvement doux est précisément tel que l'amour du repos, & que la paresse naturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain d'ailleurs, que l'amour est de toutes les passions la plus generale, & la plus agreable. Ainsi dans l'état que nous venons de décrire, il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme, de la paresse & de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en mesme temps, & pour estre heureux autant qu'on le peut estre par les passions, il faut que toutes celles que l'on a, s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la vie Pastorale. Elle n'admet point l'ambition, ny tout ce qui

qui agite le cœur trop violemment ; la pareſſe a donc lieu d'eſtre contente. Mais cette ſorte de vie-là par ſa tranquillité fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le favoriſe davantage. Et quel amour ! Un amour plus ſimple, parce quon n'a pas l'eſprit ſi dangereuſement raffiné ; plus appliqué, parce qu'on n'eſt occupé d'aucune autre paſſion ; plus diſcret, parce qu'on ne connoiſt preſque pas la vanité ; plus fidelle, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a auſſi moins d'inquietude, moins de dégouſts, moins de caprices ; c'eſt à dire en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excéz des fantaſies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'eſt pas ſurprenant aprés cela, que les peintures de la vie Paſtorale ayent toûjours je ne ſai quoi de riant, & qu'elles nous flatent plus que de pompeuſes Deſcriptions d'une Cour ſuperbe, & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que de plaiſirs penibles & contraints. Car encore une fois, c'eſt cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la Scene d'une vie tranquille, & occupée ſeulement par l'amour ; de ſorte qu'il n'y entraſt ny Chevres ny Brebis, je ne croy pas que cela en fuſt plus mal : les Chevres & les Brebis ne ſervent de rien. Mais comme il faut choiſir, entre la Campagne & les Villes, il eſt plus vray-ſemblable que cette Scene ſoit à la Campagne.

Parce que la vie Paſtorale eſt la plus pareſſeuſe de toutes, elle eſt auſſi la plus propre à ſervir de fondement à ces repreſentations agreables dont nous parlons icy. Il s'en faut bien que des Laboureurs, des Moiſſonneurs, des Vignerons, des Chaſſeurs ſoient des perſonnages auſſi convenables à des Eglogues, que des Bergers : nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'eſt pas attaché aux choſes ruſtiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la Campagne.

Il y a pourtant dans Theocrite une Idille de deux Moiſſonneurs, qui a de la beauté. Un Moiſſonneur demande

demande à un autre d'où vient qu'il travaille si mal, qu'il ne fait point les sillons droits, que les autres le devancent toûjours ; il répond qu'il est amoureux, & puis chante quelque chose d'assez joly pour la personne qu'il aime. Mais le premier Moissonneur se mocque de luy, & luy dit qu'il est fou de s'amuser à estre amoureux, qui ce n'est point là le métier d'un homme de journée, qu'il faut que pour se divertir & s'exciter au travail, il chante de certaines chansons qu'il luy marque, qui ne regardent que la Moisson. J'avouë que je ne suis pas si content de cette fin-là : je ne goûte point trop que d'une idée galante, on me rappelle à une autre qui est basse, & sans agrément.

Sannazar n'a introduit que des Peschcurs dans ses Eglogues, j'y sens toûjours que l'idée de leur travail dur, me blesse. Je ne sçay quelle finesse il a entenduë à mettre des Pêcheurs au lieu des Bergers qui estoient en possession de l'Eglogue, mais si les Pêcheurs eussent esté en la même possession, il eust fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux, & sur tout l'oisiveté. Et puis, il est plus agreable d'envoyer à sa Maistresse des fleurs ou des fruits, que des huitres à l'écaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il est vray que Theocrite a fait une Idille de deux Pêcheurs ; mais elle ne me paroist pas d'une beauté qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espece. Deux Pêcheurs qui ont mal soupé, sont couchez ensemble dans une méchante petite chaumiere, qui est au bord de la Mer. L'un réveille l'autre, pour luy dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poisson d'or, & son Compagnon luy répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Estoit-ce la peine de faire une Idille ?

Cependant, quoy que l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue, il est impossible que la vie des Bergers, qui est encore tres-grossiere, ne leur abaisse l'esprit, & ne les empesche d'estre aussi spirituels, aussi délicats,

délicats, & auſſi galans qu'on nous les repreſente ordinairement. L'Aſtrée de M. d'Urfé ne paroiſt pas un Roman ſi fabuleux qu'Amadis, je croy pourtant qu'il ne l'eſt pas moins dans le fond, par la politeſſe & les agrémens de ſes Bergers, qu'Amadis le peut eſtre par tous ſes Enchanteurs, par toutes ſes Fées, & par l'extravagance de toutes ſes avantures. D'où vient donc que les Bergeries plaiſent malgré la fauſſeté des caracteres qui doit toûjours bleſſer? Aimerions-nous que l'on nous repreſentaſt des gens de Cour avec une groſſiereté, qui reſſemblaſt autant à celle des vrais Bergers, que la délicateſſe & la galanterie que l'on donne aux Bergers, reſſemble à celle des gens de Cour?

Non, ſans doute; mais auſſi le caractere des Bergers n'eſt pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la baſſeſſe des ſoins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces ſoins cauſent. Cette baſſeſſe excluroit tout-à-fait les agrémens & la galanterie, mais au contraire la tranquillité y ſert, & ce n'eſt que ſur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agreable dans la vie Paſtorale.

Il faut du vray pour plaire à l'imagination, mais elle n'eſt pas difficile à contenter, il ne luy faut ſouvent qu'un demy vray. Ne luy montrez que la moitié d'une choſe, mais montrez-la luy vivement, elle ne s'aviſera pas que vous luy en cachez l'autre, & vous la menerez auſſi loin que vous voudrez, ſur le pied que cette ſeule moitié qu'elle voit, eſt la choſe toute entiere. L'illuſion, & en même temps l'agrément des Bergeries conſiſte donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie Paſtorale, dont on diſſimule la baſſeſſe; on en laiſſe voir la ſimplicité, mais on en cache la miſere, & je ne comprens pas pourquoy Theocrite s'eſt plû à nous en montrer ſi ſouvent & la miſere & la baſſeſſe.

Si les Partiſans outrez de l'Antiquité diſent que Theocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle eſt, j'eſpere que ſur ce principe on nous donnera des Idil-

les de Porteurs-d'Eau qui parleront entre eux de ce qui leur est particulier: elles vaudront tout autant que des Idilles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs Chevres ou de leurs Vaches.

Il ne s'agit pas simplement de peindre, il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir; quand on me represente le repos qui regne à la Campagne, la simplicité & la tendresse avec laquelle l'Amour s'y traite, mon imagination touchée & émeuë me transporte dans la condition de Berger; mais que l'on me represente, quoy qu'avec toute l'exactitude & toute la justesse possible, les viles occupations des Bergers, elles ne me font point d'envie, & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poësie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous interessent, & à saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à estre remué.

En voila assez, & trop, peut-estre, contre ces Bergers de Theocrite, & leurs pareils, qui sont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre Pastoral, me fait extrêmement regreter ce que nous en avons perdu. Il n'ont nulle rusticité, au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément, des idées neuves & tout-à-fait riantes. On les accuse d'avoir un stile un peu trop fleury, & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits; mais je ne sçay pourquoy les Critiques ont plus de penchant à excuser la grossiereté de Theocrite, que la délicatesse de Moschus & de Bion; il me semble que ce devroit estre le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Theocrite, en ne faisant qu'à luy seul l'honneur de l'imiter, & de le copier? N'est-ce point que les Sçavans ont un goust accoûtumé à dédaigner les choses délicates & galantes? Quoy qu'il en soit, je voy que toute leur faveur est pour Theocrite, & qu'ils ont resolu qu'il seroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Lee Auteurs Modernes ne sont pas ordinairement tombez

tombez dans le défaut de faire leurs Bergers trop grossiers. M. d'Urfé ne s'en est que trop éloigné dans son Roman, qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la derniere perfection dans le genre Pastoral; mais il y en a aussi, si je ne me trompe, qui demanderoient á estre dans Cyrus ou dans Cleopatre. Souvent les Bergers de l'Astrée me paroissent des gens de Cour déguisez en Bergers, & qui n'en sçavent pas bien imiter les manieres; quelquefois ils me paroissent des Sophistes tres-pointilleux; car quoy que Silvandre fust le seul qui eust étudié à l'Ecole des Massiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'être aussi subtils que luy, & je ne sçay seulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur cours chez les Massiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes sortes de matieres, & quand on veut s'élever, il est permis de prendre d'autres personnages. Si Virgile vouloit faire une Description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naissance du Fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priast les Muses Pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu'à leur ordinaire, leur voix ne va point jusqu'à ce ton-là; ce qu'il avoit à faire estoit de les abandonner, & de s'adresser à d'autres qu'à elles. Je ne sçay cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muses Pastorales; il eust fait une peinture agreable des biens que le retour de la paix alloit produire à la Campagne : & cela, ce me semble, eust bien valu toutes ces merveilles incomprehensibles qu'il emprunte de la Sibille de Cumes; cette nouvelle race d'hommes qui descendra du Ciel; ces raisins qui viendront à des ronces, & ces Agneaux qui naistront de couleur de feu ou d'écarlate pour épargner aux hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flaté Pollion par des choses qui eussent eu un peu plus de vray-semblance; peut-estre cependant celles-là n'en manquoient-elles pas trop, il est bien difficile qne les

loüanges

loüanges en manquent pour ceux à qui elle s'adressent.

Oserois-je avoüer qu'il me paroist que Calpurnius, Auteur qui n'est pas du merite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable ? Je ne parle que du dessein, & non pas du stile. Il introduit deux Bergers qui pour se garantir de l'ardeur du Soleil, se retirent dans un antre, où ils trouvent des Vers écrits de la main du Dieu Faunus, qui sont une Prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ses Sujets. Il s'arreste assez, selon le devoir d'un Poëte Pastoral, au bonheur qui regarde la Campagne, ensuite il s'éleve plus haut, parce qu'il en a le droit en faisant parler un Dieu, mais il n'y mesle rien de semblable aux Propheties de la Sibille. C'est dommage que Virgile n'ait fait les Vers de cette piece, encore ne seroit-il pas necessaire qu'il les eust faits tous.

Virgile se fait dire par Phebus au commencement de sa sixiéme Eglogue, que ce n'est point à un Berger à chanter des Rois & des Guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ses Troupeaux, & à des sujets qui ne demandent qu'un stile simple. Assurément le conseil de Phebus est fort bon, mais je ne comprens pas comment Virgile s'en souvient si peu, qu'il se met aussi-tost aprés à entonner l'origine du monde, & la formation de l'Univers, selon le Sisteme d'Epicure, ce qui estoit bien pis que de chanter des Guerres & des Rois. En verité, je ne sçay du tout ce que c'est que cette Piece-là, je ne conçois point quel en est le dessein, ny quelle liaison les parties ont entre elles. Aprés ces idées de Philosophie, viennent les Fables d'Hilas & de Pasiphaé, & des sœurs de Phaëton qui n'y ont aucun rapport, & au milieu de ces Fables qui sont prises dans des temps fort reculez, se trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on luy rend au Parnasse, aprés quoy reviennent aussi-tost les Fables de Scilla & de Philomele. C'est Siléne qui fait ce Discours bizare. Virgile dit que le bon

bon homme avoit beaucoup bû le jour precedent, mais ne s'en ſentoit-il point encore un peu ?

Icy, je prendray encore la liberté d'avoüer que j'aime mieux le deſſein d'une pareille Eglogue que nous avons de Nemeſianus, Auteur contemporain de Calpurnius, & qui n'eſt pas tout-à-fait à mépriſer. Des Bergers qui trouvent Pan endormy, veulent joüer de ſa Flûte, mais des Mortels ne peuvent tirer de la Flûte d'un Dieu qu'un ſon tres-deſagreable. Pan s'en éveille, & il leur dit, que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque choſe de l'Hiſtoire de Bacchus, & s'arreſte ſur la premiere Vandange qui ait jamais eſté faite, dont il fait une deſcription qui me paroiſt agreable. Ce deſſein-là eſt plus regulier que celuy du Silene de Virgile, & meſme les Vers de la Piece ſont aſſez bons.

C'eſt un uſage aſſez ordinaire chez les Modernes, de mettre en Eglogues des matieres élevées. Ronſard y a mis les loüanges des Princes & de la France, & preſque tout le Paſtoral de ces Eglogues conſiſte à avoir appellé Henry II. Henriot. Charles IX. Carlin, & Catherine de Medicis, Catin. Il eſt vray qu'il avouë luy-même qu'il n'a pas ſuivi les regles, mais il auroit mieux valu les ſuivre, & éviter le ridicule que produit la diſproportion du ſujet & de la forme de l'Ouvrage. C'eſt ainſi que dans ſa premiere Eglogue, il tombe juſtement en partage à la Bergere Margot de faire l'Eloge de Turnebe, de Budé, & de Vatable, les premiers hommes de leur ſiecle en Grec ou en Hebreu; mais qui aſſurément ne devoient pas eſtre de la connoiſſance de Margot.

Parce que des Bergers ſont des perſonnages agreables, on en abuſe. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les loüanges des Rois dans tout le ſublime dont on eſt capable; & pourveu qu'on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougere, on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers loüent un Heros, il faudroit qu'ils le loüaſſent en Bergers, & je

je ne doute pas que cela ne pust avoir beaucoup de finesse & d'agrément, mais il seroit besoin d'un peu d'art ; & c'est bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des loüanges, qui est fort élevée, mais fort commune, & par consequent assez facile.

Les Eglogues Allegoriques ne sont pas non plus sans difficulté. Le Mantoüan qui estoit Carme, en a fait une où des Bergers disputent en representant deux Carmes, dont l'un est de l'étroite Observance, & l'autre est Mitigé. Le Bembe est leur Juge ; ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il leur fait oster leurs Houlettes de peur qu'ils ne se battent. Du reste, quoy que l'Allegorie ne soit pas mal gardée, il est trop ridicule de voir le different de ces deux especes de Carmes, traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger representast un Carme, que de le voir faire l'Epicurien, & de luy entendre dire des impietez. Cela arrive quelquefois aux Bergers du Mantoüan, quoy qu'ils soient tres-grossiers, & que le Mantoüan fust Religieux. Amintas dans une mauvaise humeur où il est contre les Loix & contre l'honnêteté, parce qu'il est amoureux, dit que l'homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux aprés sa mort : & il ajoûte, que tout ce qui en arrivera, sera peut-estre qu'il passera dans un Oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantoüan pour excuser cela dit qu'Amintas avoit passé bien du temps à la Ville ; en vain Badius son Commentateur, car tout Moderne qu'est le Mantoüan, il a un Commentateur, & aussi zelé que le seroit celuy d'un Ancien, tire de là cette belle reflexion, que l'amour fait qu'on doute des choses de la Foy. Il est certain que ces erreurs-là, qui doivent estre détestées de tous ceux qui les connoissent, doivent estre ignorées des Bergers.

En récompense le Mantoüan fait quelquefois ses Bergers fort devots. Vous voyez dans une Eglogue un dénom-

dénombrement de toutes les Festes de la Vierge ; dans une autre une apparition de la Vierge, qui promet à un Berger, que quand il aura passé sa vie sur le Carmel, elle l'enlevera dans des lieux plus agreables, & luy fera à jamais habiter les Cieux avec les Driades & les Hamadriades, nouvelles Saintes que nous ne connoissions point encore dans le Paradis.

Ces ridicules sensibles, & pour ainsi dire, palpables, sont bien aisez à éviter dans le caractere des Bergers : mais il y en a d'autres un peu plus fins, où l'on tombe plus aisément. Il ne faut point que des Bergers disent des choses brillantes. Il en échape quelquefois à ceux de M. de Racan, quoy qu'ils ayent coûtume d'estre assez retenus sur cet article. Pour les Auteurs Italiens, ils sont toûjours si remplis de pointes & de fausses pensées, qu'il semble qu'on doive leur passer ce stile comme leur Langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement, quoy qu'ils fassent parler des Bergers, & ils n'en employent pas des figures moins hardies, ny moins outrées.

L'Auteur de l'agreable Livre, *De la maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, condamne la Silvie du Tasse, qui en se mirant dans une fontaine, & en se mettant des fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée, & trop peu naturelle pour une Bergere : & on ne peut se dispenser de soucrire à ce jugement qui part d'un goust fort délicat. Mais aprés cela on doit s'épargner la peine de lire les Poësies Pastorales du Guarini, du Bonarelli, & du Cavalier Marin, pour y trouver rien de Pastoral ; car la pensée de Silvie est la chose du monde la plus simple, en comparaison de celles dont ces Auteurs sont pleins.

L'Aminte du Tasse est en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre Pastoral. Cet Ouvrage a certainement de grandes beautez ; cet endroit même de Silvie, hormis ce qu'on y vient de remarquer, est une des plus agreables choses, & des mieux peintes que

j'aye jamais veuës, & l'on doit estre bien obligé à un Auteur Italien de ne s'estre pas davantage abandonné aux Pointes. Mais je ne croy pas que tous les Poëtes de l'Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules, que celles de cette Eglogue de Marot, où le Berger Colin dit sur la mort de Loüise de Savoye, Mere de François I.

Rien n'est çà-bas qui cette mort ignore,
Coignac s'en coigne en sa poitrine blême,
Remorantin la perte rememore,
Anjou fait joug, Angoulême est de même,
Amboise en boit une amertume extrême,
Le Maine en meine un lamentable bruit, &c.

M. de Segrais dont les Ouvrages sont le plus excellent modele que nous ayons de la Poësie Pastorale, avouë luy même, qu'il n'a pas toûjours exactement gardé le stile qui y est propre. Il dit qu'il a esté quelquefois obligé de s'accommoder au goust de son siecle, qui demandoit des choses figurées & brillantes: mais il ne l'a fait qu'aprés avoir bien prouvé qu'il sçavoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vrayes beautez de l'Eglogue. On ne sçait quel est le goust de ce temps-cy, il n'est déterminé ny en bien ny en mal, & il paroist qu'il va flotant, tantost d'un costé, tantost de l'autre. Ainsi je croy que puis qu'on hazarde toûjours également de ne pas réüssir, il vaut mieux suivre les regles & les veritables idées des choses.

Entre la grossiereté ordinaire des Bergers de Theocrite, & le trop d'esprit de la pluspart de nos Bergers modernes, il y a un milieu à tenir: mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'execution, il n'est seulement pas aisé à marquer dans la Theorie. Il faut que les Bergers ayent de l'esprit, & de l'esprit fin & galant, ils ne plairoient pas sans cela; il faut qu'ils n'en ayent que jusqu'à un certain point, autrement ce ne seroient plus des Bergers. Je vais tâcher de déterminer quel est

ce point, & hazarder l'idée que j'ay là-dessus.

Les hommes qui ont le plus d'esprit, & ceux qui n'en ont que mediocrement, ne different pas tant par les choses qu'ils sentent, que par la maniere dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espece de lumiere, qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possedent. Il y a une certaine penetration, de certaines veuës attachées indépendamment de la difference des esprits à tout ce qui nous interesse, & nous pique. Mais ces passions qui éclairent à peu prés tous les hommes de la méme sorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils sentent y ajoûtent je ne sçay quoy qui a l'air de reflexion, & que la passion seule n'inspire point; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement, & n'y meslent, pour ainsi dire, rien d'étranger. Un homme du commun dira bien: *J'ay si fort souhaité que ma Maistresse fust fidelle, que j'ay crû qu'elle l'estoit*; mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucaut de dire, *L'esprit a esté en moy la dupe du cœur.* Le sentiment est égal, la penetrarion égale, mais l'expression est si differente, que l'on croiroit volontiers que ce n'est plus la même chose.

On ne prend pas moins de plaisir à voir un sentiment exprimé d'une maniere simple, que d'une maniere plus pensée, pourveu qu'il soit toûjours également fin. Au contraire, la maniere simple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cause une espece de surprise douce, & une petite admiration. On est étonné de voir quelque chose de fin & de délicat sous des termes communs, & qui n'ont point esté affectez: & sur ce pied là, plus la chose est fine, sans cesser d'estre naturelle, & les termes communs sans estre bas, plus on doit estre touché.

L'admiration & la surprise ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choses audelà de ce qu'el-

les valent. Tout Paris a retenty des Dits notables des Ambaſſadeurs Siamois, tout Paris y a applaudy ; que des Ambaſſadeurs d'Eſpagne ou d'Angleterre en euſſent dit autant, on n'y euſt pas ſongé. Mais nous ſupposions que des gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillez autrement que nous, que les Européens avoient toûjours traitez de Barbares, ne devoient pas avoir le ſens commun ; & noûs avons eſté bien étonnez de leur en trouver, & les moindres choſes de leur part nous ont jettez dans l'admiration ; admiration dans le fond aſſez injurieuſe pour eux. Il en va de même de nos Bergers ; on eſt plus touché de les voir penſer finement dans leur ſtile ſimple, parce qu'on s'y attend moins.

Encore une choſe qui convient au ſtile des Bergers, c'eſt de ne parler que par faits, & preſque point par reflexions. Les gens qui ont mediocrement de l'eſprit, ou l'eſprit mediocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que ſur les choſes particulieres qu'ils ont ſenties ; & les autres s'élevant plus haut, reduiſent tout en idées generales. Leur eſprit a travaillé ſur leurs ſentimens & ſur leurs experiences, ce qu'ils ont veu les a conduits à ce qu'ils n'ont point veu, au lieu que ceux qui ſont d'un ordre inferieur ne pouſſent point leurs veuës au delà de ce qu'ils ſentent, ce qui y reſſemble le plus, pourra leur eſtre encore nouveau. De là vient dans le peuple une curioſité inſatiable des mêmes objets, une admiration preſque toûjours égale pour les mêmes choſes.

Une ſuite de cette ſorte d'eſprit, eſt de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonſtances utiles ou inutiles. C'eſt que l'on a eſté extrêmement frapé du fait particulier, & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands Genies au contraire, mépriſant tout ce petit détail, vont ſaiſir dans les choſes je ne ſçay quoy d'eſſentiel, & qui eſt ordinairement indépendant des circonſtances.

Croiroit-on bien que dans les choſes de paſſion il vaut mieux imiter le langage des perſonnes d'un eſprit medio-

mediocre, que celuy des autres? A la verité on ne rapporte guere que des faits, & on ne s'éleve pas jusqu'aux reflexions, mais rien n'est plus agreable que des faits exposez de maniere qu'ils portent leur reflexion avec eux. Tel est ce trait admirable de Virgile, *Galatée me jette une pomme, & s'enfuit derriere des Saules, & veut estre apperçûë auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée, quoy qu'il le sente parfaitement bien; mais il a esté frappé de l'action, & selon qu'il vous la represente, il est impossible que vous n'en deviniez le dessein. Or l'esprit aime les idées sensibles, parce qu'il les saisit facilement, & il aime à penetrer pourveu que ce soit sans effort, soit parce qu'il se plaist à agir jusqu'à un certain point, soit parce qu'un peu de penetration flate sa vanité. Il a le double plaisir, & d'embrasser une idée facile, & de penetrer, lors qu'on luy presente des faits pareils à celuy de Galatée. L'action, & pour ainsi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout ensemble à ses yeux; il ne peut avoir rien de plus, ny plus promptement, & il ne luy en peut coûter moins.

Lors que Coridon dans la seconde Eglogue de Virgile dit pour vanter sa flûte, que Damétas la luy donna en mourant, & luy dit, *Tu es le second Maistre qu'elle a eu*, & qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne luy avoit pas fait ce present; toutes ces circonstances sont parfaitement du genie Pastoral. Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un Berger s'embarrassast dans celles qu'il rapporteroit, & eust quelque peine à s'en déméler, mais cela voudroit estre ménagé avec art.

Il n'y a point de Personnages à qui il siée mieux de charger un peu leur discours de circonstances, qu'aux Amans. Elles ne doivent pas estre absolument inutiles, ou prises trop loin, car cela seroit ennuyeux, quoy que peut-estre naturel: mais celles qui n'ont qu'un demy-rapport au fait dont il s'agit, & qui marquent plus de passion qu'elles ne sont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agréable. Ainsi lors

que dans une Eglogue de M. de Segrais une Bergere dit,

Menalque & Licidas ont sçû faire des Vers
Dignes d'estre chantez par cent Peuples divers,
Mais mon jaloux Berger sous ce vieux Sicomore
En fit un jour pour moy que j'aime mieux encore.

La circonstance du Sicomore est jolie en ce qu'elle seroit inutile pour toute autre que pour une Amante.

Selon l'idée que nous nous formons icy des Bergers, les recits & les narrations leur conviennent fort bien: mais de leur faire faire des Harangues pareilles à celles de l'Astrée, pleines de reflexions generales, & de raisonnemens liez les uns aux autres, en verité je ne croy pas que leur caractere le permette.

Il n'est pas mal qu'ils fassent des descriptions, pourveu qu'elles ne soient pas fort longues. Celle de la Coupe que le Chevrier promet à Tirsis dans la premiere Idille de Theocrite, passe un peu les bornes, & sur cet exemple Ronsard & Remy Belleau son contemporain, en ont fait qui l'emportent encore en longueur. Quand leurs Bergers ont à décrire un panier, un Bouc, un Merle, qu'ils mettent pour prix d'un combat, ils ne finissent point. Ce n'est pas que ces Descriptions n'ayent quelquefois bien de la beauté, & un art merveilleux, au contraire, elles en ont trop pour des Bergers.

Vida, Poëte Latin de l'autre siecle, & qui a beaucoup de reputation, dans l'Eglogue de Nicé, qui est, à ce que je croy, Victoire Colonne, Veuve de Davalos, Marquis de Pesquaire; fait décrire au Berger Damon un panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y representera Davalos mourant, & regretant de ne pas mourir dans un combat, des Rois, des Capitaines, & des Nimphes en pleurs autour de luy, Nicé priant en vain les Dieux, Nicé évanoüie à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ses femmes luy jettent sur le visage: & il ajoûte qu'il auroit

roit exprimé bien des plaintes & des gemissemens, s'ils se pouvoient exprimer sur le jonc. Voilà bien des choses pour un panier, & même je ne rapporte pas tout: mais je ne sçay comment tout se peut representer sur du jonc, ny comment Damon qui n'y sçauroit exprimer les plaintes de Nicé, n'est point embarrassé à y exprimer le regret qu'a le Marquis de Pesquaire de mourir dans son lit. Je soupçonne, que le Bouclier d'Achille pourroit bien nous avoir produit le panier de Damon.

Je voy que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaisons dans les discours de ses Bergers. Elles sont assez bien imaginées pour tenir la place de ces comparaisons triviales, & principalement des proverbes grossiers, dont les vrais Bergers se servent presque toûjours. Mais comme ces traits-là sont fort aisez à attraper, c'est ce qui a esté le plus imité de Virgile. On ne voit autre chose dans tous les Auteurs d'Eglogues que des Bergeres qui surpassent toutes les autres *autant que le Pin surpasse le Houx, & que le Chesne est au dessus de la Fougere*; on ne voit que des rigueurs d'une ingrate *qui sont à un Berger ce qu'est la Bise aux Fleurs, & la Gresle aux Moissons, &c.* A l'heure qu'il est, je croy tout cela usé, & à dire vray, ce n'est pas un grand malheur. Naturellement les comparaisons ne sont pas trop du genie de la passion, & les Bergers ne s'en devroient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace, mais je n'en connois guere de cette espece.

Ainsi nous avons trouvé à peu prés la mesure d'esprit que peuvent avoir des Bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me semble, des Eglogues, comme des habits que l'on prend dans les Balets pour representer des Paysans. Ils sont d'étofes beaucoup plus belles que ceux des Païsans veritables, ils sont même ornez de rubans & de points, & on les taille seulement en habits de Païsans. Il faut aussi que les sentimens dont on fait la matiere des Eglogues,

soient plus fins & plus délicats que ceux des vrais Bergers, mais il faut leur donner la forme la plus simple & la plus champestre qu'il soit possible.

Ce n'est pas qu'on ne doive mettre de la simplicité & de la naïveté jusque dans les sentimens : mais on doit prendre garde aussi que cette naïveté & cette simplicité n'excluent que les raffinemens excessifs, tels que sont ceux des gens du grand monde, & non pas les lumieres que la nature & les passions fournissent d'elles-mémes, autrement l'on tomberoit dans des puerilitez qui feroient rire. C'en est une excellente dans son genre que celle de ce jeune Berger, qui dit dans une Eglogue de Remy Belleau, sur un baiser qu'il avoit pris à une jolie Bergere.

J'ay baisé des Chevreaux qui ne faisoient que naistre,
Le petit Veau de lait dont Colin me fit Maistre
L'autre jour dans ces Prez, mais ce baiser vraymemt
Surpasse la douceur de tous ensemblement.

Une puerilité seroit encore plus pardonnable à ce jeune Berger qu'au Ciclope Poliphéme. Dans l'Idille de Theocrite qui porte son nom & qui est belle: il songe à se vanger de ce que sa mere, Nimphe Marine, n'a jamais pris soin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre Nimphe de la Mer: & il la menace de dire pour la faire enrager qu'il a mal à la teste & aux deux pieds. On ne peut guere croire que fait comme il estoit, sa Mere fust assez folle de luy, pour estre bien fâchée de luy voir ces petits maux, ny qu'il imaginast une vangeance si mignonne. Son caractere est mieux gardé, lors qu'il promet à Galatée comme un present fort agreable, quatre petits Ours qu'il nourrit exprés pour elle. A propos d'Ours, je voudrois bien sçavoir pourquoy Daphnis en mourant, dit adieu aux Ours, & aux Loups Cerviers, aussi tendrement qu'à la belle Fontaine d'Aretuse, & aux Fleuves de Sicile. Il me semble qu'on n'a guere

coûtume de regreter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaison avec les precedentes, c'est sur les Eglogues qui ont un Refrain à peu prés comme des Ballades, ou un Vers qui se repete plusieurs fois. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ménager à ces Refrains des chutes heureuses, ou tout au moins justes ; mais on ne sera peut-estre pas fasché de sçavoir que tout l'art dont Theocrite s'est servy dans une Idille de cette espece, a esté de prendre son Refrain, & de le jetter dans son Idille à tort & à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les frases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un Moderne ne seroit pas admiré s'il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j'ay dit de Theocrite & de Virgile, tout Anciens qu'ils sont, & je ne doute pas que je ne paroisse impie à ceux qui professent cette espece de Religion que l'on s'est faite d'adorer l'Antiquité. Il est vray que je n'ay pas laissé de loüer assez souvent Virgile & Theocrite, mais enfin je ne les ay pas toûjours loüez ; je n'ay pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, estoient de beaux défauts ; je n'ay pas forcé toutes les lumieres naturelles de la raison pour les justifier ; je les ay en partie approuvez, & condamnez en partie, comme des Auteurs de ce Siecle, que je verrois tous les jours en personne, & c'est dans toutes ces choses-là que consiste le sacrilege.

Je prie donc que l'on me permette de faire icy une petite Digression qui sera mon Apologie, & une exposition naïve du sentiment où je suis sur les Anciens & les Modernes. J'espere qu'on me le permettra d'autant plus facilement, que le Poëme de M. Perraut a mis cette question fort à la mode. Comme il se prepare à la traiter plus amplement, & plus à fond, je ne la toucheray que fort legerement, j'estime assez les Anciens pour leur laisser l'honneur d'estre combatus par un Adversaire illustre & digne d'eux.

DIGRESSION

Sur les Anciens & les Modernes.

TOute le queſtion de la prééminence entre les Anciens & les Modernes eſtant une fois bien entenduë, ſe reduit à ſçavoir ſi les Arbres qui eſtoient autrefois dans nos Campagnes eſtoient plus grands que ceux d'aujourd'huy. En cas qu'ils l'ayent eſté, Homere, Platon, Demoſthene, ne peuvent eſtre égalez dans ces derniers Siecles: mais ſi nos Arbres ſont auſſi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homere, Platon, & Demoſthene.

Eclairciſſons ce Paradoxe. Si les Anciens avoient plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux de ce temps-là eſtoient mieux diſpoſez, formez de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'eſprits animaux; mais en vertu de quoy les cerveaux de ce temps-là auroient-ils eſté mieux diſpoſez? Les Arbres auroient donc eſté auſſi plus grands & plus beaux; car ſi la nature eſtoit alors plus jeune & plus vigoureuſe, les arbres auſſi-bien que les cerveaux des hommes auroient dû ſe ſentir de cette jeuneſſe.

Que les admirateurs des Anciens y prennent un peu garde; quand ils nous diſent que ces gens-là ſont les ſources du bon goût & de la raiſon, & les lumieres deſtinées à éclairer tous les autres hommes; que l'on n'a d'eſprit qu'autant qu'on les admire; que la Nature s'eſt épuiſée à produire ces grands originaux; en verité ils nous les font d'une autre eſpece que nous, & la Phiſique n'eſt pas d'accord avec toutes ces belles fraſes. La Nature a entre les mains une certaine pâte qui eſt toûjours la même, qu'elle tourne & retourne ſans ceſſe en mille façons, & dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes; & certainement elle n'a point formé Platon, Demoſthene, ny Homere d'une argile

plus

plus fine ny mieux preparée que nos Philoſophes, nos Orateurs, & nos Poëtes d'aujourd'huy. Je ne regarde icy dans nos Eſprits qui ne ſont pas d'une nature materielle, que la liaiſon qu'ils ont avec le cerveau qui eſt materiel, & qui par ſes differentes diſpoſitions produit toutes les differences qui ſont entre eux.

Mais ſi les arbres de tous les Siecles ſont également grands, les arbres de tous les Pays ne le ſont pas. Voilà des differences auſſi pour les eſprits. Les differentes idées ſont comme des Plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes ſortes de Climats. Peut-eſtre noſtre terroir de France n'eſt-il pas propre pour les raiſonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers: & ſans aller ſi loin, peut-eſtre les Orangers qui ne viennent pas auſſi facilement icy qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'eſprit que l'on n'a pas tout-à-fait ſemblable en France. Il eſt toûjours ſeur que par l'enchaînement & la dépendance reciproque qui eſt entre toutes les parties du monde materiel, les differences de climats qui ſe font ſentir dans les Planetes, doivent s'étendre juſqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y eſt moins grand & moins ſenſible, parce que l'Art & la Culture peuvent beaucoup plus ſur les Cerveaux que ſur la Terre, qui eſt d'une matiere plus dure & plus intraitable. Ainſi les penſées d'un païs ſe tranſportent plus aiſément dans un autre que ſes Plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le génie Italien, qu'à élever des Orangers.

Il me ſemble qu'on aſſure ordinairement qu'il y a plus de diverſité entre les Eſprits qu'entre les Viſages. Je n'en ſuis pas bien ſûr. Les Viſages à force de ſe regarder les uns les autres, ne prennent point de reſſemblances nouvelles, mais les Eſprits en prennent par le commerce qu'ils ont enſemble. Ainſi les Eſprits qui naturellement differoient autant que les viſages, viennent à ne differer plus tant.

La facilité qu'ont les Eſprits à ſe former les uns ſur les autres, fait que les Peuples ne conſervent pas l'eſprit original qu'ils tireroient de leur climat. La lecture des Livres Grecs produit en nous le même effet à proportion que ſi nous n'épouſions que des Grecques. Il eſt certain que par des alliances ſi frequentes le ſang de Gréce, & celuy de France s'altéreroient, & que l'air de viſage particulier aux deux Nations, changeroit un peu.

De plus comme on ne peut pas juger quels climats ſont les plus favorables pour l'eſprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des deſavantages qui ſe compenſent; & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient auſſi moins de juſteſſe, & ainſi du reſte; il s'enſuit que la difference des climats ne doit eſtre comptée pour rien, pourveu que les Eſprits ſoient d'ailleurs également cultivez. Tout au plus on pourroit croire que la Zone Torride & les deux Glaciales, ne ſont pas fort propres pour les Sciences. Juſqu'à preſent elles n'ont point paſſé l'Egypte & la Mauritanie d'un coſté, & de l'autre la Suede: peut-eſtre n'a-ce pas eſté par hazard qu'elles ſe ſont tenuës entre le Mont Atlas & la Mer Baltique, on ne ſçait ſi ce ne ſont point là des bornes que la nature leur a poſées, & ſi l'on peut eſperer de voir jamais de grands Auteurs Lapons où Négres.

Quoy qu'il en ſoit, voilà, ce me ſemble, la grande queſtion des Anciens & des Modernes vuidée. Les Siecles ne mettent aucune difference naturelle entre les hommes, le climat de la Gréce ou de l'Italie, & celuy de la France, ſont trop voiſins pour mettre quelque difference ſenſible entre les Grecs ou les Latins & Nous; quand ils y en mettroient quelqu'une, elle ſeroit fort aiſée à effacer, & enfin elle ne ſeroit pas plus à leur avantage qu'au noſtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne répons pas que ce raiſonnement paroiſſe con-

vainquant à tout le monde. Si j'euſſe employé de grands tours d'Eloquence, oppoſé des traits d'Hiſtoire honorables pour les Modernes à d'autres traits d'Hiſtoire honorables pour les Anciens, & des paſſages favorables aux uns à des paſſages favorables aux autres; ſi j'euſſe traité de Sçavans enteſtez ceux qui nous traitent d'ignorans & d'eſprits ſuperficiels, & que ſelon les loix établies entre les Gens de Lettres, j'euſſe rendu exactement injure pour injure aux Partiſans de l'antiquité, peut-eſtre auroit-on mieux goûté mes preuves: mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette maniere-là, c'étoit pour ne finir jamais, & qu'aprés beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on ſeroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ay crû que le plus court eſtoit de conſulter un peu ſur tout cecy la Phyſique, qui a le ſecret d'abréger bien des conteſtations que la Rhetorique rend infinies.

Icy, par exemple, aprés que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui eſt entre les Anciens & nous, il ne reſte plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les differences, quelles qu'elles ſoient, doivent eſtre cauſées par des circonſtances étrangeres, telles que ſont le temps, les gouvernemens, l'état des affaires generales.

Les Anciens ont tout inventé, c'eſt ſur ce point que leurs Partiſans triomphent; donc ils avoient beaucoup plus d'eſprit que nous; point du tout, mais ils eſtoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantaſt ſur ce qu'ils ont bû les premiers l'eau de nos Rivieres, & que l'on nous inſultaſt ſur ce que nous ne buvons plus que leurs reſtes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils eſtoient en la noſtre, ils ajoûteroient à ce qu'ils trouveroient inventé; il n'y a pas là grand myſtere.

Je ne parle pas icy des inventions que le hazard fait naiſtre, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal-habile homme du monde; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelque

que effort d'esprit. Il est certain que les plus grossieres de cette espece n'ont esté reservées qu'à des Genies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pû faire Archimede dans l'enfance du monde, auroit esté d'inventer la Charruë. Archimede placé dans un autre Siecle, brûle les Vaisseaux des Romains auec des Miroirs, si cependant ce n'est point là une fable.

Qui voudroit debiter des choses specieuses & brillantes, on soûtiendroit à la gloire des Modernes que l'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les premieres découvertes, & que la Nature semble nous y porter elle même: mais qu'il faut plus d'effort, pour y ajoûter quelque chose, & un plus grand effort plus on y a déja ajoûté, parce qu'on trouve la matiere plus épuisée, & que ce qui reste à y découvrir est moins exposé aux yeux. Peut-estre que les Admirateurs des Anciens ne negligeroient pas un raisonnement aussi bon que celuy-là, s'il favorisoit leur party; mais j'avoüe de bonne foy qu'il n'est pas assez solide.

Il est vray que pour ajoûter aux premieres découvertes il faut souvent plus d'effort d'esprit, qu'il n'en a falu pour les faire: mais aussi on se trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déja l'esprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux, nous avons des veuës empruntées d'autruy qui s'ajoûtent à celles que nous avons de nostre fond, & si nous surpassons le premier Inventeur, c'est luy qui nous a aidé luy-même à le surpasser; ainsi il a toûjours sa part à la gloire de nostre Ouvrage, & s'il retiroit ce qui luy appartient, il ne nous resteroit rien de plus qu'à luy.

Je pousse si loin l'équité dont je suis sur cet article, que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de veuës fausses qu'ils ont euës, de mauvais raisonnemens qu'ils ont faits, de sottises qu'ils ont dites. Telle est nostre condition qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matiere que ce soit: il faut avant cela que nous

nous

nous égarions long-temps, & que nous passions par diverses sortes d'erreurs, & par divers degrez d'impertinences. Il eust toûjours dû estre bien facile, à ce qu'il semble, de s'aviser que tout le jeu de la Nature consiste dans les figures & dans les mouvemens des corps; cependant avant que d'en venir là, il a fallu essayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualitez d'Aristote: & tout cela ayant esté reconnu pour faux, on a esté réduit à prendre le vray Sistême. Je dis qu'on y a esté réduit, car en verité il n'en restoit plus d'autre, & il semble qu'on s'est deffendu de le prendre aussi long-temps qu'on a pû. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire; il falloit absolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnoissance envers ceux qui nous en ont acquittez. Il en va de même sur diverses matieres, où il y a je ne sçay combien de sottises, que nous dirions, si elles n'avoient pas esté dites, & si on ne nous les avoit pas, pour ainsi dire, enlevées; cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en ressaisissent, peut-estre parce qu'elles n'ont pas encore esté dites autant qu'il faut. Ainsi estant éclairez par les veuës des Anciens, & par leurs fautes mêmes, il n'est pas surprenant que nous les surpassions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fussions d'une nature fort inferieure à la leur, il faudroit presque que nous ne fussions pas hommes aussi-bien qu'eux.

Cependant afin que les Modernes puissent toûjours encherir sur les Anciens, il faut que les choses soient d'une espece à le permettre. L'Eloquence & la Poësie ne demandent qu'un certain nombre de veuës assez borné, par rapport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination; or les hommes peuvent avoir amassé en peu de siecles un petit nombre de veuës, & la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'experiences, ny d'une

grande quantité de regles pour avoir toute la perfection dont elle est capable. Mais la Physique, la Medecine, les Mathematiques, sont composées d'un nombre infiny de veuës, & dépendent de la justesse du raisonnement, qui se perfectionne avec une extrême lenteur, & se perfectionne toûjours; il faut même souvent qu'elles soient aidées par des experiences que le hazard seul fait naistre, & qu'il n'amene pas à point nommé. Il est évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Physiciens ou Mathematiciens devront naturellement estre les plus habiles.

Et en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philosophie, & ce qui de là se répand sur tout, je veux dire la maniere de raisonner, s'est extrêmement perfectionné dans ce siecle. Je doute fort que la pluspart des gens entrent dans la remarque que je vais faire, je la feray cependant pour ceux qui se connoissent en raisonnemens; & je puis me vanter que c'est avoir du courage que de s'exposer pour l'interest de la verité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assurément pas méprisable. Sur quelque matiere que ce soit, les Anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la derniere perfection. Souvent de foibles convenances, de petites similitudes, des jeux d'esprit peu solides, des discours vagues & confus, passent chez eux pour des preuves; aussi rien ne leur coûte à prouver: Mais ce qu'un Ancien démontroit en se joüant donneroit à l'heure qu'il est bien de la peine à un pauvre Moderne, car de quelle rigueur n'est-on point sur les raisonnemens? On veut qu'ils soient intelligibles, on veut qu'ils soient justes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démesler la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingenieuse, si elle ne va pas au fait. Avant M. Descartes on raisonnoit plus commodément: les siecles passez sont bienheureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est luy, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle methode de raisonner, beau-

beaucoup plus estimable que sa Philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse, ou fort incertaine, selon les propres regles qu'il nous a apprises. Enfin il regne non seulement dans nos bons Ouvrages de Physique & de Metaphysique; mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une précision & une justesse, qui jusqu'à present n'avoient esté guere connues.

Je suis même fort persuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laisse pas de se glisser encore dans nos meilleurs Livres quelques raisonnemens à l'antique, mais nous serons quelque jour Anciens; & ne sera-t-il pas bien juste que nostre posterité à son tour nous redresse & nous surpasse, principalement sur la maniere de raisonner, qui est une science à part, & laplus difficile, & la moins cultivée de toutes?

Pour ce qui est de l'Eloquence, & de la Poësie, qui font le sujet de la principale contestation entre les Anciens & les Modernes, quoy qu'elles ne soient pas en elles-mêmes fort importantes; je croy que les Anciens en ont pû atteindre la perfection, parce que, comme j'ay dit, on la peut atteindre en peu de siecles, & je ne sçay pas précisément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir ésté excellens Poëtes & excellens Orateurs, mais l'ont-ils esté? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une discussion infinie, & qui, quelque juste & quelque exacte qu'elle pust estre, ne contenteroit jamais les partisans de l'Antiquité. Le moyen de raisonner avec eux? Ils sont resolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je, à leur pardonner tout? à les admirer sur tout. C'est là particulierement le genie des Commentateurs, peuple le plus surperstitieux de tous ceux qui sont dans le culte de l'Antiquité. Quelles Beautez ne se tiendroient heureuses d'inspirer à leurs Amans une passion aussi vive & aussi tendre, que celle qu'un Grec ou un Latin inspire à son respectueux Interprete?

Cependant je diray quelque chose de plus précis sur l'Eloquen-

l'Eloquence & ſur la Poëſie des Anciens ; non que je ne ſçache aſſez le peril qu'il y a à ſe declarer ; mais il me ſemble que mon peu d'autorité, & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'Eloquence a eſté plus loin chez les Anciens que la Poëſie, & que Demoſthene & Ciceron ſont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur ; j'en voy une raiſon aſſez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Republiques des Grecs, & dans celle des Romains, & il eſtoit auſſi avantageux d'eſtre né avec le talent de bien parler, qu'il le ſeroit aujourd'huy d'eſtre né avec un million de rente. La Poëſie au contraire n'eſtoit bonne à rien, & ç'a eſté toûjours la même choſe dans toutes ſortes de Gouvernemens ; ce vice-là luy eſt bien eſſentiel. Il me paroiſt encore que ſur la Poëſie & l'Eloquence les Grecs le cedent aux Latins. J'en excepte une eſpece de Poëſie ſur laquelle les Latins n'ont rien à oppoſer aux Grecs, on voit bien que c'eſt la Tragedie dont je parle. Selon mon goût particulier, Ciceron l'emporte ſur Demoſthene, Virgile ſur Theocrite & ſur Homere, Horace ſur Pindare, Titelive & Tacite ſur tous les Hiſtoriens Grecs.

Dans le Siſtême que nous avons étably d'abord, cet ordre eſt fort naturel. Les Latins eſtoïent des Modernes à l'égard des Grecs ; mais comme l'Eloquence & la Poëſie ſont aſſez bornées, il faut qu'il y ait un temps où elles ſoient portées à leur derniere perfection, & je tiens que pour l'Eloquence & l'Hiſtoire, ce temps a été le Siecle d'Auguſte. Je n'imagine rien au deſſus de Ciceron & de Titelive ; ce n'eſt pas qu'ils n'ayent leurs défauts, mais je ne crois pas qu'on puiſſe avoir moins de défauts avec autant de grandes qualitez, & l'on ſçait aſſez que c'eſt la ſeule maniere dont on puiſſe dire que les hommes ſoient parfaits ſur quelque choſe.

La plus belle verſification du monde eſt celle de Virgile, peut-eſtre cependant n'euſt-il pas eſté mauvais qu'il euſt eu le loiſir de la retoucher. Il y a de grands mor-

morceaux dans l'Eneïde d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on ſurpaſſe jamais. Pour ce qui eſt de l'ordonnance du Poëme en general, de la maniere d'amener les évenemens, & d'y ménager des ſurpriſes agreables, de la nobleſſe des caracteres, de la varieté des incidens, je ne ſeray jamais fort étonné qu'on aille au delà de Virgile, & nos Romans qui ſont des Poëmes en proſe, nous en ont déja fait voir la poſſibilité.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer dans un plus grand détail de critique, je veux ſeulement faire voir que puiſque les Anciens ont pû parvenir ſur de certaines choſes à la derniere perfection, & n'y pas parvenir; on doit en examinant s'ils y ſont parvenus, ne conſerver aucun reſpect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut eſtre capable de dire ou d'entendre dire ſans adouciſſement, qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare: il faut avoir la hardieſſe de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands genies: il faut pouvoir digerer que l'on compare Demoſthene & Ciceron à un homme qui aura un nom François, & peut-eſtre bas; grand & prodigieux effort de raiſon!

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des hommes. Préjugé pour préjugé, il ſeroit plus raiſonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l avantage des Anciens? Les Modernes ſont les Modernes, & naturellement ils ont dû encherir ſur les Anciens, cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels ſont au contraire les fondemens de celle où l'on eſt pour les Anciens? Leurs noms qui ſonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils ſont Grecs ou Latins: la reputation qu'ils ont euë d'eſtre les premiers hommes de leur ſiecle, ce qui n'eſtoit vray que pour leur ſiecle: le nombre de leurs admirateurs qui eſt fort grand, parce qu'il a eu le loiſir de groſſir pendant une longue ſuite d'années. Tout cela conſideré, il vaudroit encore mieux que nous fuſſions

préve-

prévenus pour les Modernes ; mais les hommes non contens d'abandonner la raiſon pour les préjugez, vont quelquefois choiſir ceux qui ſont les plus déraiſonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint ſur quelque choſe le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent eſtre ſurpaſſez : mais ne diſons pas qu'ils ne peuvent eſtre égalez ; maniere de parler tres-familiere à leurs admirateurs. Pourquoy ne les égalerions-nous pas ? En qualité d'hommes nous avons toûjours droit d'y prétendre. N'eſt-il pas plaiſant qu'il ſoit beſoin de nous relever le courage ſur ce point-là, & que nousqui avons ſouvent une vanité ſi mal entenduë, nous ayons auſſi quelquefois une humilité qui ne l'eſt pas moins ? Il eſt donc bien déterminé qu'aucune ſorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la nature ſe ſouvient bien encore comment elle forma la teſte de Ciceron & de Tite-Live. Elle produit dans tous les ſiecles des hommes propres à eſtre de grands hommes, mais les ſiecles ne leur permettent pas toûjours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares : des Gouvernemens ou abſolument contraires, ou peu favorables aux Sciences & aux Arts : des préjugez & des fantaiſies qui peuvent prendre une infinité de formes differentes, tel qu'eſt à la Chine le reſpect des Cadavres, qui empêche qu'on ne faſſe aucune anatomie : des guerres univerſelles, établiſſent ſouvent, & pour long-temps, l'ignorance & le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverſes diſpoſitions des fortunes particulieres, & vous verrez combien la Nature ſeme en vain de Cicerons & de Virgiles dans le monde, & combien il doit eſtre rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainſi dire, qui viennent à bien. On dit que le Ciel en faiſant naiſtre de grands Rois, fait naiſtre auſſi de grands Poëtes pour les chanter, d'excellens Hiſtoriens pour écrire leurs vies ; ce qu'il y a de vray, c'eſt qu'en tout temps les Hiſtoriens & les Poëtes ſont tout preſts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les

Les siecles Barbares qui ont suivy celuy d'Auguste, & precedé celuy-cy, fournissent aux partisans de l'Antiquité celuy de tous leurs raisonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, disent-ils, que dans ces siecles-là l'ignorance estoit si épaisse & si profonde? C'est que l'on n'y connoissoit plus les Grecs & les Latins, on ne les lisoit plus; mais du moment que l'on se remit devant les yeux ces excellens modeles, on vit renaistre la raison & le bon goût. Cela est vray, & ne prouve pourtant rien. Si un homme qui auroit de bons commencemens des Sciences, des belles Lettres, venoit à avoir une maladie qui les luy fist oublier, seroit-ce à dire qu'il en fust devenu incapable? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dés les premiers Elemens. Si quelque remede luy rendoit la memoire tout à coup, ce seroit bien de la peine épargnée, il se retrouveroit sçachant tout ce qu'il avoit sçeu, & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit finy. La lecture des Anciens a dissipé l'ignorance & la barbarie des siecles precedens. Je le croy bien. Elle nous rendit tout d'un coup les idées du vray & du beau, que nous aurions esté long-temps à rattraper, mais que nous eussions rattrapées à la fin sans le secours des Grecs & des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises? Où les avoient prises les Anciens. Les Anciens mêmes avant que de les prendre, tâtonnerent bien long-temps.

La comparaison que nous venons de faire des hommes de tous les siecles à un seul homme, peut s'étendre sur toute nostre question des Anciens & des Modernes. Un bon esprit cultivé, est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siecles precedens, ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps. Ainsi cet homme qui a vêcu depuis le commencement du monde jusqu'à present, a eu son enfance où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressans de la vie, sa jeunesse où il a assez bien réüssi

aux

aux choſes d'imagination, telles que la Poëſie & l'Eloquence, & où même il a commencé à raiſonner, mais avec moins de ſolidité que de feu. Il eſt maintenant dans l'âge de virilité, où il raiſonne avec plus de force, & a plus de lumieres que jamais : mais il ſeroit bien plus avancé ſi la paſſion de la guerre ne l'avoit occupé long-temps, & ne luy avoit donné du mépris pour les Sciences, auſquelles il eſt enfin revenu.

Il eſt fâcheux de ne pouvoir pas pouſſer juſqu'au bout une comparaiſon qui eſt en ſi beau train, mais je ſuis obligé d'avoüer que cet homme-là n'aura point de vieilleſſe ; il ſera toûjours également capable des choſes auſquelles ſa jeuneſſe eſtoit propre, & il le ſera toûjours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité. C'eſt à dire, pour quitter l'allegorie, que les hommes ne dégenereront jamais, & que les veuës ſaines de tous les bons eſprits qui ſe ſuccederont, s'ajoûteront toûjours les unes aux autres.

Cet amas qui croiſt inceſſamment, de veuës qu'il faut ſuivre, de regles qu'il faut pratiquer, augmente toûjours auſſi la difficulté de toutes les eſpeces de Sciences ou d'Arts ; mais d'un autre coſté de nouvelles facilitez naiſſent pour recompenſer ces difficultez ; je m'expliqueray mieux par des exemples. Du temps d'Homere, c'eſtoit une grande merveille qu'un homme pût aſſujettir ſon diſcours à des meſures, à des ſyllabes longues & bréves, & faire en même temps quelque choſe de raiſonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licences infinies, & on ſe tenoit encore trop heureux d'avoir des Vers. Homere pouvoit parler dans un ſeul Vers cinq Langues differentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas, au défaut de tous les deux prendre l'Attique, l'Eolique, ou le Commun : c'eſt à dire, parler en même temps Picard, Gaſcon, Normand, Breton, & François commun. Il pouvoit alonger un mot s'il eſtoit trop court, l'accourcir s'il eſtoit trop long, perſonne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confuſion de Langues,

gues, cet aſſemblage bizarre de mots tout défigurez, eſtoit la Langue des Dieux, du moins il eſt bien ſûr que ce n'eſtoit pas celle des hommes. On vint peu à peu à reconnoiſtre le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poëtes. Elles leur furent donc retranchées les unes aprés les autres, & à l'heure qu'il eſt les Poëtes dépoüillez de leurs anciens privilèges, ſont reduits à parler d'une maniére naturelle. Il ſembleroit que le métier ſeroit fort empiré, & la difficulté de faire des Vers bien plus grande. Non, car nous avons l'eſprit enrichy d'une infinité d'idées Poëtiques qui nous ſont fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux, nous ſommes guidez par un grand nombre de regles & de reflexions qui ont eſté faites ſur cet Art: & comme tous ces ſecours manquoient à Homere, il en a eſté recompenſé avec juſtice par toutes les licences qu'on luy laiſſoit prendre. Je croy pourtant, à dire le vray, que ſa condition eſtoit un peu meilleure que la noſtre; ces ſortes de compenſations ne ſont pas ſi exactes.

Les Mathematiques, la Phyſique, ſont des Sciences dont le joug s'appeſantit toûjours ſur les Sçavans, à la fin il y faudroit renoncer, mais les Methodes ſe multiplient en même temps; le même eſprit qui perfectionne les choſes en y ajoûtant de nouvelles veuës, perfectionne auſſi la maniere de les apprendre en l'abrégeant, & fournit de nouveaux moyens d'embraſſer la nouvelle étenduë qu'il donne aux Sciences. Un Sçavant de ce ſiecle-cy contient dix fois un Sçavant du ſiecle d'Auguſte, mais il a eu dix fois plus de commoditez pour devenir Sçavant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une Balance à la main, comme la Juſtice, pour marquer qu'elle s'en ſert à peſer, & à égaler à peu prés tout ce qu'elle diſtribue aux hommes, le bonheur, les talens, les avantages & les deſavantages des differentes conditions, les facilitez & les difficultez qui regardent les choſes de l'eſprit.

En vertu de ces compenſations, nous pouvons eſperer qu'on nous admirera avec excés dans les ſiecles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'huy de nous dans le noſtre. On s'étudiera à trouver dans nos ouvrages des beautez que nous n'avons point prétendu y mettre; telle faute inſoûtenable, & dont l'Auteur conviendroit luy-même aujourd'huy, trouvera des Défenſeurs d'un courage invincible: & Dieu ſçait avec quel mépris on traitera en comparaiſon de nous, les beaux eſprits de ces temps-là, qui pourront bien eſtre des Ameriquains. C'eſt ainſi que le même préjugé nous abaiſſe dans un temps, pour nous élever dans un autre, c'eſt ainſi qu'on en eſt la victime, & puis la divinité; jeu aſſez plaiſant à conſiderer avec des yeux indifferens.

Je puis même pouſſer la prédiction encore plus loin. Un temps a eſté que les Latins eſtoient Modernes, & alors ils ſe plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui eſtoient les Anciens. La difference de temps qui eſt entre les uns & les autres diſparoiſt à noſtre égard, à cauſe du grand éloignement où nous ſommes, ils ſont tous anciens pour nous, & nous ne faiſons pas de difficulté de préferer ordinairement les Latins aux Grecs, parce qu'entre Anciens & Anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent ſur les autres; mais entre Anciens & Modernes ce ſeroit un grand deſordre que les Modernes l'emportaſſent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longue ſuite de ſiecles nous deviendrons les Contemporains des Grecs & des Latins; alors il eſt aiſé de prévoir qu'on ne fera aucun ſcrupule de nous préferer hautement à eux ſur beaucoup de choſes. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Ariſtophane, ne tiendront guere devant Cinna, Horace, Ariane, le Miſantrope, & un grand nombre d'autres Tragedies & Comedies du bon temps; car il en faut convenir de bonne foy, il y a quelques années que ce bon temps eſt paſſé. Je ne croy pas que Theagene & Chariclée, Clitophon

tophon & Leucippe ſoient jamais comparez à Cyrus, à l'Aſtrée, à Zayde, à la Princeſſe de Cleves. Il y a même des eſpeces nouvelles comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opera, dont chacune a fourny un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à oppoſer, & qu'apparemment la poſterité ne ſurpaſſera pas. N'y euſt il que les Chanſons, eſpece qui pourra bien perir, & à laquelle on ne fait pas grande attention: nous en avons une prodigieuſe quantité, toutes pleines de feu & d'eſprit, & je maintiens, que ſi Anacreon les avoit ſçeuës, il les auroit plus chantées que les ſiennes propres. Nous voyons par un grand nombre d'Ouvrages de Poëſie que la verſification peut avoir aujourd'huy autant de nobleſſe, mais en même temps plus de juſteſſe & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me ſuis propoſé d'éviter les détails, & je n'étaleray pas davantage nos richeſſes: mais je me ſuis perſuadé que nous ſommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toûjours la peine de tenir des Regiſtres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une bonne partie.

Si les grands hommes de ce ſiecle avoient des ſentimens charitables pour la poſterité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, & d'aſpirer toûjours du moins à les égaler. Rien n'arreſte tant le progrés des choſes, rien ne borne tant les eſprits, que l'admiration exceſſive des Anciens. Parce qu'on s'eſtoit dévoüé à l'autorité d'Ariſtote, & qu'on ne cherchoit la verité que dans ſes écrits énigmatiques, & jamais dans la Nature, non ſeulement la Philoſophie n'avançoit en aucune façon, mais elle eſtoit tombée dans un abiſme de galimatias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Ariſtote n'a jamais fait un vray Philoſophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fuſſent devenus, s'il euſt eſté permis. Et le mal eſt, qu'une fantaiſie de cette eſpece une fois établie parmy les hommes en voilà pour longtemps, on ſera des ſiecles entiers à en revenir, même

F 2 aprés

aprés qu'on en aura reconnu le ridicule. Si on s'alloit entêter un jour de Deſcartes, & le mettre en la place d'Ariſtote, ce ſeroit à peu prés le même inconvenient.

Cependant il faut tout dire; il n'eſt pas bien ſûr que la poſterité nous compte pour un merite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entre elle & nous, comme nous les comptons aujourd'huy aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la raiſon ſe perfectionnera, & que l'on ſe deſabuſera generalement du préjugé groſſier de l'Antiquité. Peut-eſtre ne durera-t-il pas encore long-temps: peut-eſtre à l'heure qu'il eſt admirons nous les Anciens en pure perte, & ſans devoir jamais eſtre admirez en cette qualité-là. Cela ſeroit un peu fâcheux.

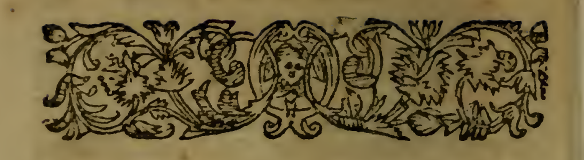
Si aprés tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir oſé attaquer des Anciens, dans le Diſcours ſur l'Eglogue, il faut que ce ſoit un crime qui ne puiſſe eſtre pardonné. Je n'en diray donc pas davantage. J'ajoûteray ſeulement que ſi j'ay choqué les ſiecles paſſez par la Critique des Eglogues des Anciens, je crains fort de ne plaire guere au ſiecle préſent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles repreſentent toûjours un amour tendre, délicat, appliqué, fidelle juſqu'à en eſtre ſuperſtitieux, & ſelon tout ce que j'entens dire, le ſiecle eſt bien mal choiſi pour y peindre un amour ſi parfait.

RE-

RECUEIL

DE POESIES

DIVERSES.



AVERTISSEMENT.

QVoy que les Poësies qui suivent, ne soient point Pastorales, on a crû les pouvoir joindre à ce petit Volume, ne fust-ce que pour le remplir.

Les quatre Epistres que l'on va voir, ont esté faites à l'imitation des Heroïdes d'Ovide, & ce n'est qu'une essay d'un Ouvrage, où il en seroit entré un bien plus grand nombre. Les suiets de ces Lettres sont pris dans l'Histoire, au lieu qu'Ovide a pris les siens dans la Fable. Mais la Fable est trop usée presentement, & l'Histoire peut fournir des suiets plus nouveaux, sur tout si l'on cherchoit dans des endroits un peu détournez.

DIBU-

DIBUTADIS A POLEMON.

ON dit que Dibutade de Sicione, inventa la Sculpture. Un soir sa fille traça sur une muraille les extrémitez de l'ombre de son Amant, qui se formoit à la lumiere d'une lampe, & cela donna à Dibutade la premiere idée de tailler une pierre en homme. Je suppose que cette fille ayant veu une belle statuë de la façon de son pere, écrit à son Amant. Les noms de Dibutadis & de Polemon sont feints.

UNe nouvelle joye, & que je veux t'écrire,
Tient mon esprit tout occupé.
Mon pere m'a fait voir un marbre qui respire,
Du moins si l'œil n'est pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait sçu prendre
La mollesse même des chairs,
Et ce je ne sçay quoy de vivant & de tendre,
Qui forme les traits & les airs?

Tu sçais quelles raisons me font aimer la veuë
D'un marbre si bien travaillé.
D'une si douce joye on n'a point l'ame émeuë
Sans que l'Amour y soit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre est à mes yeux offerte
L'image de cet heureux soir,
Qui repara si bien une legere perte
Que tu dûs alors recevoir.

Tu venois me parler, j'estois avec mon pere,
Il sçait, il approuve nos feux,
Mais un pere est toûjours un témoin trop severe
Pour les amours, & pour les jeux.

Quelques mots au hazard jettez par complaisance
Composoient tout nostre entretien,
Et nous interrompions nostre triste silence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une lampe prestoit une lumiere sombre,
Qui m'aidoit encore à réver.
Je voyois sur un mur se dépeindre ton ombre,
Et m'appliquois à l'observer.

Car tout plaist, Polemon, pour peu qu'il represente
L'objet de nostre attachement,
C'est assez pour flater les langueurs d'une Amante,
Que l'ombre seule d'un Amant.

Mais je poussay plus loin cette douce chimere.
Je voulus fixer en ces lieux,
Attacher à ce mur une ombre passagere,
Pour la conserver à mes yeux.

Alors en la suivant du bout d'une baguette,
Je trace une image de toy,
Une image, il est vray, peu distincte, imparfaite,
Mais enfin charmante pour moy.

Dibutade attentif à ce qu'Amour invente,
Conçoit aussi-tost le dessein
De tailler cette pierre en figure vivante,
Selon l'ébauche de ma main.

Ainsi, cher Polemon, commence la Sculpture,
Graces à ces heureux hazards.

L'Amour

L'Amour qui ſçut jadis débroüiller la Nature,
Aujourd'huy fait naiſtre les Arts.

Je ſens un doux eſpoir à qui mon cœur ſe livre,
Tout l'avenir s'offre à mes vœux.
Puiſqu'on peut vivre en marbre, on y voudra revivre
Pour ſe montrer à nos neveux.

Les Heros par cet Art étendront leur memoire
Bien loin au delà de leurs jours,
Et le ſoin qu'ils auront d'éterniſer leur gloire,
Eterniſera nos amours.

Combien de Demidieux, dont les hommes peut-eſtre
Euſſent oublié juſqu'au nom!
Que d'exemples puiſſans que l'on n'euſt pû connoiſtre,
Si je n'euſſe aimé Polemon!

Mais ſi tu reſſemblois à tant d'Amans volages,
Si tu changeois à mon égard,
Oſerois-tu jetter les yeux ſur les Ouvrages
Que va produire un ſi bel Art?

Ta noire trahiſon auroit toûjours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour ſi fidelle
Dont ils ſont tous autant d'effets.

Je t'offenſe, & je ſçay qu'il s'éleve en ton ame
Un vif, mais doux reſſentiment.
Viens, je repareray ces ſoupçons de ma flâme,
Que je condamne en les formant.

Quoy, de tels changemens ſeroient-ils donc poſſibles?
Quoy, cet Amour toûjours vainqueur
Animeroit par moy des marbres inſenſibles,
Et n'animeroit plus ton cœur?

FLORA
A
POMPE'E.

POMPE'E estant encore jeune aima la Courtisane Flora, dont la beauté estoit si grande, qu'on la fit peindre dans le Temple de Castor & de Pollux. Geminius ami de Pompée devint éperdument amoureux d'elle, mais comme elle estoit prévenuë de la passion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écoutoit pas Geminius. Pompée ayant pitié de son amy, la luy ceda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'est dans cet état qu'elle luy écrit.

PReste à voir arriver la mort que je desire,
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs.
Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre.
Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux,
Le croiroit-on que Rome me fit peindre
Pour orner les Temples des Dieux ?

En vain sur ces Portraits les Etrangers me vantent,
Qu'on les oste, Pompée, ils me font trop d'honneur.
Non, ce n'est plus Flora qu'ils representent,
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te souvient-il du temps où ta flâme inquiete
Craignoit si tendrement des rivaux malheureux ?
Ah ! disois-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux !

Pourras-tu, ma Flora, resister à leurs larmes ?
Pourray-je dans ton cœur tenir seul contre eux tous ?
Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux ?

Je te disois alors, je mettois en usage
Tout ce qui te pouvoit guerir de ce souci.
Ciel ! quelle erreur ! estoit-ce mon partage
Que de te rassurer ainsi ?

C'estoit toy qui devois jurer à ta maistresse
Que tu ne serois point touché par tes rivaux,
Que tu pourrois soûtenir ta tendresse
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu ? j'estois trop insensible
Aux soupirs qu'on poussoit pour ébranler ma foy.
De tendres soins me trouvoient invincible,
Lors qu'ils ne partoient pas de toy.

Voilà, Dieux immortels ! ce qui fait qu'on me quitte,
Vous écoutez icy les plaintes d'un Amant.
Et qu'est ce donc desormais qui merite
Un éternel attachement ?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flâme
Il falloit d'un amy preferer le repos.
Ne pretends point nous déguiser ton ame
Sous de vains discours de Heros.

On sçait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
Jusqu'où doit nous pousser un si cher interest.
D'autres Heros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'Amour parle, tout se taist.

Ton changement n'a point une cause plus belle
Que ceux qui font gemir tant de cœurs amoureux.

Tu n'es au fond qu'un Amant infidelle,
Et non un amy généreux.

Pourquoy, lors qu'il voyoit sa flâme rebutée,
Ton rival t'a-t-il pû toucher par ses ennuis?
Et moi, qui pers tout ce qui m'a flâtée,
Et moi qui meurs, je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes presents joüiroit-il jamais?
Il se reproche, il condamne luy-même
La cruauté de tes bien-faits.

Il veut te rappeller, je le retiens sans cesse,
Car quand tu reviendrois, quel sort seroit le mien!
Je devrois tout à sa seule tendresse,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cedant à luy tu t'es rendu justice,
Il n'est pas comme toy barbare & sans amour.
Je n'aurois pas à craindre un sacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, helas! rien ne t'efface?
Quel charme malheureux a sçû me prévenir?
Que je voudrois l'adorer en ta place
Pour te plaire, ou pour te punir!

Alors mes soins pour luy tendres, ardens, durables,
Passeroient tous les soins que pour toy j'ay perdus,
Et je rendrois encor plus desirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illusion, & trop tost dissipée!
Quoy, d'un fatal amour je pourrois me guerir?
Quoy, j'aimerois un autre que Pompée?
Non, je ne sçaurois que mourir.

ARIS-

ARISBE AU JEUNE MARIUS.

QUAND Marius eut esté chassé de Rome par la faction de Silla, & se fut retiré en Afrique, son fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiempsal Roy de Numidie, qui le retint prisonnier. Une des femmes de ce Roy devint amoureuse du jeune Marius, & eut la generosité de luy fournir les moyens de sortir de sa prison, quoy que par là elle le perdist pour jamais. C'est aprés qu'elle luy a rendu la liberté, & qu'il a rejoint son pere, qu'elle luy écrit.

DEpuis que je me suis privée
De tout ce qui flattoit mes plus tendres desirs,
Dans vostre souvenir me suis-je conservée ?
Songez-vous à mes déplaisirs ?

Il n'est point de fin pour mes peines.
Rien ne sçauroit rejoindre Arisbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir brisé vos chaînes,
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant vostre sortie,
Un demi jour m'eust-il duré sans vous parler ?
Et maintenant les mois & les ans, & ma vie,
Tout sans vous, tout va s'écouler.

Seule, & mortellement blessée :
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout,
Et ne sçaurois bannir l'esperance insensée
Que j'ay de vous trouver par tout.

Qui le croiroit? je revoy, j'aime
Les lieux où par le Roy vous estiez resserré,
Et je vous redamande à cette prison même
D'où mon amour vous a tiré.

J'atens avec impatience
Que l'ombre de la nuit se répande sur nous,
Ma tristesse redouble en ce vaste silence,
Et ce temps m'en paroist plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore,
Lors qu'en mes yeux lassez le sommeil est entré,
En songe quelquefois (ce bien me reste encore)
Je croy vous avoir recouvré.

Mais vous avoüeray-je une crainte
Qui passe tous les maux de mon cœur agité?
Je crains que vostre amour n'ait esté qu'une feinte
Pour obtenir la liberté.

Je me represente sans cesse
Combien vous me pressiez d'ouvrir vostre prison,
Je ne me souviens point d'aucun trait de tendresse,
Vous donniez tout à la raison.

Vous me parliez toûjours d'un pere
Dont il faloit servir la haine & le courroux,
Jamais la liberté ne vous en fut moins chere,
Quoy qu'elle m'arrachast à vous.

Helas! d'où vient que ma memoire
Repasse les discours & les soins d'un Amant?
Pour ne le voir jamais, est il besoin de croire
Qu'il m'aimast sans déguisement?

Oüi, d'une absence si cruelle
Il faut que cette idée adoucisse l'ennui.
J'ay besoin de penser, Marius est fidelle,
Et je n'ay pas trop fait pour luy.

Triste plaisir ! douceur trompeuse !
Mes maux, si vous m'aimez, doivent s'en augmenter,
Vostre perte à mon cœur en est plus douloureuse
Cependant je veux m'en flatter.

Peut-estre la fierté Romaine
S'oppose aux sentimens que vous auriez pour moy,
Je suis une Numide, & vostre ame hautaine
Dédaigne d'estre sous ma loy.

Se peut-il qu'un climat devienne
Pour l'Empire d'Amour un climat étranger ?
La beauté qui n'a pas le droit de Citoyenne,
A toûjours celuy d'engager.

D'ailleurs, je ne suis plus Numide,
De son propre interest mon amour est vainqueur ;
La naissance n'est rien où la vertu décide,
Je suis Romaine par le cœur.

N'admirez plus tant la memoire
Des plus fameux Heros que Rome ait mis au jour,
J'ay plus fait pour l'effort, quoique moins pour la gloire,
J'ay sacrifié mon amour.

Grands Dieux ! vous vistes seuls mes peines,
De l'excés de mes maux vous fustes seuls témoins,
Lorsqu'enfin arriva la nuit où de ses chaines
Marius sortit par mes soins.

Tandis qu'une troupe choisie
Conduisoit ce dessein sur mes ordres secrets,
Tandis, pour dire mieux, qu'on m'arrachoit la vie,
En exécutant mes projets.

Par une tendresse contrainte
Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roy
Dans l'état où j'estois, quelle cruelle feinte !
Quel supplice qu'un tel employ !

Avec combien d'inquiétude
Je sentois s'écouler, & comptois les instans!
Ciel! disois-je tout bas dans cette incertitude,
Sçait-on bien se servir du temps?

Prend-on bien toutes ses mesures?
Amour, dans ces perils tu m'as fait embarquer,
Amour veille pour nous, veille en ces conjonctures
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoûtois-je ensuite,
Des Gardes du Palais on a trompé les yeux.
On vient à Marius, déja il prend la fuite,
Il est déja hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon esprit à tel point se laissoit occuper,
Que cet air inquiet dépeint sur mon visage
Commençoit à se dissiper.

Enfin, quand le Roy m'eut quittée,
Las de me voir distraite, & peut-estre offensé,
Je courus & de crainte & d'espoir agitée,
Sçavoir ce qui s'estoit passé.

On m'apprit une heureuse issuë,
La nouvelle flatoit tous les vœux de mon cœur,
Je brûlois de l'apprendre, & quand je l'eus reçuë
J'en pensay mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse
Moy-même j'employay mes soins & mes efforts,
Je ne sçay quel plaisir d'une ame genereuse
Me soûtint par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage
Est aprés son effet prompte à se démentir!
Dés que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage,
Je commençay de les sentir.

Telle

Telle fut ou mon injuſtice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'oſay reprocher cet important ſervice
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à luy-même contraire
De cet heureux ſuccés joüit en gemiſſant,
Je n'en rougiray point; ce qu'Arisbe a ſçû faire
Excuſe aſſez ce qu'elle ſent.

Que je crains qu'aucune foibleſſe
N'aide de voſtre part à me juſtifier!
Libre, regrettez-vous les marques de tendreſſe
Que vous reçûtes priſonnier?

Vous dûtes vers Arisbe abſente
En ſortant de ces lieux envoyer un ſoupir,
Vous méritâtes peu les bien-faits d'une Amante
S'ils vous firent trop de plaiſir.

Un autre Amant eût fuy moins viſte
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais,
C'eſt là que je la laiſſe, euſt-il dit, je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que ſçay-je? un autre Amant peut-eſtre,
En rompant ſes liens euſt rendu des combats.
Ah! ſi dans voſtre cœur ce ſentiment put naiſtre
De quoy ne me paya-t-il pas?

Mais Dieux! quel bonheur j'enviſage!
C'eſt un prix aſſez grand que mon amour reçoit,
Si prés d'une rivale on ne fait pas uſage
De la liberté qu'on me doit.

CLEO-

CLEOPATRE A AUGUSTE.

On sçait trop l'Histoire de Cleopatre. Il est besoin de se la rappeller un peu, pour bien entrer dans l'esprit de cette Lettre, car je suppose que Cleopatre, aprés la mort d'Antoine, s'estant enfermée dans les Tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguste, & lui tourne le plus adroitement qu'elle peut pour sa justification, les principaux évenemens de sa vie. Sur tout, il faut se souvenir combien Cleopatre estoit une Princesse galante, & que dans l'état où elle se trouvoit alors, il ne luy restoit plus d'autre ressource auprés d'Auguste, qu'une coquetterie bien conduitte.

JE croy devoir, Seigneur, vous épargner ma veuë !
En l'état où je suis j'évite tous les yeux,
Je fuis le Soleil même, & je suis descenduë
Dans les Tombeaux de mes ayeux.

Ce funeste sejour, conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs, & nourrit mes douleurs,
Ces Morts m'offrent en vain leurs fortunes passées,
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, Seigneur, que Cleopatre y compte
La gloire dont le Ciel se plaist à vous charger,
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte
D'estre seule à s'en affliger.

Reine sans Diadême, & n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses Etats conquis Cleopatre ne pleure
Que la perte de son Amant.

Quand cet Amant, & moy par ses desirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,

Nous

Nous n'avions point conçu l'ambitieuse idée
De vous disputer l'Univers.

Et ne voyions nous pas que toûjours vers l'Empire
Le destin vous faisoit quelque nouveau degré?
Je me rendis à luy sur les Mers de l'Epire,
Avant qu'il se fust declaré.

Rien ne nous annonçoit encor nostre disgrace,
J'en voulus en fuyant prévenir les arrests,
Et depuis, vous sçavez si l'Egypte eut l'audace
De s'opposer à vos progrés.

Non, non, sans jalousie, & d'un esprit tranquille,
De vos heureux succés nous regardions le cours,
Nous voulions seulement assurer un azile
A de malheurenses amours.

Marc Antoine passoit pour le second de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manieres son air, tout estoit d'un grand homme,
L'ame encor plus, & je l'aimay.

Je sçay que son esprit violent, temeraire,
Toûjours aux passions se laissoit prévenir,
Et je craignois pour luy la fortune prospere
Qu'il ne sçavoit pas soûtenir.

Je l'aimay cependant; c'est une loy fatale
Que l'amour doit causer tous mes évenemens,
Je m'attache aux Heros, je suis tendre, & j'égale
Leurs vertus par mes sentimens.

Ah! Seigneur, à vos yeux lorsque j'iray paroistre,
Prenez d'un ennemy le visage irrité,
Traitez-moy, s'il se peut, comme un superbe Maistre,
Je craindrois trop vostre bonté.

Je m'apreste à me voir en esclave menée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois.
La Maison des Cesars, telle est ma destinée,
Doit triompher de moy deux fois.

Cesar qu'on met au rang des Dieux, & non des Princes,
Par

Par mille aimables ſoins triompha de mon cœur,
Et vous triompherez de moy, de mes Provinces,
Auſſi juſte, auſſi grand Vainqueur.

Il préfera pourtant la plus douce victoire.
Dieux! quels ſoupirs pouſſoit le maiſtre des humains!
Que d'amour dans une ame où regnoit tant de gloire,
Que rempliſſoient tant de deſſeins!

Combien me jura-t-il qu'au ſortir de la guerre,
Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné ſes pas,
Il euſt manqué toûjours au Vainqueur de la Terre
D'adorer mes foibles appas?

Combien me jura-t-il qu'il euſt changé ſans peine
Tant d'honneurs, de reſpects, & d'applaudiſſemens,
Contre un des tendres ſoins dont j'eſtois toûjours pleine,
Contre mes doux empreſſemens?

Auſſi pour eſtre heureux, s'il peut jamais ſuffire
De poſſeder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De ſe voir prévenir dans tout ce qu'on deſire,
Ceſar ſans doute eſtoit heureux.

Je le ſens bien, Seigneur, je me ſuis égarée;
J'ay trop dit que Ceſar a vécu ſous mes loix,
Bien-toſt vous me verrez pâle & défigurée,
Et vous condamnerez ſon choix.

Mais ſi le grand Ceſar ſouhaita de me plaire,
Mes jours couloient alors dans la proſperité.
Le ſort, vous le ſçavez, favorable, ou contraire,
Décide auſſi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoyois l'image,
Si mes larmes touchoient le Ciel, ou l'Empereur,
Peut-eſtre..... mais, helas! quel retour j'enviſage!
D'où me vient cette douce erreur?

En me la pardonnant, imitez la clemence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter;
Vous ſeriez par le ſang, par l'aveugle naiſſance
Moins obligé de l'imiter.

POESIES GALANTES.

ELOGE DE MARQUE'S Petit Epagneul, venu d'Eſpagne.

SCavez-vous avec qui, Philis, ce petit Chien
Peut avoir de la reſſemblance ?
La choſe eſt aſſez d'importance.

Pour percer le miſtere, & vous y faire jour,
Examinez Marqués, ſon humeur, ſa figure ;
Mais enfin cette Enigme eſt-elle trop obſcure ?
Vous rendez-vous ? il reſſemble à l'Amour.

A l'Amour, direz-vous ! la comparaiſon cloche,
Si jamais on a vû comparaiſon clocher.
Un Chien avec l'Amour ! Et bien, il faut tâcher
D'en faire un parallele exact, & ſans reproche.

Marqués ſur vos genoux a mille privautez,
Entre vos bras il ſe loge à toute heure,
Et c'eſt là que l'Amour établit ſa demeure,
Lors qu'il eſt bien reçû par vous autres Beautez.

On voit Marqués ſe mettre aiſément en colere,
Et s'appaiſer fort aiſément ;
Connoiſſez-vous l'Amour ? voila ſon caractere,
Il ſe fâche & s'appaiſe en un même moment.

Afin

Afin que voſtre Chien ait la taille mieux faite
Vous le traitez aſſez frugalement,
Et le pauvre Marqués qui fait toûjours diete,
Subſiſte je ne ſçais comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de ſubſiſtance,
Vous ne luy ſervez pas un ſeul mets nourriſſant,
Et s'il ne vivoit d'eſperance,
Je croy qu'il mourroit en naiſſant.

Avec ce petit Chien vous folâtrez ſans ceſſe,
En folâtrant ce petit Chien vous mord,
On joüe avec l'Amour, il badine d'abord,
Mais en badinant il vous bleſſe.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ſes morſures?
Encor que de l'Amour on ſente les bleſſures,
A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.

On veut qu'un Chien ſoit tel que quand il vient de naiſtre,
Et de peur qu'il ne croiſſe on y prend mille ſoins.
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous careſſez Marqués, parce qu'il eſt petit;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable;
Un petit Amour divertit,
S'il devient trop grand, il accable.

Mais j'entens que Marqués ſe plaint du mauvais tour
Que luy fait ma Muſe indiſcrete.
Ah! vous me ruïnez, vous gâtez tout, Poëte,
Dit-il, en me faiſant reſſembler à l'Amour.

L'Amour n'eſt pas trop bien auprés de ma maîtreſſe,
Si vous ne le ſçavez, elle l'a toûjours fuy,
Et c'eſt aſſez pour perdre ſa tendreſſe,
Que d'avoir par malheur du rapport avec luy.

En mon état de Chien j'ay l'ame aſſez contente
Je ſuis heureux par cent bonnes raiſons;
J'ay bien affaire, moy, que vos comparaiſons
Viennent troubler ma fortune preſente.

Ah!

Ah! mon pauvre Marqués, ce ſeroit grand pitié,
Qu'aprés avoir quitté pour elle Pere & Mere,
La Patrie, aux grands cœurs toûjours aimable & chere,
Tu te viſſes diſgracié
Pour une cauſe ſi legere.

Non, cela ne ſe peut, fais valoir tes appas;
Careſſe-la, tiens-toy ſans ceſſe entre ſes bras,
Et loin qu'elle te ſoit cruelle,
Parce qu'avec l'Amour on te voit du rapport,
Fais que l'Amour trouve grace auprés d'elle,
Puiſqu'il te reſſemble ſi fort.

SONNET.

JE ſuis (crioit jadis, Apollon à Daphné,
Lors que tout hors d'haleine il couroit aprés elle.
Et luy contoit pourtant la longue Kirielle
Des rares qualitez dont il eſtoit orné.)

Je ſuis le Dieu des Vers, je ſuis bel eſprit né.
Mais les Vers n'eſtoient point le charme de la Belle.
Je ſçais joüer du Lut, arreſtez. Bagatelle,
Le Lut ne pouvoit rien ſur ce cœur obſtiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je ſuis par mon ſçavoir Dieu de la Medecine.
Daphné fuyoit plus vîte aprés ce mot fatal.

Mais s'il euſt dit, Voyez quelle eſt voſtre conqueſte.
Je ſuis un jeune Dieu, beau, galant, liberal;
Daphné, ſur ma parole, auroit tourné la teſte.

PORTRAIT
DE
CLARICE.

J'Eſpere que venus ne s'en fâchera pas,
Aſſez peu de Beautez m'ont paru redoutables,

Je

Je ne ſuis pas des plus aimables,
Mais je ſuis des plus délicats.
J'eſtois dans l'âge où regne la tendreſſe,
Et mon cœur n'eſtoit point touché.
Quelle honte! il faloit juſtifier ſans ceſſe
Ce cœur oiſif qui m'eſtoit reproché.

Je diſois quelquefois; Qu'on me trouve un viſage
Dont la beauté ſoit vive, & dont l'air vif ſoit ſage,
Où regne une douceur dont on ſoit attiré,
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,
Qu'on me le trouve, & j'aimeray.

Ce qui ſeroit encor bien neceſſaire,
Ce ſeroit un eſprit qui penſaſt finement,
Sans prétendre à ce caractere,
Qui pour eſtre ſans art n'euſt que plus d'agrement,
Un peu timide ſeulement,
Qui ne puſt ſe montrer, ni ſe cacher ſans plaire;
Qu'on me le trouve, & je deviens Amant.

On n'eſt pas obligé de garder de meſure
Dans les ſouhaits qu'on peut former;
Comme en aimant je prétens eſtimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
Une vertu naïve & pure,
Qu'on me la trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde,
Chacun me promettoit une paix ſi profonde,
Que j'en ſerois moy-même embaraſſé.
Je ne voyois point de Bergere,
Qui d'un air un peu courroucé
Ne m'envoyaſt à ma Chimere.

Je ne ſçay cependant comment l'Amour a fait;
Il faut qu'il ait long-temps médité ſon projet.
Mais enfin il eſt ſûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits;
Je croy, pour moy, qu'il me l'a faite exprés.
O! que l'Amour a de malice!

LES

LES JEUX OLIMPIQUES.

Sur une passion qui avoit déja duré cinq ans.

JAdis de cent ans en cent ans,
La Magnifique Rome à tous ses Habitans
Donnoit une superbe feste,
Et les Herauts crioient, *Citoyens accourez.*
Vous n'avez jamais veu, jamais vous ne verrez
Le spectacle qu'on vous apreste.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur,
On n'eût bien pû trouver quelque teste chenuë,
D'une opiniâtre vigueur,
Par qui la Feste eût esté déja veuë.
Mais quoy ? dans la condition
Où les Dieux ont reduit la triste vie humaine,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fist une exception.

Telle est chez les Amours la coutume établie ;
La même chose s'y publie
A des Jeux solemnels qu'ils celebrent entr'eux ;
Mais ce qui fait pitié quand on le considere,
C'est que tous les quatre ans on celebre ces Jeux ;
Cependant pour ces malheureux
C'est une Feste Seculaire,
Jamais un Amour n'en voit deux.

Ils n'avoient pas jadis les mêmes destinées,
Un Amour fournissoit sa quinzaine d'années,
Sa vingtaine, pour faire un compte encor plus rond ;
Ils baissent maintenant, moins d'un an les emporte ;
Et s'il faut que toûjours ils baissent de la sorte,
Dieu sçache ce qu'ils deviendront.

Avoir vécu deux ans, la carriere eſt jolie,
Trois, c'eſt le bout du monde, on ne les peut paſſer;
Mais d'aller juſqu'à quatre, oh! ce ſeroit folie,
Si ſeulement ils oſoient y penſer.

Auſſi ne fuſt-ce point une veuë ordinaire,
Lors qu'à ces derniers Jeux, & ſans un grand concours,
S'avança le Doyen de Cipre & de Cithere,
Le Mathuſalem des Amours,
Un amour de cinq ans, & qui de ce ſpectacle
Leur euſt fait par avance un fidele rapport;
Le petit Peuple aîlé, dans un commun tranſport
Batit des mains, cria miracle.

Mais, grands Dieux! que ne fuſt-ce pas,
Quand il vint dans la Lice, & malgré ce grand âge,
Sur de jeunes Rivaux remporta l'avantage
En mille differens combats?
Car ces Jeux reſſembloient à ceux que vit l'Elide,
Jeux guerriers où venoient s'exercer les Amours;
Tantoſt à declarer une flâme timide
Qui veut parler, & qui ſe taiſt toûjours;
Tantoſt à placer bien ces douces bagatelles;
Ces petits ſoins qui touchent tant;
Tantoſt à ſe plaindre des Belles
Avec reſpect, & même en s'emportant.
Que ſçais-je enfin? ſous cette fauſſe image
Ils préludent enſemble à leurs charmans emplois,
Rien n'aide tant à leurs exploits
Que ce ſolide apprentiſſage.

D'une foule d'Amours le vainqueur fut ſuivy.
De toutes parts l'allegreſſe s'exprime
Par mille cris redoublez à l'envi;
L'un admire à cinq ans quelle force l'anime;
L'autre veut ſçavoir le regime
Dont juſqu'alors il s'eſt ſervy.

Mais luy; ce ne ſont pas icy, comme j'eſpere,
Dit-il, les derniers Jeux où je me trouveray;

Il n'eſt pas encor temps que je ſois admiré,
Et qu'il ſoit dit, ſans vous déplaire,
Tous tant que vous voila, je vous enterreray.
Mon deſtin ſera tel, que des Amours antiques
Chez les Amours futurs moy ſeul je feray foy;
On me conſultera ſur de vieilles pratiques,
Dont la memoire auroit peri ſans moy.
Mais puiſque vous voulez ſçavoir ce qui me donne
Cette longue ſanté dont vous eſtes ſurpris,
Je vis de ce beau feu qui ſort des yeux d'Iris,
Et comme on voit la nourriture eſt bonne.

SONNET.

PArce que l'Eſpagnol eſt une langue fiere,
Je vous le dois apprendre? hé bien ſoit, commençons;
Mais ce que je demande à ma belle écoliere,
C'eſt de ne ſe ſervir jamais de mes leçons.

Déja ſi fierement voſtre ame indifferente
Oppoſe à mon amour qu'il ne faut point aimer,
Que même en Eſpagnol, y fuſſiez-vous ſçavante,
Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.

Croyez-moy, le François vaut bien qu'on le prefere
A la rude fierté d'un langue étrangere.
De ce qu'il a de libre empruntons le ſecours.

Mais que de ſon coſté l'Eſpagnol ſe conſole:
Car ne pouvons-nous pas méler dans nos amours,
Et liberté Françoiſe, & conſtance Eſpagnole?

LES FLE'CHES D'AMOUR.

L'Amour n'avoit jadis que des fléches d'acier,
Ce n'eſtoit pas faire grande dépenſe;
Mais cela ſuffiſoit pour un ſiecle groſſier,
Où tous les cœur ſe rendoient ſans deffenſe.

Le temps changea ; plus de ſimplicité,
Les traits d'acier devinrent inutiles,
Et l'Amour eut affaire à des gens plus habiles,
Qui de les repouſſer prenoient la liberté.
S'ils bleſſoient, la bleſſure eſtoit bien-toſt guerie,
Perſonne ne s'en trouvoit mal.
Quel remede ? il falut changer de batterie,
Il les fit d'un autre métal,
Ce fut d'or ; à l'Amour la victoire eſtoit ſeure.
Quels ennemis, grands Dieux, n'auroit-il pas défaits?
Auſſi, quoy qu'il paruſt d'abord ſe mettre en frais.
Il regagna ſes frais avec uſure.
A chaque fléche qui voloit
Une foule de cœurs couroit au devant d'elle.
Quoy que la playe en fuſt mortelle,
N'eſtoit pas bleſſé qui vouloit.
L'Amour ne lançoit plus ſes fléches que par grace,
Heureux les cœurs ſur qui tomboient des traits ſi doux !
Souvent de les percer ſa main ſe trouvoit laſſe,
Lors qu'ils ne l'eſtoient pas de recevoir ſes coups,
Chacun d'eux euſt reçû vingt fléches au lieu d'une,
Chacun euſt volontiers épuiſé le carquois ;
Se faire bleſſer pluſieurs fois
C'eſtoit aſſez pour faire ſa fortune.
Cette mode n'a point changé,
Les fléches d'or ſont toûjours en uſage,
Et pour peu qu'on s'en ſerve, il n'eſt cœur ſi ſauvage,
Qui ſous les Loix d'Amour ne ſoit bien-toſt rangé.

LE RUISSEAU AMANT.
A LA PRAIRIE.

J'Ay fait pour vous trouver un aſſez long voyage,
Mon aimable Prairie, enfin je viens à vous,
Recevez un Ruiſſeau, dont le ſort le plus doux
Sera de voir ſes eaux couler pour voſtre uſage.

C'eſt

C'eſt dans ce ſeul eſpoir que ſans aucun repos,
Depuis que j'ay quitté ma ſource,
J'ay toûjours juſqu'ici continué ma courſe,
Toûjours roulé mes petits flots.

D'un cours precipité j'ay paſſé des Prairies,
Où tout autre Ruiſſeau s'amuſe avec plaiſir;
Je n'ay point ſerpenté dans les routes fleuries,
Je n'en avois pas le loiſir.

Tel que vous me voyez, ſçachez, ne vous déplaiſe,
(Car il eſt bon de ſe faire valoir)
Que plus d'une Prairie auroit eſté bien aiſe
De me donner paſſage & de me recevoir.

Mais ce n'eſtoit pas là mon compte,
J'en fuſſe un peu plus tard arrivé dans ce lieu,
Et par une fuite aſſez prompte,
Gazoüillant fierement, je leur diſois adieu.

Il faut vous dire tout, la feinte eſt inutile,
J'en trouvois la plûpart dignes de mes refus,
Les unes, entre nous, ſont d'accez ſi facile,
Que tous Ruiſſeaux y ſont les bien venus.

Elles veulent toûjours en avoir un grand nombre,
Et moy dans le grand nombre auſſi-toſt je me pers;
D'autres ſont dans des lieux un peu trop découverts,
Et moy j'aime à couler à l'ombre.

J'eſtois bien inſpiré de me garder pour vous;
Vous eſtes bien mon fait, je ſuis aſſez le voſtre;
Mais auſſi, moy reçu, n'en recevez point d'autre,
Car je ſuis un Ruiſſeau jaloux.

A cela prés qui n'eſt pas un grand vice,
J'ay d'aſſez bonnes qualitez;
Ne craignez pas que jamais je tariſſe,
Je puis défier les Eſtez.

Je ſçais que certaines Prairies
D'un Ruiſſeau comme moy ne s'accommodent pas;
Il leur faut ces Torrens qui font tant de fracas,
Mais fort ſouvent on voit leurs eaux taries.

Mon cours en tout temps est égal,
Je suis tranquile & doux, ne fais point de ravage,
De plus je viens vous faire hommage
D'un eau pure comme cristal.

Il est telle Prairie, & peut-estre assez belle,
A qui le plus petit Ruisseau,
Suivant sa pente naturelle,
N'iroit jamais porter deux goutes d'eau.

A moins que détourné par un chemin nouveau,
Elle n'en amenast quelqu'un jusque chez elle.
Mais pour vous, sans vous mettre en frais,
Sans vous servir d'un pareil artifice,
Vous voyez des Ruisseaux qui viennent tout exprés
Vous faire offre de leur service,
Et le tout pour vos interests.

A present, je l'avoüe, on vous trouve agreable,
Vous donnez du plaisir aux yeux;
Mais avec un Ruisseau, rien n'est plus veritable,
Que vous en vaudrez beaucoup mieux.

De cent fleurs qui naîtront vous vous verrez ornée
Je vous enrichiray de ces nouveaux tresors,
Et vous tenant environnée,
Avec mes eaux je muniray vos bords.

Reposez-vous sur moy du soin de les défendre;
A quoy plus fortement puis-je m'interesser?
Déja même en deux bras je m'apreste à me fendre,
Pour tâcher de vous embrasser.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes,
Ne pouront de ce lieu se résoudre à partir;
Et quand j'auray formé cent routes differentes,
Je me perdray chez vous, plustost que d'en sortir.

Je sens, je sens mes eaux qui boüillonnent de joye,
De les tant retenir à la fin je suis las,
Elles vont se répandre, & se faire une voye,
Il n'est plus temps à vous de n'y consentir pas.

TABLE.

DU CONTENU EN CE LIVRE.

VII.

ENDIMION.

PASTORALE.

DISCOURS SUR LA NATURE DE L'EGLOGUE.

DIGRESSION

Sur les Anciens & les Modernes.

La

RECUEIL DE POESIES DIVERSES.

Fin de la Table.

